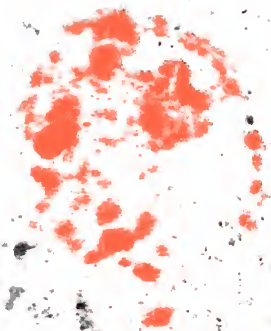
LVI
C
55.



LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

Par Mr. de la ROCHELLE.

SECONDE EDITION.

A LA HAYE,

chez les FRERES van DOLE,
Marchands Libraires.

M. DCC. XVI.

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC.

MONSEIGNEUR,

Dans le deſſein où j'étois de donner à l'Hiſtoire du Czar Demetrius un Protecteur illuſtre, j'ai cru le devoir chercher dans une Mai-

ſon où l'amour des Lettres n'eſt pas moins hereditaire que les qualitez qui font les Heros ; je me flatte MONSEIGNEUR, *de l'avoir trouvé dans la perſonne de V. A. S., elle eſt trop engagée à ne rien oublier pour former de bons Hiſtoriens, puis que ce ſont eux ſeuls qui peuvent tranſmettre à la poſtérité les grandes actions que nous vous voyons tous les jours executer ; toute l'Europe parle avec admiration des Campagnes que vous avez faites, où prodigue d'une vie à laquelle tant de Provinces ont attaché leur félicité, vous avez ſi dignement marché ſur les traces des Heros dont vous deſcendez : mais ſi*

quel-

quelque Hiſtorien ne ſe chargeoit du ſoin de peindre les ſolides vertus que vous joignez à cette valeur éclatante, leur exemple & le vôtre ſeroient perdus pour les ſiécles à venir auſquels on ne ſe laſſera jamais de les propoſer ; c'eſt dans ce deſſein que je m'eſſaye ſur des ſujets plus ſimples pour pouvoir un jour raconter dignement ce que V. A. S. & les Princes de ſon Sang ont executé à la gloire de ce Royaume ; daignez, MONSEIGNEUR, *jetter ſur cette Hiſtoire un de ces regards favorables, qui donnent aux Auteurs cette noble émulation, ſource des grandes entrepriſes, & m'animer par là à compoſer dans*

la ſuite quelque Ouvrage qui puiſſe faire connoître à toute la terre & mon zèle & mon reſpect. Je ſuis ,

MONSEIGNEUR,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
N. D. L. R.

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA

DUCHESSE.

CHarmé de tes vertus, adorable Princeſſe,
Je cherchois à les célébrer,
Déja les Nymphes du Permeſſe
Etoient prêtes à m'inſpirer;
Mais ſans moi tes divins Ouvrages
Sauront de nos Neveux mériter les ſuffrages,
Et quand je peins dans mes Ecrits
Un Héros qu'en naiſſant couronna la Victoire
Mére d'un ſi généreux Fils,
En chantant ſes vertus je conſacre ta gloire.

PRE-

PREFACE.

LEs ſentimens ſont fort partagez ſur la naiſſance & ſur la qualité du Czar Demetrius. Quelques Hiſtoriens oſent le traiter d'Impoſteur, & d'autres de Prince légitime.

Olearius Secretaire de l'Ambaſſade, que le Duc de Holſthein envoya en Perſe & en Moſcovie, eſt du premier ſentiment, & prétend que Demetrius étoit un Moine de Gereſlaw : Comme ſon récit eſt raporté mot à mot dans le Dictionnaire de Morery :

rery : j'y renvoye le Lecteur.

D'autres Hiſtoriens ſoutiennent que Demetrius n'étoit pas un Moine ; mais qu'il en étoit le fils ; d'autres, qu'il l'étoit d'un Prêtre, qui le mit au ſervice d'un Seigneur Polonois ; & d'autres enfin, qu'il l'étoit du Czar Baſilowits. J'ai ſuivi cette derniére opinion, qui m'a paru la plus raiſonnable & la mieux fondée.

Margeret en eſt le premier Auteur ; c'étoit un Gentilhomme François, qui pour quelques raiſons qu'il n'explique pas, ſe retira d'abord en Pologne, & de là en Moſcovie, où il fut Capitaine des Gardes de Demetrius même. J'ai crû devoir l'en croire

re

re préférablement à tout autre, puis qu'il a été témoin oculaire des événemens qu'il raporte.

Dans ſon Livre intitulé * *L'état de la Ruſſie*, il ſoûtient que les bruits que l'on a fait courir au deſavantage de ce Prince, ſont autant de calomnies, & qu'il étoit le fils légitime du Czar Baſilowits, & voici comme il le prouve.

Après la mort de Demetrius, dit-il, *le Moine pour qui l'on avoit oſé le faire paſſer, étoit encore dans ſon Couvent..... Je l'ai vû, & tous les Moſcovites ont pû le voir de même.....* Mais, ajoûte-t'il, *ce qui ne laiſſa plus aucun lieu de douter de la fauſ-*

* Imprimé en 1606.

fauſſeté de tous ces bruits, c'eſt que le Duc de Zuski † fit venir ſecrettement ce Moine à Moſcou, & que depuis l'on n'en entendit plus parler.

Bareze, Barezi, Janſonius, & Mr. de Thou, ſemblent avoir entiérement adopté cette opinion, & ce dernier fait un portrait ſi avantageux de Demetrius, que l'on a peine à s'imaginer, qu'il fût capable d'une perfidie & d'une impoſture auſſi lâche, que celle dont ſes ennemis ont oſé l'accuſer.

On ne doit pas douter à préſent qu'il ne fût véritablement du Sang dont il ſe vantoit de ſortir, & l'on doit moins

† Rival de Demetrius & celui qui le poignarda pour occuper ſon Trône.

moins en croire des Voyageurs intéreſſez ou mal inſtruits, que le Roi Sigiſmond Auguſte & tous les Seigneurs de Pologne, qui dans une Diette convoquée à Varſovie pour éxaminer ſa naiſſance & les preuves qu'il en aportoit, le reconnurent pour le véritable Prince Demetrius fils du Czar Baſilowits.

Je crois qu'on doit ſe rendre à ces autoritez qui ne peuvent être ſuſpectes, & que l'on croit Demetrius entiérement innocent des impoſtures dont on oſoit l'accuſer.

Il ne me reſte plus qu'à faire en ſorte qu'on ne me trouve point coupable dans la maniére dont j'ai raporté ſon Hiſtoire: mais à ce mot d'Hiſ-

d'Hiſtoire, un Critique va m'arrêter tout court, & me traiter moi-même d'Impoſteur. J'avouë qu'en quelques endroits, j'ai ſubſtitué des Epiſodes à la vérité qui ne me paroiſſent pas vraiſemblables: mais je l'ai ſuivie avec trop d'éxactitude en mille autres, pour ne donner à mon récit que le ſimple tître de nouvelle Hiſtorique. Tous les événemens en ſont vrais, je les ai même raporté dans l'ordre qu'ils ſont arrivez; & de plus je cite au bas des pages les Auteurs dont j'ai tiré certains événemens que l'on auroit pû me ſoupçonner d'avoir inventé.

J'ai tâché de varier mon ſtile & de le rendre le plus cor-

correct que je l'ai pû, je me ſuis auſſi propoſé de démêler les reſſorts cachez qui font agir le cœur humain ; ce ſont preſque toûjours ces trois paſſions, l'amour, la jalouſie & l'ambition ; & ſouvent ce que nous croyons l'effet d'une politique raffinée, n'a point d'autre cauſe & ne part d'aucun autre principe. C'eſt au Public à décider ſi j'ai bien ou mal réüſſi, je ne demande qu'à profiter de ſa critique, & c'eſt ce deſir qui m'a engagé à lui donner cette Hiſtoire.

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE PREMIER.

LA Moſcovie gemiſſoit ſous la tyrannie du Czar Baſilowits ; les Peuples accablez ſous le joug qu'il leur impoſoit n'avoient pas même la triſte liberté de ſe plaindre ; les Grands déchûs de leurs privileges étoient immolez aux plus legers ſoupçons qu'il en concevoit, & ſa volonté ſeule étoit la loy que

l'on étoit obligé d'obſerver. (*a*)

Ce Prince étoit un aſſemblage bizarre & monſtrueux de grandes qualitez & de deffauts encore plus grands. Par ſa prudence & ſa valeur, il avoit étendu les limites de ſon Empire au delà des bornes que ſes Prédeceſſeurs lui avoient données, & contraint les Tartares, après pluſieurs Combats, de lui ceder Aſtracan, Caſan & quelques autres Villes qui étoient à ſa bienſeance; mais la fortune ne luy fut pas toûjours également favorable, & dans une Guerre qu'il fut obligé de ſoutenir contre la Suede & contre la Pologne, il auroit perdu peut-être & l'Empire & la vie, s'il n'avoit eu l'adreſſe d'engager dans ſa querelle le Pape Gregoire XIII. en le faiſant maître de ſes intereſts, & il obtint par ſon moyen la Paix à des conditions beau-

(*a*) Margeret, Etat de la Ruſſie.

beaucoup plus avantageuſes, qu'il ne pouvoit raiſonnablement l'eſperer. (*a*)

Il avoit épouſé ſept femmes contre la coûtume des Czars qui ne peuvent en avoir que trois; de ſa premiere, il avoit eu deux enfans, Jean & Theodore; il tua luy même le Prince Jean d'un coup de bâton en forme de croſſe qu'il portoit ordinairement; de ſa derniere, il eut le Prince Demetrius.

Mais il ne jouït pas du plaiſir d'élever ce jeune Prince, dont il avoit conçû les plus grandes eſperances, il fut attaqué d'une violente maladie, & voyant bien qu'il ne pouvoit pas en revenir, il voulut pourvoir à la conſervation de l'Empire & de ſa Famille; il fit aſſembler quelques Seigneurs qui compoſoient ſon Conſeil, & les chargea de la conduite du

(*a*) S. Lazare, hiſt. tragiq.

Prince Theodore ſon fils, qu'il croyoit incapable de ſoutenir ſeul le poids d'un grand Empire, dont les Peuples ne devoient pas luy être fort affectionnez: & pour les engager par un motif plus puiſſant à défendre ce jeune Prince, il le maria à la ſœur de Boris Federwits Gudenou l'un des principaux d'entr'eux & pour qui il avoit une eſtime particuliere.

Comme il aimoit l'Imperatrice mere de Demetrius, il luy donna la Province & le Château d'Uglits, où il luy commanda d'élever ce jeune Prince avec quelques Seigneurs auſquels il commit le ſoin de ſon éducation: aprés qu'il eut ainſi diſpoſé de l'Empire & de ſa famille, il mourut deteſté des Peuples qu'il avoit toûjours perſécutez.

Son fils Theodore fut couronné Czar au grand contente-

ment

ment de ces Peuples inconſtans, qui ne prévoyoient pas les malheurs que la foibleſſe de ce Prince alloit leur cauſer.

Le Czar Theodore avoit toutes les inclinations baſſes ; ſon eſprit étoit incapable de former aucun projet, de ſoutenir aucune affaire ; le ſeul nom de guerre le faiſoit trembler, & il couloit ſes momens oiſifs dans des amuſemens plus dignes d'occuper un vil eſclave qu'un grand Prince. (*a*) Boris qui connut ſon caractere, conçut auſſi-tôt du mépris pour luy, & forma le projet ambitieux de s'élever ſur un Trône que ce Prince étoit entierement incapable de remplir.

Boris Federwits étoit d'une naiſſance illuſtre, il avoit l'ame grande, l'eſprit vaſte, inſinuant, capable de tout entre-

 prendre

(*a*) Bareze dit que toute ſon occupation étoit d'aller ſonner les cloches à l'Egliſe.

prendre & de tout executer; n'ayant de religion, d'honneur & de probité qu'autant que ſa politique l'exigeoit; naturellement cruel, mais affectant un air de douceur ſous des manieres humbles & populaires; il cachoit une ambition inſatiable; enfin n'aimant la vertu qu'autant que ſon apparence pouvoit ſervir à l'élever.

Il s'attacha d'abord à gagner l'amitié du peuple & de la nobleſſe par mille bien-faits, qu'il ſçavoit répandre à propos; l'innocence trouvoit en lui un Protecteur incorruptible; les loix un défenſeur zelé, doux, honneſte à tout le monde, il ſe rendoit le plus acceſſible qu'il pouvoit, ſans cependant ſe rendre trop familier; & ſe ſervant toûjours du pretexte du bien public, il s'élevoit inſenſiblement ſans qu'il parût même en avoir le deſſein: c'eſt ainſi qu'il ſa-

ſçavoit tromper la prudence des Grands & la défiance du Peuple.

Comme il vit que cette conduite lui réüſſiſſoit, il ſe fit declarer Protecteur des Moſcovites, enſuite il trouva moyen de ſe défaire honneſtement des tuteurs que le Czar Baſilowits avoit donnez en mourant à Theodore.

Sous pretexte de récompenſer leur zele, il leur donna des Gouvernemens dans des Provinces éloignées avec ordre de declarer la guerre aux Tartares, qui faiſoient à tous momens des entrepriſes ſur Caſan & ſur Aſtracan; & voyant qu'il n'y avoit plus que le jeune Demetrius, qui pût être un obſtacle à ſes deſſeins, il reſolut de s'en aſſurer.

Ce Prince étoit élevé dans le Château d'Uglits par les ſoins de l'Imperatrice ſa Mere,

il étoit assez difficile de l'arracher à sa tendresse sans s'exposer à la revolte d'une grande Province : mais son esprit fertile en expediens lui fournit un moyen de tromper cette Princesse. Il envoya des Officiers pour lui demander son fils au nom du Czar, sous pretexte de le faire élever plus conformement à sa naissance, & il leur ordonna de le poignarder aussitôt qu'ils s'en seroient rendus maîtres : mais ces desseins cruels ne purent être executez. Les Tuteurs de Demetrius, qui entretenoient des correspondances secrettes à la Cour, furent avertis des projets qu'il méditoit, & resolurent de le prévenir. (*a*)

L'Imperatrice étoit traitée à Uglits avec toute la magnificence qui convient à la Veuve d'un grand Monarque ; elle aimoit particulierement la femme

(*a*) S. Lazare hist. trag.

ne de Godonof, l'un de ſes
remiers Officiers ; elle faiſoit
lever leur fils unique avec
)emetrius ; & ces deux enfans
voient tant de reſſemblance
un avec l'autre, qu'elle avoit
eine elle-même à ne pas s'y
iſſer tromper quelque fois ;
lle découvrit ſon ſecret à Bo-
iirka (c'étoit le nom de l'é-
ouſe de Godonof) & lui ex-
liqua l'embarras où elle étoit
e dérober ſon fils aux cruels
Miniſtres de Boris. Bomirka,
ui aimoit tendrement De-
etrius, conçut le genereux
ſſein de le ſauver de leurs
ains barbares & parricides,
le lui offrit ſon propre fils,
ſe chargea du ſoin de trom-
r & ſon époux & les Officiers
Czar.

L'Imperatrice touchée de
tte marque d'amitié malgré
tendreſſe extréme qu'elle
oit pour ſon fils, ne put ſe

reſoudre à accepter l'offre genereuſe qu'elle lui faiſoit, mais enfin l'approche du peril l'y détermina.

Il étoit facile à Bomirka d'executer ce qu'elle avoit promis, mais la vûë d'un fils unique, qu'elle alloit perdre, réveilla la tendreſſe de Mere, ſon ſang ſe révolta contre ſes deſſeins, & l'horreur de livrer elle même ſon propre fils à la mort, la fit repentir de ſon offre indiſcrete ; mais enfin la generoſité l'emporta ſur la nature, elle n'enviſagea plus que l'amitié que l'Imperatrice avoit pour elle, & les chagrins qu'elle alloit lui épargner ; la gloire de ſauver le ſang de ſes Maîtres lui ferma les yeux ſur le prix qu'il lui en coûtoit, elle para ſon fils des habits qui devoient lui être ſi funeſtes, & ſans écouter les tendres mouvemens qui voulurent encore lui par-

parler en ſa faveur, elle oſa le livrer aux Officiers du Czar, qui l'immolerent quelque temps après avec une cruauté digne des premiers Scytes dont ils tiroient leur origine.

La nouvelle de la mort prétenduë de Demetrius ſe repandit bien-tôt à Moſcou, le peuple en murmura hautement, & fut même ſur le point de prendre les armes pour la vanger. Ce fut dans cette occaſion que Boris fit éclatter ſa prudence, ſçachant ce qu'une populace mutinée eſt capable d'entreprendre dans les premiers tranſports de ſa fureur; il reſta ſagement dans ſon Palais diſſimulant ſa colere & ſon dépit; mais voyant que la ſedition augmentoit toûjours, & qu'il étoit auſſi dangereux de la ſouffrir que de l'arreſter, cet habile Miniſtre du plus lâche & du plus foible de tous les Princes, s'aviſa d'un artifice

qui pût assez occuper le peuple pour l'empêcher de porter ses vûës plus loin. (*a*)

Il fit mettre le feu à tous les quartiers de la Ville de Moscou, les maisons qui n'étoient bâties que de brique & de bois furent bien-tôt embrasées, la flamme devora sans peine tout ce qui se trouva sur son passage, une fumée épaisse, une lueur sombre inspiroient la terreur & portoient la crainte dans tous les cœurs, des cris affreux trapoient les airs & redoubloient l'effroy, des places entieres reduites en cendre, des Palais superbes consommez & détruits, offroient aux yeux le spectacle le plus épouvantable. (*b*)

Au bruit du feu Boris se mit à la teste des Gardes du Czar, & se

(*a*) Jansonius.
(*b*) Margeret.

ſe trouva par tout pour donner les ordres de l'éteindre, enſuite il fit aſſembler tous ceux dont les maiſons avoient été brûlées, & leur promit de les faire rétablir, & même de les faire rebâtir de pierre.

Pendant qu'il s'expoſoit ainſi dans la foule du peuple, l'indigne Theodore trembloit de crainte dans le lieu le plus reculé de ſon Palais, où il ſe croyoit à peine en ſeureté: il conſentit à tout ce que Boris voulut pour executer la promeſſe qu'il avoit faite au peuple.

Cette derniere action le rendant maître abſolu des cœurs, il crut qu'il étoit temps de faire éclore, d'executer ſes deſſeins; & par un forfait qui doit faire horreur à toute la terre, (*a*) il ſe défit d'un Prince que mille raiſons devoient l'engager à défendre.

La douleur extréme qu'il fit

(*a*) Margeret, Bareze, Barezy.

paroître de la mort du Czar trompa les plus ſimples & les plus crédules : mais les Knes, les Bojars & les autres Seigneurs commencerent à ouvrir les yeux, & virent avec horreur les moyens dont il s'étoit ſervi pour venir à bout de ſes coupables deſſeins : mais jugeant que tous les efforts qu'ils pourroient faire pour les traverſer ſeroient inutils, ils ſe hâterent de lui offrir pour lui-même, l'Empire, qu'il feignoit de ne briguer, que pour l'Imperatrice ſa Sœur.

Après quelques refus étudiez il ſe rendit à leurs prieres, & fut couronné Czar avec une magnificence qui fut admirée des Peuples imbéciles.

Cependant le Prince Demetrius étoit élevé au Château d'Uglits ſous le nom de Griſka, il repondoit parfaitement aux ſoins que l'on prenoit de ſon édu-

éducation, & l'Imperatrice elle-même ſous pretexte de l'amitié qu'elle avoit pour Godonof qui paſſoit pour ſon Pére, veilloit ſans ceſſe à ſa conduite; elle lui fit apprendre tout ce qu'un grand Prince doit ſavoir, & ſes Maîtres étoient ſurpris de ſa facilté à concevoir les Sciences les plus abſtraites, & de la force & de l'adreſſe avec laquelle il s'aquittoit des plus penibles exercices du *corps*.

Il ſembloit que la nature s'étoit épuiſée à le rendre accompli, ſa taille quoi que mediocre étoit droite & bien priſe, & dans un âge très tendre il avoit une force prodigieuſe; on voyoit dans ſa démarche & dans ſon air une certaine nobleſſe qui faiſoit aiſément connoître celle du ſang dont il étoit formé; il avoit une beauté qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, de grands yeux bleux à fleur de tê-

tête dont les regards inſpiroient à la fois de l'amour & du reſpect; on voyoit au deſſous de ſon œil droit une eſpece de ſein dont la couleur noire augmentoit l'éclat & la blancheur de ſon teint, ſa phiſionomie étoit fine & ſpirituelle, une douce & noble fierté brilloit ſur ſon viſage, & ſa beauté quoi que délicate n'étoit point molle ni efféminée. (*a*)

Les qualitez de l'ame & de l'eſprit répondoient aux charmes du corps; il étoit bon, liberal, genereux, aimant la gloire, & n'étant occupé que du deſir de ſe faire connoître à la poſterité; & il avoit le cœur naturellement porté à la tendreſſe; mais cette paſſion, qui dans les autres eſt une ſource de foibleſſes honteuſes, ne ſervit qu'à rendre ſes ſentimens plus nobles & plus élevez. Il

(*a*) Olearius voyage de Moſc. Margeret, Etat de Ruſ. Mem. de M. de Thou.

Il avoit dix-ſept ans lors qu'il perdit Godonof qu'il croyoit ſon Pére ; il fut ſurpris de la tranquillité dans laquelle il ſe trouva à cette mort, la nature ſe taiſoit dans ſon cœur ; il ne ſentoit point ces vives impreſſions de douleur que fait la perte d'un Pére ſur l'âme d'un Fils ; ce troublé, ces mouvemens que le ſang excite ne venoient point l'agiter, il ſembloit même qu'il avoit une honte ſecrette de reconnoître Godonof pour ſon Pere, il rougiſſoit d'une naiſſance que ſes ſentimens démentoient, & il ne pouvoit entendre parler de Sceptre & de Couronne ſans trouble & ſans émotion.

L'Imperatrice démêloit avec un plaiſir extréme ces nobles ſentimens, & n'oublioit rien pour les fortifier dans ſon cœur, elle avoit à ſa ſuite une troupe de jeunes filles des meilleures maiſons

ſons de la Province, ſa petite Cour étoit polie, & ne reſpiroit que les plaiſirs, il en faiſoit tout l'ornement; toutes ces beautez naiſſantes s'efforçoient à l'envy de l'attirer dans leurs chaînes; les regards tendres, les paroles flatteuſes, mille petites actions badines qui ont un ſens miſterieux, tout étoit mis en uſage pour le charmer, mais rien n'étoit entendu, la gloire ſeule avoit pour lui des charmes, & il ne reſpiroit que les combats.

L'Imperatrice craignit que l'impetuoſité de ſon courage ne l'entraînât dans quelque peril dont il ne pût ſe tirer: il ne lui étoit pas moins cher par toutes les belles qualitez qu'elle remarquoit en lui, que parce qu'il étoit ſon fils, & un fils que la maniere extraordinaire dont elle avoit ſçû l'arracher à la mort lui rendoit encore

core plus précieux : elle réſolut de lui declarer le ſecret de ſa naiſſance, afin de l'engager à plus de ménagement ; elle communiqua ce deſſein aux Tuteurs que le Czar Baſilowits avoit chargez de ſon éducation ; ils l'approuverent & ſe hâterent même de l'éxecuter : ils le chercherent dans le Château, & ayant appris qu'il étoit dans une Foreſt où ſouvent il aimoit à s'éxercer à la Chaſſe, ils y allerent. Ils avoient à peine fait quelques pas, qu'ils l'aperçûrent combattant contre un Ours d'une grandeur prodigieuſe, ils frémirent du danger qu'il couroit, & volerent auſſi-tôt à ſon ſecours ; mais Griska quoi qu'affoibli par la perte du ſang qui couloit d'une bleſſure aſſez profonde qu'il avoit reçûë, ne voulant pas qu'on lui ravît la gloire de vaincre un ſi redoutable animal, lui porta un revers qui

lui

lui ſepara la tête, & l'envoya tomber à quelques pas de de ſon corps. Ses Tuteurs furent étonnez & charmez de ſa valeur, mais ils s'apperçûrent qu'il changeoit de couleur, le ſang qui couloit de ſa playe l'affoiblit, il chancela, & il alloit tomber lors qu'ils s'aprocherent pour le ſoutenir; ils envoyerent promptement avertir l'Impératrice de ce qui venoit d'arriver, elle accourut auſſi-tôt toute en pleurs, elle vit Grïska ſans connoiſſance & ſans mouvement entre les bras de ſes Tuteurs: quel ſpectacle pour une Mére ſi tendre! Mon fils, mon cher fils, s'écria-t-elle, en quel état vous offrez-vous à mes yeux? Juſte Ciel! ne l'avez-vous ſauvé par un moyen ſi extraordinaire que pour le faire ſi-tôt perir? helas! je croyois qu'un jour ſa valeur l'éleveroit ſur le Trône de ſon Pére ... A ces mots il ouvrit de grands yeux mou-

mourans : Qu'entens-je ? s'écria-t-il, & reconnoiſſant l'Imperatrice empreſſée à le ſecourir, je ſuis votre fils, Madame, lui dit-il, je meurs content. Ses Tuteurs le firent emporter au Château où l'on viſita ſa bleſſure, elle ne parut point dangereuſe : mais comme il avoit perdu beaucoup de ſang, on jugea qu'il lui falloit du repos.

L'Imperatrice ſe retira pour ne point faire ſoupçonner de quelque attachement particulier le trop grand intereſt qu'elle ſembloit prendre en lui ; heureuſement aucune perſonne ſuſpecte n'avoit entendu les paroles que la tendreſſe & la douleur lui avoient arrachées ; elle commanda à Bomirka, qui paſſoit pour ſa Mére, & qui l'aimoit comme s'il avoit été ſon fils, de redoubler les ſoins qu'elle avoit toûjours eu de lui, & de lui découvrir le ſecret de ſa naiſſance.

Auſſi-

Auſſi-tôt que ſon mal fut un peu diminué Bomirka lui apprit qu'il étoit fils de l'Imperatrice, & du Czar Baſilowits, & elle l'inſtruiſit des raiſons que l'on avoit eu de l'élever ſous un nom ſuppoſé; on ne peut exprimer quelle fut ſa joye d'apprendre qu'il étoit d'une naiſſance ſi illuſtre; cette nouvelle avança plus ſa guériſon que tous les remedes que l'on fut obligé d'employer.

Auſſi-tôt qu'il fut en état de ſortir il alla voir l'Imperatrice, qui charmée de ſe voir un fils ſi digne des Czars dont il deſcendoit réſolut de l'envoyer à Moſkou pour achever de ſe perfectionner & pour ſe faire des amis qui puſſent un jour lui aider à former un Parti contre l'uſurpateur de ſa Couronne.

Cependant le Czar Boris ſe voyant paiſible poſſeſſeur du Trône qu'il avoit ſi long-tems deſiré, n'avoit rien négligé pour

faire

faire oublier aux Peuples les moyens criminels dont il s'étoit ſervi pour parvenir à les gouverner : ſa prudence & ſa douceur avoient ramené chez eux la joye & les plaiſirs, ils s'eſtimoient heureux de vivre ſous les loix, & il trouvoit luy-même ſon bonheur à faire leur félicité. (*a*)

Sa Cour étoit galante & magnifique, un fils & une fille qu'il avoit y attiroient tous les jeunes Seigneurs de l'Empire & tous les Princes voiſins.

Le Prince Feder Boriſwits ſon fils étoit grand & aſſez bien fait, ils avoit même de l'eſprit, mais de cet eſprit qui n'eſt capable de rien ; il étoit brutal & farouche, enyvré de ſa puiſſance & de ſon bonheur, il croyoit que tout devoit flechir ſous ſa volonté, & ſon orgueil étoit d'autant plus ridicule qu'aucune bonne

(*a*) M. S. Lazare hiſt. trag.

bonne qualité ne le ſoutenoit. La Princeſſe de Siberie étoit d'une taille au deſſus de la mediocre, ſa démarche étoit noble & majeſtueuſe, ſes yeux vifs & pleins de feu alloient réveiller la tendreſſe dans le fonds des cœurs, ſa bouche étoit petite & vermeille, un charme inexprimable étoit répandu dans toutes ſes manieres, elle avoit un ſourire gracieux, un certain air de tendreſſe & de douceur la rendoit infiniment touchante, ſon eſprit étoit libre, enjoué & n'avoit rien de la rudeſſe & de la groſſiéreté du climat, elle étoit genereuſe & bien-faiſante, & la vertu regloit toutes ſes actions. (*a*)

Boris croyant s'affermir ſur le Trône par des Alliances étrangeres, avoit attiré à ſa Cour le Prince Guſtave fils de Henry Roi de Suéde, & le Duc Jean frére

(*a*) Margeret.

frére de Chriſtierne Roi de Dannemarke. *

Guſtave avoit la taille & l'air d'un Heros, le cœur grand & genereux, il aimoit la gloire, & l'honneur étoit le principe de toutes ſes actions ; des manieres gracieuſes & prévenantes temperoient la fierté qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & ſon cœur quoi que ſans ceſſe occupé du deſir de ſe ſignaler dans les combats étoit ſuſceptible des plus tendres impreſſions.

Le Duc Jean étoit petit, d'un air obſcur & groſſier, d'un eſprit vaſte & perfide, ambitieux ſans meſure, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, il croïoit que tout étoit permis pour le ſatisfaire, que tous les hommes n'étoient nez que pour lui plaire, il affectoit un air doux & gracieux lorſqu'il étoit ſur le point de nuire, & ſon cœur in-

* Margeret.

humain n'auroit point trouvé de plaiſir dans la poſſeſſion d'un bien qui n'auroit point fait le malheur d'un autre.

Il y avoit auſſi pluſieurs Seigneurs Moſcovites qui ne contribuoient pas peu à rendre la Cour magnifique; entre les plus conſiderables on voyoit les Ducs de Zuski, de Galitcheïn, Houdun & Miſtiſloftski.

Mais comme nous avons beaucoup à parler du Duc de Zuski dans le cours de cette Hiſtoire, je crois qu'il eſt à propos de le faire connoître.

Le Duc de Zuski étoit un de ces eſprits remuans qui ſemblent être nez pour changer toute la face de la terre, il étoit hardi juſqu'à l'audace, entreprenant juſqu'à la temerité, mépriſant la religion qu'il faiſoit ſervir à la politique, ſçachant s'accommoder au temps, civil ou fier quand l'apparence de ces deux qua-

qualitez lui pouvoit être utile, d'un eſprit vaſte, toûjours occupé de grands deſſeins, laborieux & infatigable, il étoit naturellement bon & même genereux; mais la grande ambition qui le devoroit ne lui laiſſoit écouter que ce qui pouvoit ſervir à le ſatisfaire, enfin il avoit en lui de quoi faire un grand homme & un grand ſcelerat. *

Sa naiſſance & le rang conſiderable qu'il tenoit à la Cour l'enhardirent à porter ſes vœux juſques à la Princeſſe de Siberie ſans craindre la concurrence de deux Princes dont le Czar autoriſoit la recherche, il n'oſoit la leur diſputer ni ſe declarer ouvertement, mais il n'oublioit rien pour ſe rendre agreable & pour plaire; les mêmes deſſeins occupoient ſes rivaux, de ſorte que la Cour étoit remplie de fêtes, de plaiſirs & de réjouïſſan-

 ces,

* Margeret.

ces, que la paix profonde dont jouïſſoit l'Empire autoriſoit.

Voila l'état dans lequel étoit la Cour lorſque Demetrius y parut ſous le nom de Griska, ſa bonne mine & ſa beauté attirerent d'abord tous les yeux; ſon courage & ſa valeur charmerent bientôt tous les cœurs.

Le Duc Jean aimoit la Princeſſe avec une ardeur extrême, & il s'efforçoit à tous momens de le lui faire connoître; mais elle daignoit à peine le remarquer, & elle n'avoit pour lui qu'une indifference pleine de mépris; le Prince Guſtave en étoit reçû beaucoup plus favorablement, & elle rendoit juſtice à ſes grandes qualitez, mais les ſentimens qu'elle avoit pour lui ſe bornoient à la ſeule eſtime, & ſon cœur n'avoit encore pû recevoir aucune impreſſion de tendreſſe, de ſorte qu'elle ſe voyoit avec peine l'objet des ga-

galanteries de ces Princes, & le ſeul commandement du Czar pouvoit l'obliger à les ſouffrir; il y avoit très long-temps qu'elle refuſoit une fête que le Duc Jean vouloit lui donner, elle avoit toûjours trouvé quelque pretexte pour la fâire differer, mais enfin elle fut obligée de l'accepter, & elle choiſit une maiſon que le Czar avoit à quelques lieuës de Moskou, dans laquelle le Duc fit tout preparer avec une magnificence que la force de ſon amour pouvoit ſeule lui donner.

Toutes les Dames s'y rendirent dans des chariots, & tous les Princes les ſuivirent à cheval.

Griska voulant profiter d'une occaſion ſi favorable de voir toute la Cour, ſe mêla parmi le reſte des Seigneurs, mais la nobleſſe de ſon air, & la grace avec laquelle il manioit ſon cheval le

firent bien-tôt remarquer ſur tous les autres.

La Princeſſe l'apperçut la premiere, elle paya cher le plaiſir de ſes yeux, la rougeur qui vint couvrir ſon viſage annonça ſa défaite, il s'éleva dans ſon cœur ce trouble inquiet, ces agitations douces, preſages aſſurez d'un amour naiſſant. Elle s'étonna des mouvemens qui venoient l'agiter: les peintures qu'on lui avoit faites tant de fois de l'amour le lui firent reconnoître à ces traits; & elle s'apperçut qu'elle ſentoit pour cet aimable étranger les inquietudes que les Princes ſes Amans lui demandoient; ſa gloire & ſa raiſon voulurent d'abord s'oppoſer au progrès de cette paſſion naiſſante, elle ſe reprocha la honte de ceder aux charmes d'un homme peut-être ſans naiſſance & ſans nom, pendant que ſon cœur étoit inſenſible au merite de deux Princes

qui

qui ſoupiroient pour elle, mais ſon cœur ſourd à toutes ces raiſons ne ſçut plus en trouver que pour aimer davantage. Lorſque le moment fatal d'aimer eſt venu, lorſque le cœur a trouvé des charmes qui doivent le rendre ſenſible, la reſiſtance qu'il veut faire eſt toujours inutile, & les ſoins qu'il prend pour ſe défendre ne ſont que le tourmenter ſans le guerir.

La Princeſſe ne put s'empêcher de faire remarquer Griska aux Princes qui l'accompagnoient. Guſtave le vit avec admiration, & dès ce moment il conçut pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre, mais le Duc Jean ne put remarquer les grandes qualitez qui le diſtinguoient, ſans envie & ſans chagrin.

Dans ce moment les chevaux qui traînoient le chariot dans lequel étoit la Princeſſe prirent le mord aux dents & l'enleverent

ſauver ce Prince & la Princeſſe.

Cet accident troubla toute la Fête, elle fut remiſe à une autre fois, & l'on retourna à la Ville où cette nouvelle ſe répandit bien-tôt, & prévint tous les eſprits en faveur de Griska.

Le Prince Guſtave qui avoit déja beaucoup de diſpoſition à l'aimer, le remercia dans les termes les plus obligeans du ſervice qu'il venoit de lui rendre, & l'aſſura d'une reconnoiſſance éternelle. Griska répondit à toutes ces marques d'amitié d'une maniere à s'en attirer encore d'autres.

Le lendemain Guſtave le préſenta au Czar qui le reçut très-favorablement, ne doutant point à ſon air noble & majeſtueux qu'il ne fût un Prince que le deſir de voyager avoit attiré à la Cour & qui ne vouloit point être reconnu.

Cependant la Princeſſe avoit peine à revenir de la frayeur que lui avoit cauſée la vûë du peril qu'elle avoit couru, la violence qu'elle étoit obligée de ſe faire pour combattre une paſſion qui dans ſa naiſſance avoit déja tant de force, augmentoit encore ſa maladie, elle avoit appris qu'elle n'étoit échapée à la mort que par le ſecours que lui avoit donné l'aimable inconnu, une obligation ſi grande, ſe joignant au panchant qu'elle avoit à l'aimer, triompha de toute ſa raiſon, elle crut d'abord qu'en écoutant les ſentimens qui lui parloient en ſa faveur, elle ne faiſoit que ſuivre les mouvemens de la reconnoiſſance. On ne ſçait pas que l'on aime lors que l'on commence d'aimer; mais elle s'apperçut bien-tôt à la vivacité de ces ſentimens qu'elle ne ſuivoit que les mouvemens de l'amour, & voyant que ſa reſiſtance

tance étoit inutile, elle ne fit plus d'efforts que pour le cacher à celui qui le lui avoit inſpiré.

Auſſi-tôt qu'elle fut un peu remiſe, Boris lui-même le lui amena dans ſa chambre, & lui éxagera la grandeur du ſervice qu'il lui avoit rendu, & la reconnoiſſance qu'elle en devoit avoir.

Elle eut beſoin d'être dans un lieu obſcur pour cacher à ſon Pere le trouble & la rougeur que cette vûë excitoit ſur ſon viſage, elle fut long-temps ſans pouvoir ſe remettre, & lorſqu'elle répondit au Czar ce fut avec une parole ſi foible & ſi émuë, qu'il n'auroit pas manqué de reconnoître la cauſe de ſon agitation, ſi le pretexte de ſa maladie n'avoit détourné tous ſes ſoupçons.

Il ſortit preſque auſſi-tôt, & la converſation que ſa préſence

& ſa gravité rendoient ſerieuſe & languiſſante devint plus libre & plus enjoüée. La Princeſſe remercia Guſtave de la generoſité avec laquelle il s'étoit expoſé pour la ſecourir, & elle donna à Griska pluſieurs marques de ſa reconnoiſſance auſquelles il répondit d'une maniere à l'enflamer encore davantage; il la regardoit avec attention, & trouvoit en elle les charmes les plus touchans, mais ſon cœur n'en reſſentit point le pouvoir, & lorſque le cœur ſe taît, c'eſt en vain que l'eſprit & la raiſon ſe declarent pour une belle.

Cependant ſes yeux naturellement pleins de tendreſſe & de langueur étoient tournez ſur elle d'une maniere ſi paſſionnée, qu'elle en fut vivement penetrée. Tout paroît amour à des yeux amoureux; elle crut que ſes charmes avoient allumé dans

ſon

ſon cœur la même paſſion qu'elle reſſentoit pour lui, & cet eſpoir ſi doux acheva de la déterminer à ne plus combattre ſon panchant. Lorſqu'un vrai merite a ſçû nous engager, il eſt bien difficile de nous flatter d'être aimez ſans aimer à notre tour. Ce fut ſur cette apparence douteuſe qu'elle ſe livra toute entiere à la violence d'une ardeur qu'elle crut que l'on partageoit avec elle, elle ne fit plus aucune reſiſtance, ſa raiſon ceda ou ne fit plus entendre ſa voix, ſes yeux s'animerent d'un feu ſi vif, la joye dont ſon cœur étoit penetré ſe répandit ſur ſon viſage, & lui donna un éclat ſi avantageux à ſa beauté, que preſque tous les cœurs lui furent ſoumis, excepté le ſeul qu'elle ſouhaitoit de vaincre.

Le Prince Danois en ſentit ſon amour augmenté, le Duc de Zuski eut peine à contenir tous

les feux que ces regards charmans vinrent allumer dans ſon cœur. Que ce jour fatal cauſa dans la ſuite d'infortunes, & combien de malheurs firent naître tant de paſſions mal aſſorties!

Le Prince Guſtave dont le cœur étoit éxempt de paſſion, s'aperçut bien-tôt des ſentimens que la Princeſſe avoit pour Griska: comme il ne l'aimoit point, & qu'il n'y pretendoit que par l'ordre abſolu du Roi ſon Pére, il fut bien aiſe qu'elle fût prévenuë en faveur de ſon Ami, eſperant qu'elle pourroit peut-être l'élever à une fortune éclatante.

Cependant la ſanté de la Princeſſe ſe rétablit entierement, & le Czar qui l'aimoit beaucoup en voulut faire éclater ſa joye par une Fête qu'il donna à toute ſa Cour; comme elle en regla l'ordonnance, elle lui ôta toute

la

la groſſiereté de la nation, il y eut un Bal magnifique, où Griska fit admirer ſa bonne grace.

Le deſir de vengeance qui l'avoit toujours occupé depuis qu'il étoit à Moskou, l'avoit empêché de remarquer les deſſeins que l'on avoit formez ſur ſon cœur: mais enfin, les regards que la Princeſſe lui jettoit à tous momens lui firent appercevoir les ſentimens qu'elle avoit pour lui. Malgré ſon eſprit & ſa beauté, il ne la regarda que comme la fille d'un uſurpateur, dont il étoit venu chercher la perte: les bontez qu'il en avoit reçuës lui tenoient lieu d'offenſes, & n'avoient fait qu'augmenter encore ſon courroux; tout ſon ſang lui étoit odieux, de ſorte que ne regardant l'amour de la fille que comme un moyen de commencer la vengeance qu'il vouloit exercer contre lui, il affecta de la regarder d'une maniere aſſez indifferente. La

La Princeſſe qui s'étoit flatée d'avoir fait ſur ſon cœur la même impreſſion qu'il avoit faite ſur le ſien, ne put voir ſans une peine extrême cette indifference. Elle avoit lieu de croire qu'il avoit remarqué ſes regards, qui ſembloient chercher les ſiens, & cependant loin de répondre à ces marques d'amour, elle s'appercevoit qu'il la fuyoit, & qu'il évitoit les occaſions de lui parler, avec autant de ſoin qu'elle en apportoit à les chercher: elle en conçut la douleur la plus vive, & tomba dans une langueur ſi touchante, que le Prince Guſtave y fut ſenſible: il remarqua la violence qu'elle étoit obligée de ſe faire pour répondre au Duc Jean qui l'obſedoit continuellement, & touché de la peine, il voulut du moins la faire ceſſer en partie, il s'approcha du Duc & ſut l'en éloigner, ſous prétexte d'avoir une affaire importante

portante à lui communiquer.

Dans ce moment l'Imperatrice, qui étoit d'une ſanté très-délicate, tomba dans une eſpece d'évanoüiſſement, qui troubla tous les plaiſirs; car le Czar qui l'aimoit tendrement, allarmé de ſa maladie, fit ceſſer le Bal, & alla lui-même s'employer à la faire revenir. Le Prince Guſtave ſurpris de l'indifference que Griska affectoit pour la Princeſſe, en voulut ſçavoir la cauſe; il ſortit avec lui: Griska, lui dit-il, la conduite que vous tenez à l'égard de la Princeſſe a lieu de me ſurprendre; je ne ſçai ſi je dois l'attribuer à l'amitié que vous avez pour moi, & ſi m'en croyant épris, vous évitez ſes regards dans la crainte de devenir mon Rival: ſi c'étoit-là le motif de vos actions, je devrois vous en avoir une grande obligation; mais afin que vous agiſſiez deſormais ſans contrainte, je

je veux bien vous decouvrir mes ſentimens. Quoique cette Princeſſe ait des charmes très-touchans, ils n'ont pû faire ſur mon cœur aucune impreſſion de tendreſſe, & ſi je lui rends des ſoins c'eſt par l'ordre de mon Pére, qui croit que l'Alliance de Boris peut ſeule terminer les differens qui depuis ſi long-tems ont diviſé la Suede & la Moſcovie: mais votre interêt m'eſt plus cher qu'aucune conſideration d'une politique trop timide: la Princeſſe a pour vous des ſentimens que je vois que rien ne pourra jamais lui faire perdre; votre merite l'avoit prevenuë en votre faveur, & la reconnoiſſance l'a déterminée à vous aimer. Profitez des faveurs que la fortune veut vous faire; vos vertus ont charmé Boris; le Prince Feder eſt haï des peuples, vous pouvez, en répondant à l'amour de la Princeſſe, & en ménageant

geant l'eſprit de ſon Pére, eſperer de regner un jour ſur les Moſcovites : encore un coup, profitez de l'occaſion qui s'offre, & craignez, ſi vous la négligez, que vous ne puiſſiez jamais la retrouver.

Griska s'étoit bien apperçu des ſentimens que la Princeſſe avoit pour lui, & croyoit bien qu'en y répondant, il pouvoit eſperer de remonter ſur le Trône de ſes Peres : mais il avoit l'ame trop grande pour devoir, à quelque accord fait avec ſon ennemi, ce que ſa naiſſance lui donnoit, & dont ſon courage lui promettoit la conquête.

Seigneur, répondit-il au Prince, on ne peut être plus ſenſible que je le ſuis à toutes vos bontez : mais je ne ſuis pas en état d'en profiter ; les charmes de la Princeſſe n'ont pû faire aucune impreſſion ſur mon cœur, & nulle conſideration ne peut m'en-

m'engager à feindre ce que je ne ſens pas.

Cette réponſe augmenta encore la ſurpriſe où étoit ce Prince ; il voyoit bien que Griska devoit être d'une naiſſance illuſtre : mais il ne pouvoit concevoir qu'il eût des raiſons aſſez fortes pour refuſer un bien qui faiſoit les deſirs inutiles des plus grands Princes ; il ne put s'empêcher de lui faire connoître ſes ſentimens.

Griska ne croyant pas qu'il fût encore temps de lui déclarer ſa naiſſance, lui répondit que des mouvemens ſecrets dont il ne pouvoit ſe défaire, l'éloignoient entierement de la Princeſſe, qu'il voyoit tout ce qu'elle avoit d'aimable ; mais qu'il ne pouvoit que la haïr.

Guſtave fit encore quelques efforts pour vaincre une averſion qu'il croyoit injuſte & mal fondée : mais voyant qu'il ne pouvoit

voit rien gagner ſur ſon cœur, il le quitta & ſe retira.

Cependant le Duc de Zuski avoit pour la Princeſſe une ardeur qu'il ne pouvoit plus renfermer en lui-même; il avoit toujours ſçu la déguiſer ſous le nom du plus parfait attachement, & ſes yeux ſeuls oſoient quelquefois la découvrir : mais leur langage n'étoit point entendu. La Princeſſe qui ne le regardoit que comme un Ami, le traitoit avec les diſtinctions les plus flateuſes ; elle lui découvroit ſes penſées les plus ſecrettes, & il avoit la permiſſion de la voir preſque à tous momens : cette liberté ne ſervoit qu'à lui faire decouvrir de nouveaux charmes, qui l'enflammoient encore davantage & redoubloient ſa peine, puiſqu'il ne pouvoit jamais en eſperer la poſſeſſion. Il étoit d'autant plus malheureux, qu'on avoit pour lui mille bontez, mais qui partoient

toient d'un autre principe. Il vivoit dans une contrainte perpetuelle, & n'avoit pas même la liberté de le plaindre : c'eſt le comble de l'infortune d'être obligé de déguiſer le mal que l'on reſſent. La triſteſſe & la langueur qu'il avoit remarquées en elle depuis quelque tems, lui firent apprehender que quelqu'un de ſes rivaux ne l'eût cauſée, & qu'il ne s'y prît trop tard pour attaquer un cœur dont un autre ſe ſeroit déja rendu maître : cette conſideration l'engagea à chercher une occaſion de lui découvrir enfin ſon amour.

La Princeſſe n'étoit pas éxemte des peines qu'elle faiſoit ſouffrir, & l'indifference que Griska affectoit pour elle lui cauſoit la douleur la plus vive. Il ne m'aime point, diſoit-elle à Velika, qui étoit une des filles à qui elle ſe fioit, & je ne dois pas eſperer qu'il m'aime jamais.

l'ha-

l'habitude & le temps ne ſont point naître l'amour; il eſt l'effet d'une premiere vûë; & ſi ce je ne ſçai quoi ne previent & n'attache pas d'abord, on eſtime, mais on n'aime point.

Elle ignoroit le zèle que Guſtave avoit pour ſes interêts: ce Prince perſiſtoit toûjours à vouloir enflammer Griska; mais voyant que tous ſes efforts étoient inutiles, & que tous les charmes qu'il lui faiſoit remarquer dans la Princeſſe, ſembloient encore l'en éloigner de plus en plus: il crut que le tems & ſa vûë pourroient vaincre cette haine injuſte; & dans cette penſée il réſolut de le mener ſouvent au Palais, & de lui ménager un entretien avec elle. Il trouva l'occaſion qu'il cherchoit. Un jour la Princeſſe étoit ſeule dans ſon appartement avec quelques-unes de ſes filles, il ſçut les éloigner avec adreſſe, & la laiſſa ſeule avec Griska.

Il ne put s'empêcher d'en rougir, & d'être un peu fâché de la malice que lui faiſoit Guſtave: mais la Princeſſe qui n'avoit encore pû lui parler un moment, charmée d'en trouver une occaſion favorable, ſans y avoir en rien contribué, & voulant en profiter : Seigneur, lui dit-elle, oſeroit-on vous demander à qui nous devons votre arrivée en cette Cour? elle nous a été ſi favorable, que je ne doute pas que le Czar ne faſſe tous ſes efforts pour vous y arrêter.

Ces paroles le tirerent du trouble & de l'embarras où il étoit : Madame, lui répondit-il, le deſir de voyager m'a fait quitter mon païs ; & voulant voir les plus belles Cours de l'Europe, j'ai crû devoir commencer par celle de Moſcovie, dont on vante par tout la magnificence & la politeſſe ; & je rends grace à la fortune d'y être arrivé aſſez

aſſez tôt pour lui ſauver ſon plus grand ornement.

La Princeſſe fut charmée de cette réponſe, attribuant à l'amour ce que la civilité ſeule avoit produit, elle lui demanda s'il feroit un long ſejour à Moskou, & s'il n'avoit trouvé perſonne qui pût l'y retenir. Il vit bien à quel deſſein elle lui faiſoit cette demande; mais quoi qu'il voulût lui perſuader qu'il étoit inſenſible, il fut aſſez embaraſſé ſur le choix des termes dont il devoit ſe ſervir; enfin il lui repondit que ſon cœur s'étoit toûjours deffendu des traits de l'amour, & qu'il ne vouloit jamais reſſentir une paſſion qu'il ne ſe croïoit pas capable d'inſpirer, il ajoûta que quand il pourroit ſe réſoudre à aimer, ce ne ſeroit pas dans un Païs où il ne lui étoit pas permis de s'arrêter.

Ces derniéres paroles, qu'il prononça d'un air aſſez indiffé-

rent, firent bien connoître à la Princeſſe qu'elle ne devoit pas eſpérer de le rendre jamais ſenſible.

Le Duc Galitchein qui parut à la porte de la chambre delivra Griska d'un entretien qui le gênoit extrémement, & pour n'y être plus expoſé, il ſortit preſqu'auſſi-tôt. Le Prince Guſtave le ſuivit, & lui fit encore la guerre de la froideur avec laquelle il répondoit à l'amour de la Princeſſe, & voyant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur ſon cœur, il ceſſa de lui en parler.

Mais on ne peut exprimer quelle fut la douleur de la Princeſſe, de connoître qu'elle ne ſeroit jamais aimée. Quoi, diſoit-elle à Velika, je ne dois jamais eſpérer de toucher ſon cœur, il a vû ma foibleſſe & ne veut pas en profiter ? quel eſt mon malheur ? je n'ai que de l'indifférence pour deux Princes qui m'a-

m'adorent, & je m'abaiſſe inutilement pour un homme dont la naiſſance eſt peut-être fort au deſſous de la mienne ; ſes pleurs & ſes ſanglots interrompoient le cours de ſa plainte, ſa chere Velika étoit empreſſée à la conſoler, & tous ſes diſcours ne pouvoient calmer ſa douleur. Dans ce moment on vint lui dire que le Czar la demandoit.

Le Duc Jean (*a*) voyant que tous les ſoins qu'il rendoit à la Princeſſe ne pouvoient la toucher, & craignant que le merite de Guſtave n'obtint ce qu'on lui refuſoit, avoit eu l'adreſſe de mettre dans ſes intérêts Houdun & Miſtiſloftski favori du Czar, & leur avoit promis des récompenſes exceſſives s'ils pouvoient le rendre heureux, il remontrérent à Boris qu'il étoit tems qu'il ſe declarât en faveur de l'un ou de l'autre des Princes qu'il

(*a*) Margeret.

avoit attirez à la Cour dans l'eſperance d'épouſer la Princeſſe, ils ajoûterent que la Politique vouloit qu'il préferât le Duc Jean au Prince Guſtave, qui devant regner après la mort de ſon Pére, emmeneroit la Princeſſe en Suéde, au lieu que le Duc lui devant toute ſa fortune, reſteroit toûjours dans ſa Cour, & ſoûtiendroit le Prince ſon Fils; ils lui remontrerent encore qu'il étoit dangereux d'augmenter la puiſſance d'un ennemi qui n'étoit déja que trop redoutable, que la Princeſſe ſeroit à Guſtave un pretexte de troubler toûjours l'Empire, & peut-être de le ravir au Prince ſon Fils qui n'étoit guere capable de le deffendre; enfin, ils ſûrent ſibien tourner ſon eſprit, qui déja commençoit à diminuer & à s'affoiblir, qu'ils le firent conſentir à donner la Princeſſe au Duc Jean, & dans le moment même il l'envoya

voya chercher pour lui declarer ſa volonté.

La Princeſſe ne ſachant cé que ſon Pére lui vouloit, eſſuya promptement ſes larmes, & ſe rendit dans ſon cabinet où il lui aprit le choix qu'il avoit fait du Duc Jean, & lui commanda de le regarder comme l'époux qu'il lui deſtinoit.

Elle fut ſi ſurpriſe de ce diſcours qu'elle n'eut pas la force d'y répondre, & Boris qui ne croyoit pas qu'elle pût s'opoſer à ſes volontez, prit ſon ſilence pour un conſentement qu'elle y donnoit, & ſortit de ſon cabinet, elle le ſuivit un moment après renfermant ſa douleur en elle-même.

Mais lors qu'elle fut retirée en ſon appartement, elle ſe jetta ſur un lit de repos & donnant un libre paſſage aux ſoupirs & aux larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir, elle forma des regrets

ſi touchans, que Velika ne ſut que penſer de l'état dans lequel elle la voyoit, elle ſe mit à ſes genoux & lui demanda le ſujet de ſa douleur.

Ce n'étoit pas aſſez, lui repondit-elle, d'une voix foible & entrecoupée de ſoupirs, de n'être pas aimée de ce que j'aime, on me livre à tout ce que je hais, on veut que j'épouſe le Duc Jean. Sa douleur lui ôta l'uſage de la voix & les ſoupirs qu'elle pouſſoit étoient les ſeuls ſignes de vie qu'elle donnoit.

Dans ce moment le Duc de Zuski entra dans ſa chambre, ne pouvant plus reſiſter à la violence de ſon amour, il venoit le declarer à celle qui le lui avoit inſpiré; la Princeſſe qui l'eſtimoit, lui avoit permis de venir ainſi l'interrompre. A ſa vûë les larmes recommencerent à couler plus fortement. Quel ſpectacle pour un Amant! il ſe jetta

à

à ſes genoux & la regardant avec des yeux pleins de tendreſſe & de langueur, eſt-ce à vous, Madame, lui dit-il, eſt-ce à vous à répandre des pleurs ? la triſteſſe eſt le partage des malheureux. Qui peut troubler la tranquillité de votre ame & cauſer l'affliction où je vous vois ? parlez, Madame, parlez, & ſi je peux la calmer diſpoſez de ma vie. Helas, lui répondit-elle, avec une langueur la plus touchante, mes malheurs ſont ſans remede, mon Pére veut que j'épouſe le Prince de Dannemarck: le Prince de Dannemarck, continua-t-elle, ô Ciel ! ſouffrirez-vous qu'un tel hymen s'accompliſſe ?

Le Duc fut penetré de la plus vive douleur à ces mots ; non, Madame, s'écria-t-il, emporté par ſon amour, non vous n'épouſerez jamais ce Prince, je vous en donne ma parole : quoi

je vous verrois dans les bras de cet indigne Rival ? il vous poſſederoit ? il vous verroit à toute heure, pendant que tant d'Amans languiſſent, & n'oſent même vous declarer l'amour qu'ils ont pour vous : mais que dis-je ? où m'emporte la violence d'un amour qu'il m'eſt impoſſible de renfermer dans mon cœur ? pardonnez-moi, Madame, cet aveu temeraire, depuis long-tems le reſpect me force à ſoupirer tout bas, j'ai devoré mes pleurs, & je vous ai toûjours caché que je brulois pour vous, je vous le cacherois encore ſi je pouvois être maître de mon cœur lors que je perds tout eſpoir, ne vous offenſez point du plus tendre amour, je ſaurai le contraindre au ſilence, & mes yeux ſeuls continueront de vous dire que je ſuis le plus fidele de tous vos Amans.

La Princeſſe étoit ſi troublée & ſi ſurpriſe de l'entendre parler ainſi,

ainſi, qu'elle n'eut pas la force de l'interrompre; elle avoit de l'eſtime & de la conſideration pour lui, ſes conſeils avoient ſouvent reglé ſa conduite, elle fut au deſeſpoir des ſentimens qu'il avoit pour elle, & elle voulut les lui ôter, ou le forcer à ne les jamais expliquer; & vous auſſi Zuski, lui repondit-elle, vous vous declarez mon ennemi, vous ſur qui je comptois comme ſur un Ami fidelle: mais je veux croire que vous n'avez pas fait reflexion à ce que vous venez de me dire, & je veux bien l'oublier pour n'être pas obligée de punir votre temerité: mais ſouvenez-vous de ne me parler jamais d'un amour auquel je ne veux ni ne dois répondre.

Le Duc fut plus outré de la maniere indifférente dont elle prononça ces mots, que ſi elle lui avoit fait la reponſe la plus rude, il vit tout le mépris qu'elle

avoit pour lui, & il en fut pénetré de douleur: mais comme il eſpera encore de rompre ſon mariage, & de la rendre peut-être un jour ſenſible, il diſſimula ſa peine & ſon dépit, & reſolut de faire tous ſes efforts pour troubler le bonheur de ſon Rival.

Il crut qu'il devoit aprendre au Prince Guſtave la préférence que l'on donnoit au Duc Jean, il alla le voir & lui declara le choix que le Czar avoit fait, n'oubliant rien pour l'irriter & contre ſon Rival & contre lui.

Quoique Guſtave n'aimât point la Princeſſe, il ne put aprendre ſans depit qu'on lui preferoit le Duc Jean, il crut que ſa gloire & ſon honneur étoient engagez à ne point ſouffrir cet injuſte choix: de ſorte qu'il reſolut de ne rien negliger pour le faire changer; il remercia le Duc de Zuski de ſon avis ſans vouloir penetrer les motifs qui l'avoient en-

engagé à le lui donner. Le Duc n'enviſageoit de tous côtez que des malheurs pour lui, ſoit que l'un ou l'autre de ces deux Princes fût preferé: mais voyant le couroux dont Guſtave étoit enflammé, il crut qu'il n'alloit rien épargner pour traverſer le bonheur du Duc Jean, & même il eſpera profiter de leur diviſion, & détruire ces deux Rivaux l'un par l'autre.

Cependant le Duc Jean étoit au comble de ſes vœux, il aimoit la Princeſſe avec une ardeur extrême, & Boris lui en promettoit la poſſeſſion; l'idée de ſon bonheur excitoit en lui mille tranſports, il eſt vrai qu'il n'étoit pas aſſuré d'être aimé, mais il ne croyoit pas que perſonne eût pû jamais obtenir cet avantage, & voulant ſavoir de quelle maniere elle avoit reçû les ordres de ſon Pére, il alla dans ſon apartement comme le

Duc de Zuski en ſortoit ; la douleur qu'il apperçut en elle le toucha ſenſiblement. Je ne m'attendois pas, Madame, lui dit-il, à trouver tant de triſteſſe en vous dans un jour qui ſembloit être deſtiné aux plus doux plaiſirs: vous opoſeriez-vous au bonheur dont le Czar vient de me flatter? je m'en priverois, Madame, ſi je croyois qu'il pût cauſer votre peine; ma conſtance & mon amour mériteroient votre cœur: mais s'il ne ſe donne pas je ne veux point le tyranniſer. Seigneur, lui répondit-elle, avec une langueur extréme, ce n'eſt pas notre cœur que l'on conſulte, lors que l'on diſpoſe de nous; victime d'une Politique barbare une Princeſſe ne ſait qu'obéïr, on ne doit pas lui demander autre choſe.

Ainſi donc, Madame, lui repliqua-t-il, vous n'obéïſſez qu'à regret, & vous êtes une Victime in-

innocente que je dois entraîner à l'autel : non, non, quoi que mon cœur en murmure, je ne veux point abuſer des droits que votre Pére me donne ſur vous, je vous rends à vous-même, Madame, c'eſt à vous ſeule que je veux vous devoir, & je ne ſerois pas heureux s'il en coutoit des ſoupirs à votre cœur.

Encore un coup, Seigneur, lui dit la Princeſſe, contentez-vous que je ſache obéïr & laiſſez-là mon cœur, puiſque ma main eſt prête.

Et ſans votre cœur, Madame, lui répondit-il, eſt-il de bonheur pour moi ? n'eſt-ce pas lui que j'ai voulu toucher ? tant de ſoins rendus, tant de ſoupirs pouſſez, que demandoient-ils que ce cœur que j'eſtime plus que toutes les Couronnes enſemble.

Cependant, reprit-elle, il me ſemble que ce n'eſt pas de

quoi vous vous êtes fort embaraſſé; ſi vous aviez voulu me plaire vous m'auriez conſultée avant que de me demander à mon Pére: mais vous avez eu vos raiſons pour en agir ainſi, je ne veux point les penetrer, vous avez ſû vous aſſurer du Czar, il me commande de vous regarder comme l'Epoux qu'il me deſtine, j'obéïrai, ajouta-t-elle, en laiſſant tomber quelques larmes qu'elle ne put retenir; mais n'en éxigez pas davantage. Elle ſe leva en achevant ces mots, & s'enferma dans ſon cabinet. Le Duc connut bien qu'elle avoit pour lui une ſecrette haine, comme il avoit pour elle une ardeur extréme, il en eut d'abord une vive douleur; mais le plaiſir d'obtenir la preference ſur ſon Rival l'en conſola; il crut que le devoir feroit ſur le cœur de la Princeſſe ce que l'amour ne pouvoit y faire, & qu'elle aimeroit

époux

époux celui qu'elle haïſſoit amant ; il ſortit de ſa chambre & deſcendit dans les Jardins du Palais où il avoit ordonné à Houdun & à Miſtiſlosftski de l'aller attendre.

Comme il traverſoit une allée avec ces deux Favoris, il aperçut le Prince Guſtave. Ce Prince qui avoit formé le deſſein de troubler ſon bonheur à quelque prix que ce pût être, ne le vit pas plûtôt, qu'il prit la reſolution de ſe battre contre lui; dans cette penſée il s'en approcha & lui dit qu'il ſouhaitoit lui parler un moment ſans témoins, auſſi-tôt il le mena dans un petit boſquet au bout de l'allée où ils étoient, & le regardant fierement: Duc, lui dit-il, faites-moi voir un plus digne Rival, j'attaque le cœur de la Princeſſe ſans avoir recours à de honteux artifices pour ſuborner ſon Pére, j'ai bien voulu vous traiter d'égal

& ne la disputer que par mon seul merite, sans faire parler les avantages que ma naissance me donne, & qui auroient pû me la faire obtenir, & j'apprens que vous corrompez les Ministres & les Favoris du Czar pour le faire declarer en votre faveur.

Seigneur, lui repondit le Duc, je crois qu'en Amour comme en Guerre on peut se servir de tous les moyens qui peuvent nous assurer la Victoire: si vous avez assez de confiance en votre mérite pour ne vouloir être redevable du cœur de la Princesse qu'à lui seul, je n'ai pas crû devoir vous imiter.

Dans ce moment Houdun & Mistisloftski parurent à l'entrée du Bosquet. Comme ils avoient remarqué la maniére dont Gustave avoit approché son Rival, ils craignirent qu'il ne voulût l'attaquer & que le Duc ne succombât sous sa valeur, ils vinrent

les

les ſeparer, de ſorte que Guſtave voyant qu'il ne pouvoit éxecuter ſes deſſeins, ſortit en jettant au Duc un regard menaçant.

Cependant Griska ne ſachant point ce qui venoit d'arriver, ſe promenoit d'un autre côté dans les Jardins, rêvant aux moyens de ravir bien-tôt à Boris le Sceptre qu'il lui retenoit. Comme il traverſoit une allée il aperçut la Princeſſe avec une de ſes filles, il voulut éviter ſa rencontre, & pour ſe derober à ſes yeux, il entra dans un petit cabinet qui étoit à côté, & ſe mit dans le fond ſur un ſiége de gazon.

La Princeſſe qui ne l'avoit pas aperçû ſe promena quelque tems les yeux triſtement baiſſez contre terre & ſans prononcer une ſeule parole; enſuite elle vint ſe repoſer dans le même cabinet où il étoit venu chercher un azile contr'elle; comme le cabinet étoit obſcur, il lui fut aiſé

de

de ſe cacher; la Princeſſe garda encore quelque tems le ſilence, & pouſſant mille ſoupirs elle adreſſa ces mots à ſa chere Velika.

Tu vois la cruauté du ſort qui s'obſtine à me pourſuivre, il ſemble qu'il veuille épuiſer ſur moi tous les traits de ſon courroux; ce n'étoit pas aſſez d'être deſtinée à bruler d'une flame que l'on ne partage point, il faut que des cœurs dont je voudrois l'indifference deviennent ſenſibles pour me perſecuter. Beauté funeſte que vous m'avez mal ſervie? faut-il que vous ſoyez impuiſſante ſur le cœur que je voudrois ſeul toucher? mais tu ne ſais pas encore tous mes malheurs, le Duc de Zuski m'aime & vient de me le déclarer, je le crains, ma chere Velika, un funeſte preſſentiment me tourmente & m'agite ſans ceſſe, & ſemble m'annoncer que ſa paſſion cauſera tous les malheurs de ma vie,

je

je l'eſtimois je l'avouë, & j'avois pour lui des égards dont il ne devoit point abuſer : mais je ne laiſſois pas de remarquer ſes mauvaiſes qualitez qu'il s'efforçoit en vain de me cacher, & c'eſt cette connoiſſance qui m'allarme & qui fait ma peine; les crimes les plus affreux ne lui coutent rien, il cache en vain ſon naturel farouche & cruel, une ambition demeſurée le ronge & le devore, il porte un cœur barbare & capable de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire ; je le flatte encore, je le ménage pour tâcher de detourner les malheurs que j'aprehende. Princes rivaux ce n'eſt pas pour vous que je le crains, qu'il vous prenne à ſon gré pour victimes ; mais, cher Amant, ſi je te voyois un jour expirer ſous ſes coups, quel ſeroit mon deſeſpoir ? car enfin je t'aime toûjours malgré ton inſenſibilité, il ſemble que l'amour

cruel

cruel ſe plaiſe à unir d'une chaîne plus forte les cœurs que le deſtin a le plus ſeparez. Ah Velika aurois-tu jamais penſé en voyant une foule d'Amans empreſſez à me plaire, qu'un jour j'aimerois un ingrat qui ne me rendroit que des mépris! jour funeſte auquel il s'offrit à mes yeux pour la premiere fois! je ne pus me défendre de l'aimer, un mouvement ſecret me prévint en ſa faveur & fit declarer mon cœur pour lui; le ſervice qu'il me rendit acheva de me vaincre, je ne crus qu'être reconnoiſſante, je devins quelque choſe de plus, ſes regards languiſſamment tournez ſur moi me firent croire qu'il partageoit mon ardeur; ſur cette aparence, hélas, je ne combatis plus mon penchant, je pris même un plaiſir ſecret à m'y laiſſer entraîner, & je n'aime qu'un ingrat, qu'un inſenſible! pour augmenter encore ma douleur,

leur, on veut que j'épouſe un Prince pour qui je ſens une haine invincible ; lors que l'amour n'avoit encore pû s'introduire dans mon cœur, j'attendois ſans me plaindre le ſort qui m'étoit deſtiné & je l'aurois ſubi ſans peine : mais à preſent je choiſirai plûtôt la mort que d'être à perſonne, ſi je ne puis être à celui que j'aime.

C'eſt ainſi que la Princeſſe exprimoit ſes douleurs : Griska étoit trop genereux pour n'en être point touché ; il ſe ſentit atteint de pitié, elle étoit belle, elle avoit mille vertus, elle l'aimoit, il pouvoit, en repondant à ſa tendreſſe, eſperer de remonter un jour ſur le Trône de ſes Péres ſans s'expoſer au ſort douteux des armes : ces conſiderations étoient puiſſantes & tout autre auroit pû s'y rendre ; mais il haïſſoit trop le ſang de Boris

pour

pour le conſerver ſur le Trône qu'il lui retenoit.

Dans ce moment Velika s'aperçut qu'il y avoit quelqu'un dans le cabinet qui les avoit écoutées, elle fit un cri & dit à la Princeſſe qu'on avoit ſurpris ſon ſecret.

Griska voyant qu'il étoit découvert, ne ſongea plus à ſe cacher; & comme la Princeſſe ne l'avoit point nommé dans la plainte qu'elle avoit faite, il crut pouvoir feindre d'en ignorer la cauſe; il lui dit qu'elle pouvoit compter ſur ſa diſcretion & qu'il ſavoit l'uſage qu'il devoit faire de ce que le hazard lui avoit appris, & auſſi-tôt il voulut ſortir. La Princeſſe fut ſi ſurpriſe & ſi troublée de voir ſon ſecret découvert, qu'elle n'eut preſque pas la force de l'arrêter: ſa preſence lui reprochoit ſa foibleſſe, & la honte d'avoir fait un aveu ſemblable excita ſa fierté contre

ſon

ſon amour : mais la penſée que peut-être ſa douleur avoit fû l'attendrir, fit renaître l'eſperance dans ſon cœur, & elle fut bien aiſe que le hazard lui eût appris ce que ſa gloire & ſa vertu l'auroient toujours empêché de lui avouer.

Pourquoi me fuïez-vous, lui dit-elle, & que ne faites-vous de mon ſecret l'uſage que je voudrois que vous en fiſſiez ? car enfin vous ne pouvez plus feindre d'ignorer que je vous aime, & vous ne voyez que trop que c'eſt vous ſeul qui cauſez les peines que j'endure : mais vous n'en êtes point touché.

Le cœur d'un Heros n'eſt point inſenſible, il deplore les malheurs qu'il eſt obligé de cauſer, & la douleur de ſes ennemis l'afflige lors qu'ils ont de la vertu. Griska fut touché de tant de marques d'amour, ſes reſolutions l'abandonnerent, ſa haine

s'a-

s'adoucit, le desir de vengeance qui l'avoit toujours occupé sortit de son cœur & fit place à d'autres desirs plus doux; son courage le soutint à peine, & la pitié desarma son couroux, il soupira de ne pouvoir aimer une Princesse si charmante & si tendre.

Elle ne sut que penser de son trouble & du soupir qu'il venoit de pousser: que m'annonce votre silence, lui dit-elle, avec une langueur la plus touchante, vous soupirez, ce soupir est-il de haine ou d'amour? & votre cœur est-il sensible à ma peine? tant de bonheur pourroit-il m'être accordé? je verrois celui que j'aime répondre à mon amour, il partageroit ma tendresse, il me rendroit les soupirs que je pousse pour lui.... mais je ne dois pas m'en flatter.

Enfin il lui repondit, ne croïez pas, Madame, que je sois insensible

ſible à tant de charmes & de vertus que je remarque en vous ; je les admire ſans ceſſe & je m'eſtimerois heureux de pouvoir vous ſacrifier & mon cœur & ma vie : mais un obſtacle invincible s'y opoſe : oui, Madame, le Ciel dans le moment même de notre naiſſance a empêché que nous ne puſſions jamais être unis, j'obéïs à regret à mon deſtin, je ne puis vous en dire davantage & toutes mes réſolutions ont peine à tenir contre tous vos charmes.

En achevant ces mots il ſortit du cabinet & laiſſa la Princeſſe en proye à la douleur la plus vive.

Qu'a-t-il voulu ſignifier, dit-elle à Velika, par ces mots qu'il a prononcez d'une voix foible & entrecoupée de ſoupirs, je voudrois pouvoir vous ſacrifier & ma vie & mon cœur ; quel obſtacle s'opoſe à mon bonheur & de quel côté peut-il venir ? quelle eſt la

naiſſance & ſon nom ? il nous a caché l'une & l'autre, & ſans doute il eſt notre ennemi ; mais quand il le ſeroit, l'amour ne peut-il nous réconcilier ? quel eſt ce myſtére que je ne puis comprendre ? il n'oſe, a-t'il ajoûté, m'en dire davantage. Ah cruel ! vous ne m'en avez que trop dit, il ne vous eſt pas permis de m'aimer ! le Ciel dès le moment même de notre naiſſance a empêché que nous ne puſſions jamais être unis... que ne m'avez-vous expliqué quel eſt cet obſtacle qu'il a mis à mon bonheur ? pourquoi n'avez-vous pas achevé ? avez-vous craint d'augmenter ma peine ? l'incertitude où vous me laiſſez eſt bien plus affreuſe : ô, ma chere Velika, que je ſuis malheureuſe ! car enfin il me connoît, il ſe connoît lui-même, & puis qu'il me dit que je ne dois rien eſpérer, je ne dois pas me flatter contre toute aparence.

Ce-

Cependant quand ſa douleur fut un peu calmée, & lui laiſſa écouter les lumiéres de ſa raiſon, elle trouva encore de quoi ſe flatter dans la ſenſibilité qu'il lui avoit montrée & elle eſpera qu'avec le tems elle pourroit peut-être en obtenir davantage. C'eſt ainſi qu'on ſe flatte toûjours au moindre jour offert d'eſpérer, on ſaiſit cette eſpérance toute douteuſe qu'elle eſt, on s'en conſole, on s'en nourit & jamais on ne ſe croit entiérement malheureux, que lors qu'on ne trouve plus à ſe tromper.

Cependant Boris qui aprit la querelle du Prince Guſtave & du Duc Jean, reſolut de prévenir toutes les ſuites qu'elle pouroit avoir & d'éloigner Guſtave à quelque prix que ce fût; il trouva bien-tôt l'occaſion qu'il cherchoit.

Le Duc Jean redoutant la valeur de ſon Rival & croyant qu'il

ne ſeroit jamais aſſuré d'être heureux tant qu'il ſeroit en état de le traverſer; réſolut de s'en deffaire par quelque moyen que ce pût être, il choiſit huit hommes déterminez & leur promit des récompenſes exceſſives s'ils pouvoient le faire périr: que ne peut l'argent ſur des ames baſſes? ces ſcélerats lui promirent d'éxécuter ſes ordres & de ne rien épargner pour le ſatisfaire.

Un ſoir que Guſtave revenoit du Palais avec Griska il fut attaqué au paſſage d'une petite ruë écartée: auſſi-tôt Griska mit l'épée à la main & fit tomber à ſes pieds celui qui s'étoit avancé le premier; Guſtave ſe voyant un ſi vaillant deffenſeur le ſuivit courageuſement & s'ouvrit un paſſage à grands coups d'épée: mais pendant que Griska étoit occupé à combattre contre deux des plus vaillans qui l'avoient attaqué, le reſte environna Guſtave & fondit

dit ſur lui avec tant de furie, que quoi qu'il ſe deffendît fortement, il auroit peut-être ſuccombé ſous le nombre, lors que le hazard fit paſſer le Duc de Zuski dans cette ruë accompagné de trois de ſes domeſtiques. Les aſſaſſins épouvantez prirent auſſitôt la fuite & laiſſerent Guſtave avec une bleſſure aſſez legére au bras droit.

Le Duc ayant reconnu ſon Rival fut fâché de l'avoir dérobé à ſa perte : mais comme il ſavoit l'art de feindre, il diſſimula ſa penſée & le conduiſit même juſques dans ſon Palais où il vit mettre le premier apareil ſur ſa bleſſure.

Le lendemain toute la Cour fut informée du péril que ce Prince avoit couru ; mais Boris n'en montra pas tout le reſſentiment qu'il devoit contre le Duc Jean que l'on crut l'auteur de ce lâche attentat, il reçut.

même très froidement Guſtave qui vint lui en demander juſtice, & lui dit qu'il s'étoit attiré ce traitement & qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même, de ſorte que ce Prince indigné du peu de ſatisfaction qu'on lui donnoit ne put s'empêcher de lui répondre aſſez fiérement, qu'un jour il ſeroit Roi & qu'il ſauroit bien tirer raiſon des outrages qu'il recevoit & auſſi-tôt il ſe retira.

Boris qui étoit fier ne put ſouffrir cette menace, il voulut le faire arrêter ſur le champ; mais comme il n'étoit pas en état de ſoutenir une ſanglante Guerre contre le Roi de Suéde, il ne voulut rien entreprendre ſans l'avis de ſon Conſeil; il le fit auſſi-tôt aſſembler & lui communiqua ſon deſſein: comme il n'étoit compoſé que des Partiſans du Duc Jean, tous les ſuffrages ſe réünirent au ſentiment qu'il avoit de faire arêter Guſtave; mais

cette

cette réſolution ne put être ſi ſecrette qu'il n'en fût averti; il prit le parti que la prudence lui conſeilloit de prendre, il dit adieu à Griska, & par une prompte fuite il ſe déroba à l'injuſtice du Czar & aux lâches deſſeins de ſes indignes Rivaux. (*a*)

Le Czar qui ne demandoit qu'à l'éloigner & qui n'en venoit qu'à regret à de facheuſes extrémitez contre lui, ne ſe mit pas en peine de le faire pourſuivre, & les Ducs Jean & de Zuski furent charmez de ſe voir delivrez d'un Rival ſi redoutable. Quoi que le Duc Jean fût aſſuré que la Princeſſe avoit pour lui une haine ſecrette, il voulut cependant en être poſſeſſeur; il demanda au Czar l'éxécution de ſa promeſſe, & ce Prince que la préſence de Guſtave ne gênoit plus, lui accorda ſa demande avec plaiſir: en vain la Princeſſe

(*a*) Margeret.

voulut lui repréſenter qu'elle étoit encore trop jeune pour un tel engagement, en vain elle alla même juſqu'à lui avouer qu'elle haïſſoit l'Epoux qu'il vouloit lui donner, la Politique l'emporta ſur la tendreſſe de Pére, il ne fut point touché de ſa douleur & lui commanda de ſe préparer à obéïr.

Elle crut que le Prince ſon Frére pourroit obtenir de ſon Pére qu'il différât au moins quelque tems; mais ce Prince farouche lui dit ſéchement qu'il falloit obéïr, de ſorte que voyant que cet hymen qu'elle apréhendoit ſi fort étoit prêt de ſe conclure & que Griska évitoit toûjours de ſe trouver avec elle, elle fut contrainte d'avoir recours au Duc de Zuski qu'elle avoit fui depuis la déclaration d'amour qu'il avoit oſé lui faire.

Elle l'aperçut triſtement apuyé ſur une fenêtre qui donnoit

noit ſur un Parterre magnifique, elle s'aprocha de lui feignant de vouloir y regarder, il voulut ſe retirer par reſpect, elle l'arrêta. Hé bien, Zuski, lui dit-elle, le Czar veut que j'épouſe le Duc Jean & il ne m'a donné que huit jours pour m'y préparer, verrez-vous mon hymen ſans chagrin?

Le Duc connut bien par ce diſcours qu'elle haïſſoit ſon Rival, il crut qu'il pouvoit en profiter & la rendre ſenſible à ſon amour; dans cette penſée il lui répondit, ſi j'avois été aſſez heureux, Madame, pour vous inſpirer de tendres ſentimens, je périrois plûtôt que de voir achever un hymen que je regarderois comme le plus grand des malheurs: mais je me dis à tout moment que vous êtes inſenſible à mon amour, que je ne dois jamais eſpérer de vous y voir répondre, & que ſi vous n'épouſez

pas le Duc Jean je n'en ſerai pas plus heureux ; ainſi puis que je dois néceſſairement vous perdre, j'aime mieux que vous épouſiez ce Prince, que quelqu'autre étranger qui vous emmeneroit dans un Païs où je n'aurois jamais le bonheur de vous parler & de vous voir.

La Princeſſe ne s'aperçut que trop de l'eſpérance qu'il avoit conçûë & ne voulut pas la lui faire perdre. Si vous pouviez, lui repliqua-t-elle avec aſſez de douceur, rompre cet hymen, vous reculeriez toûjours votre malheur & vous pouriez eſpérer du tems & de vos ſoins, de me rendre ſenſible & de prévenir mon Pére en votre faveur ; je vous ai dit que je n'aimois pas votre Rival, c'étoit vous en dire aſſez, & quand je ſerois aſſez injuſte pour vous demander quelque choſe contre vos intérêts, ne devriez-vous pas

me

me l'accorder? un véritable Amant ne doit-il pas ſacrifier juſqu'à ſa propre ſatisfaction à la perſonne qu'il aime? mais ajouta-t'elle, avec un air de dépit, j'ai eu tort de croire que vous aviez pour moi une véritable tendreſſe. Ah Madame, s'écria-t'il, je ne vous aime point, vous en pouvez douter? tant de ſoins, tant de ſoûpirs ne vous l'ont pas aſſez prouvé? j'ai ſouffert toutes vos rigueurs ſans me plaindre, ſans vous accuſer, & vous pouvez douter de mon amour? hé bien, Madame, il faut vous en donner de nouvelles preuves & vous ſervir comme vous le voulez, & quand je devrois travailler contre moi-même, dans peu vous ſerez ſatisfaite.

En achevant ces mots il lui fit une profonde révérence & la quita pour penſer aux moyens de lui tenir ſa promeſſe.

Comme il avoit peur de ſe-

rendre ſuſpect au Czar s'il oſoit lui propoſer lui-même de différer un Mariage qu'il avoit réſolu, il fit agir tous ſes Amis, il emploïa même l'autorité du Patriarche, pour qui le Czar eſt obligé d'avoir de grands égards, mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il réſolut de ne devoir qu'à lui-même la perte de ſon Rival.

Il gagna un de ſes Officiers qui lui promit, ſous l'eſpoir de grandes recompenſes, de mettre du poiſon dans ſa coupe auſſitôt qu'il lui préſenteroit à boire, il s'aſſura du poiſon le plus ſubtil & le donna à ce ſcélérat qui ſut avec une adreſſe extrême éxécuter ſon coupable deſſein.

Le Duc Jean reſſentit bientôt la violence du poiſon, une ſubtile flâme ſe gliſſa dans ſes veines, une chaleur devorante conſumoit ſes entrailles, ſes yeux apéſantis étinceloient d'un feu ſombre, tous les remédes qu'on vou-

voulut lui donner ne firent qu'augmenter ſon mal, la bonté de ſon tempéramment combattit quelque tems la force du venin ; mais enfin il pénétra juſqu'au cœur, ſon corps s'affoiblit & il mourut dans des douleurs & dans des convulſions dont on reconnut facilement la cauſe. (*a*)

Le Czar fut ſi vivement touché de cette mort qu'il en prit le deuil. On raiſonna differemment ſur ce qui l'avoit cauſée, & perſonne n'en put jamais ſoupçonner le Duc de Zuski : mais la Princeſſe découvrit bien-tôt qu'il en étoit l'auteur ; elle eut tant d'horreur de ſon crime, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne le découvrît au Czar, & la ſeule crainte du trouble & de la révolte, qui pourroient ſuivre la punition que l'on feroit d'un Seigneur auſſi conſiderable, put l'obliger à diſſimuler.

(*a*) Margeret, Janſonius.

Cependant ce Duc ſe voyant délivré d'un Rival auſſi dangereux s'abandonnoit aux plus flateuſes eſpérances ; mais il fut bien ſurpris de la maniére dont la Princeſſe le reçut lors qu'il alla lui vanter ſon zèle & ſon obéïſſance ; elle ne voulut le voir que pour lui reprocher ſon crime & lui en marquer toute ſon indignation, & enſuite elle le bannit pour jamais de ſa preſence.

On ne peut exprimer quel fut ſon deſeſpoir de ne tirer aucun fruit d'un crime dont tout ſon amour n'avoit pû lui cacher l'horreur ; les remords vinrent déchirer ſon cœur, mais il ſut bientôt s'en delivrer & s'aguerrir contr'eux, & le depit de ne pouvoir vaincre la fierté de la Princeſſe augmentant encore ſon humeur cruelle, il reſolut de ne rien épargner pour ſatisfaire ſon amour & de le rendre heureux à quelque prix que ce pût être ;

mais

mais il voulut encore eſſayer ſi les ſoins & les empreſſemens pourroient quelque choſe ſur ſon cœur ; comme il crut n'avoir plus de rivaux, il ſe perſuada que la Princeſſe accoutumée à s'entendre parler d'amour, ne pourroit ſe paſſer d'amant & chercheroit elle-même à ſe rendre.

Mais il découvrit bientôt qu'il avoit un Rival plus dangereux que tous ceux dont il avoit ſceu ſe deffaire, il remarqua le penchant que la Princeſſe avoit pour Griska ; on ne peut exprimer quelle fut ſa rage & ſa fureur de voir qu'un homme, qu'il croyoit ſans conſequence, & dont il ne s'étoit jamais defié, alloit profiter de ſes crimes ; dans le premier tranſport de ſon courroux il voulut le poignarder lui-même, & il ne put qu'avec une peine extrême ſe rendre maître de ce mouvement, il s'étoit familia-

riſé

risé avec le crime & rien ne lui coûtoit plus pour se satisfaire; il resolut de se vanger sur ce nouveau Rival qu'il découvroit, de toutes les rigueurs que la Princesse avoit eûes pour lui.

Pendant que ces passions differentes faisoient naître tant d'intrigues à Moskou, l'Imperatrice Mere de Demetrius attendoit à Uglits ce que la fortune feroit en faveur de ce Prince; elle avoit appris avec un plaisir extrême les sentimens que la fille de Boris avoit pour lui & la vengeance qu'il commençoit d'exercer sur cet ennemi en refusant de répondre à l'amour de sa fille, elle goutoit par avance le plaisir de lui rendre les malheurs qu'il lui avoit causez, & elle donnoit les plus grandes marques d'amitié à Bomirka qui lui avoit procuré l'esperance de ce bonheur, en sacrifiant son propre fils pour sauver le sien.

Mais

Mais cette Mére affligée étoit devenuë inſenſible à tous les plaiſirs de la vie, le ſang de ſon Fils qu'elle avoit elle-même répandu venoit ſans ceſſe la tourmenter, l'ombre de ſon époux toûjours attachée à ſes pas, lui reprochoit ſa cruauté; ſon cœur lui-même ſe révoltoit à tout moment contr'elle & lui faiſoit ſentir qu'elle étoit Mére;tout ce qu'elle voyoit lui montroit l'horreur de ſon crime, un remords cruel la rongeoit, mille ſouvenirs facheux rempliſſoient ſa mémoire d'images effrayantes, un noir chagrin la devoroit; elle ne put long tems ſoûtenir une peine ſi rude, elle s'affoiblit inſenſiblement, enfin elle tomba dans une maladie dont elle vit bien qu'elle ne pouroit jamais guérir; mais avant de mourir, elle voulut ſe donner la triſte ſatisfaction de dépoſer ſa peine & ſa douleur dans le ſein de quelque Ami fidele, & mal-

malgré les ſoins de l'Impératrice qui ne la quitoit preſque jamais, elle trouva moyen de découvrir la cauſe de ſon mal.

Enſuite elle tomba dans des rêveries qui l'accompagnérent juſqu'à la mort, elle ſe tourmentoit ſans ceſſe, elle appelloit ſon fils, elle demandoit pardon à ſon Epoux d'avoir pû l'en priver, enfin elle mourut.

L'Impératrice qui avoit toûjours apréhendé qu'elle ne révélât ſon ſecret, le crut en ſûreté par ſa mort: elle avoit pris ſoin d'éloigner d'elle toutes les perſonnes qui lui étoient ſuſpectes; mais cette précaution n'empêcha pas que le ſecret qu'elle croyoit enſéveli ne ſe répandît preſque auſſi-tôt dans toute la Province, & ne parvint même juſqu'à la Cour.

Le Duc de Zuski en fut inſtruit le premier, & charmé de trouver une occaſion de ſacrifier

à ſa vengeance un homme qu'il haïſſoit plus que tous les rivaux qu'il avoit eus : il ne balança pas un moment à terminer le cours de ſa vie, dont ce ſecret découvert le rendoit maître abſolu ; mais avant de le livrer à Boris, il voulut faire connoître à la Princeſſe qu'il étoit informé des ſentimens de ſon cœur & lui faire apréhender pour les jours de ſon Amant : dans cette penſée il ſe rendit hardiment à la porte de ſa chambre & dit qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer.

Je ne viens point, Madame, lui dit-il, auſſi-tôt qu'il fut entré, pour vous reprocher les injuſtes rigueurs que vous avez euës pour moi, je vous ai ſacrifié ma gloire, mon honneur & mon innocence ſans pouvoir vous prévenir en ma faveur, & je ne me ſuis pas plaint tant que j'ai crû que vos mépris avoient

au

au moins un prétexte aparent, mais à preſent que j'en ai découvert la cauſe, je vous avourai que j'ai peine à me rendre maître de mon reſſentiment: Vous vous troublez, Madame, & vous êtes étonnée de ce que j'ai découvert; ſoyez-le plûtôt de ce que j'ai été ſi long-tems à le découvrir; mais je vous l'avourai, je ne croyois pas devoir craindre un inconnu pendant que deux grands Princes ſe déclaroient hautement pour vous, c'eſt lui cependant qui poſſéde votre cœur; je ne ſai ſi vous avez rougi des ſoûpirs que vous avez pouſſez, ou ſi vous avez ſû que Griska nous cachoit le Prince Demetrius, le veritable maître de cet Empire échapé aux aſſaſſins que votre Pére avoit envoyez pour le perdre; vous voyez, Madame, que je ſuis inſtruit de tous vos ſecrets: mais comment voulez-vous qu'en uſe

un

un Amant que vos rigueurs ont mis au deſeſpoir?

La ſurpriſe où ce diſcours jetta la Princeſſe lui fit bien connoître qu'elle avoit ignoré ce qu'il venoit de lui découvrir, elle en éxamina toutes les circonſtances & ſe convainquit bien-tôt elle-même d'une vérité qu'elle craignoit d'aprofondir : l'amour qu'elle avoit pour Griska la fit frémir du danger qu'il couroit, elle auroit tout fait pour l'en garentir malgré l'indifférence qu'il avoit pour elle; mais elle ne voulut pas laiſſer apercevoir au Duc le chagrin que ſon diſcours lui avoit cauſé, le crime qu'il avoit commis le lui avoit rendu ſi odieux qu'elle ne pouvoit pas même ſouffrir ſa préſence.

De quel droit, lui répondit-elle, ſans preſque le regarder, oſez-vous me faire de ſemblables reproches? craignez que je n'aprenne votre inſolence au Czar;

Czar ; ſoit que j'aime Griska ou qu'il me ſoit indifférent, ce n'eſt pas à vous à qui j'en dois rendre comte, je ſavois bien après ce que vous avez fait que vous étiez capable de tout ; mais je n'aurois jamais crû que vous euſſiez pouſſé la malice juſqu'à inventer une telle impoſture pour perdre un innocent ; mais quand vous en viendriez à bout par vos ſoupçons injuſtes, ne croyez pas être jamais mieux auprès de moi, ma haîne ſera toûjours la récompenſe de toutes vos actions.

Le Duc outré d'une réponſe auſſi fiére & auſſi pleine de mépris, ſortit bruſquement de ſa chambre & alla trouver le Czar pour lui découvrir le ſecret de ſon Rival & l'exciter à le perdre.

La Princeſſe craignant le deſeſpoir d'un Amant furieux, & tremblant pour les jours de Griſka, reſolut de l'avertir du danger qu'il

qu'il couroit s'il étoit reconnu de Boris, comme il ne pouvoit plus manquer de l'être. Sa gloire & ſa vertu s'accordérent avec ſon amour pour ſauuer la vie à ſon Amant: elle crut même rendre ſervice à ſon Pére en lui épargnant un crime qu'il commettroit avec d'autant plus de facilité qu'il le jugeroit abſolument néceſſaire pour affermir ſa Couronne. Elle donna ordre à un Page de chercher Griska & de le lui amener: il balança quelque tems à obéïr à cet ordre; mais enfin les égards qu'il étoit obligé d'avoir pour elle l'y déterminérent, il alla la voir.

Seigneur, lui dit-elle, que la démarche que je fais ne vous faſſe rien croire au deſavantage de ma vertu, j'ai pour vous les ſentimens les plus tendres, une haine ſecrette vous éloigne de moi, je le ſais; en aprenant votre naiſſance & votre véritable

ble nom que vous nous aviez cachez, j'en ai ſû les raiſons, je l'avois déja ſoupçonné que vous déguiſiez votre qualité, je croyois bien qu'un air auſſi noble, auſſi majeſtueux devoit nous annoncer un grand Prince; vous vous troublez, Seigneur, votre ſort eſt éclairci, vous êtes Demetrius fils du Czar Baſilowitz, & l'on ſait de quelle maniére l'Imperatrice votre Mére ſut vous dérober à la mort; je ne m'étonne plus de l'obſtacle invincible qui vous éloigne de moi, la haîne dans votre cœur n'a pû être ſurmontée par aucune autre paſſion, vous brûlez du deſir de l'éteindre dans le ſang de Boris, goûtez, Seigneur, goûtez par avance l'affreux plaiſir de vous en venger, ſa Fille malheureuſe vous aime, & ſa vie ou ſa mort dépendent des ſentimens que vous conſerverez pour elle, je ſais le ſort que vous me prépa-

rez,

rez, & je le ſubirai ſans me plaindre: mais je veux bien vous avertir que je ne ſuis pas ſeule inſtruite de votre ſecret; un Rival implacable en eſt le maître & va le découvrir à mon Pére; fuïez, Seigneur, fuïez, vous ſavez par ce qu'il a fait, ce qu'il eſt capable d'entreprendre pour vous perdre; mais oſerois-je vous demander pour prix du ſacrifice que je vous fais, de ne me point confondre avec vos ennemis? de ne me point haïr? les ſentimens que j'ai pour vous méritent cette grace; & dans les douleurs que votre abſence va me cauſer, laiſſez-moi me flater que j'aurois été heureuſe, ſi le ſort jaloux ne s'y étoit pas opoſé.

On ne peut exprimer la ſurpriſe où ce diſcours le jetta, dans ce moment il vit toute la grandeur du peril qu'il couroit, & il en admira davantage la géné-

rosité de la Princesse, il soûpira d'avoir de tels ennemis à combattre, & se jettant à ses genoux; généreuse Princesse, lui dit-il, j'admire la grandeur de votre ame, & je me plains du Ciel de m'avoir fait votre ennemi, mais que dis-je votre ennemi? non, Madame, non je n'ai plus ces sentimens; ma naissance éxige que je haïsse Boris, il occupe un Trône qui m'apartient, mais je ne vous confonds point avec lui, j'ai pour vous une estime parfaite & vous calmez les transports de la colére qui m'anime contre lui; je vous promets de ne jamais attenter sur sa vie, & quoique tout me fût permis pour rentrer dans le rang de mes ayeux, croyez que je ne me servirai que des moyens que la gloire & l'honneur autorisent; adieu, généreuse Princesse, je m'éloigne de cette Cour pour épargner un crime à votre Pére, mais

mais en quelque Païs de la terre que mon malheur m'entraîne, je ſerai toûjours rempli d'eſtime & d'admiration pour votre vertu.

La Princeſſe fut ſi pénétrée de douleur qu'elle n'eut pas la force de lui dire adieu, mais ſes pleurs & ſes ſoûpirs parlérent pour elle.

Cependant, le Duc de Zuski étoit allé trouver le Czar; il lui fit dire qu'il avoit une affaire de la prémiére conſéquence à lui communiquer, on l'introduiſit dans ſon cabinet & il lui aprit que le Prince Demetrius fils du Czar Baſilowits étoit à ſa Cour ſous le nom de Griska; & comme il vit qu'il paroiſſoit en douter, il lui conta la maniére dont l'Impératrice avoit ſû l'arracher à la mort & l'avoit fait élever à Uglits ſous un nom ſupoſé.

Boris reſta quelque tems immobile à ce diſcours, ne pou-

vant plus douter d'une verité que tant de circonſtances lui montroient ſi clairement, il ſavoit comment la ſaine politique vouloit qu'il en agît à l'égard d'un ſi redoutable ennemi que ſon bonheur lui livroit. Les obligations qu'il avoit à Griska & l'eſtime qu'il avoit pour lui, combattirent quelque tems la haine qu'il avoit pour Demetrius : mais enfin l'ambition l'emporta ; il donna des ordres de s'aſſurer de ce Prince. Le Duc Galitchein qui s'étoit lié avec lui d'une étroite amitié aprenant le péril qu'il couroit, alla promptement l'en avertir ; mais il aprit avec un plaiſir extrême qu'il n'étoit déja plus à Moskou.

La Princeſſe faiſant un effort ſur ſa douleur n'avoit voulu confier qu'à elle-même le ſoin de s'informer de ce qu'on ordonneroit contre une tête ſi chére ; elle n'eut pas plûtôt apris que

le

le Duc de Zuski étoit enfermé avec le Czar, qu'elle ne douta pas qu'ils ne priſſent des meſures pour ſe deffaire de ſon Amant, & l'amour l'emportant ſur toutes les autres conſidérations, elle lui en avoit auſſi-tôt fait donner avis. Il alloit voir le Duc de Galitchein, lors qu'un homme inconnu l'aborda & lui donna un petit Billet ; il l'ouvrit avec précipitation & y lut ces mots.

Fuïez, Prince, les ordres ſont donnez pour vous arrêter, on en veut à votre vie, fuïez, il ſeroit trop tard demain.

Il vit bien qu'il n'avoit point de tems à perdre s'il vouloit échaper aux pourſuites de ſes ennemis ; il retourna ſur ſes pas ; & montant ſur le plus vîte de ſes chevaux, il s'éloigna promptement de Moskou.

Il étoit à peine hors de la

Ville, que les Gardes du Czar vinrent investir sa maison; mais ils n'y trouvérent plus ce qu'ils y cherchoient. On ne peut exprimer quel fut le desespoir de Boris lors qu'il aprit que Demetrius s'étoit sauvé: comme il crut qu'il pouvoit être encore caché dans la Ville, il fit faire les perquisitions les plus éxactes: mais pendant ce tems qu'il perdoit inutilement, Demetrius s'éloignoit toûjours.

Quoique la Princesse l'eût elle-même engagé à fuïr, elle ne put aprendre sans une peine extréme qu'il étoit sorti de Moskou: Je ne le verrai plus, disoit-elle à Velika, je ne verrai plus ce cher Prince que j'aimois uniquement; je sais bien qu'il étoit insensible, mais au moins il n'aimoit personne, & je pouvois espérer de le voir répondre à ma tendresse; je ne dois plus m'en flatter, puis que je ne le ver-

verrai jamais, ou que je ne le verrai que comme un ennemi cruel armé pour nous détruire; alors il faudra que je le haïſſe; que je le haïſſe, reprenoit-elle ô Ciel! ſerai-je jamais capable d'avoir pour lui de tels ſentimens? non non, quoiqu'il faſſe je ſens bien que je l'aimerai toûjours.

Le Duc de Zuski ne fut point fâché que Demetrius eût échapé à la mort que Boris lui deſtinoit, il fut content de le voir éloigné de la Princeſſe, eſperant que l'abſence de ce Rival & les ſoins qu'il lui rendroit pouroient enfin adoucir ſa fierté.

Cependant, pour marquer ſon zele à Boris qui s'abbandonnoit entiérement à ſes conſeils, il lui perſuada qu'il falloit faire courir après Demetrius; le Czar depêcha dans toutes les Villes par où il devoit paſſer, des ordres de s'en ſaiſir mort ou

vif, & de le lui amener : mais malgré toutes les mesures qu'il prit, & malgré toutes les perquisitions qu'il fit faire, Demetrius arriva sans avoir couru le moindre danger dans la Lithuanie où il espéra de trouver facilement un azile.

Fin du premier Livre.

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE SECOND.

QUoique Demetrius ne fût plus sur les terres de la Domination de Boris, il ne se crut pas encore entiérement en sûreté contre ses recherches ; la Lithuanie étoit une Province frontiére dans laquelle il savoit qu'il avoit un grand nombre de créatures ; il craignit que s'il étoit reconnu, le Roi de Pologne ne le sacrifiât au Czar, avec qui il étoit en paix, pour lui marquer la sincérité de sa réconciliation.

Il y avoit dans la Province un jeune Seigneur apellé Viſnovetski, pour qui l'on avoit une grande conſidération ; ſon crédit venoit encore d'être augmenté par l'Alliance du Palatin de Sandomir dont il avoit épouſé la Fille. (*a*)

Il crut que s'il pouvoit obtenir la protection de ce Vaivode, il n'auroit plus rien à craindre de ſes ennemis ; mais comme il trouvoit trop de danger à ſe découvrir a lui, avant que d'en être aſſuré, & qu'il craignoit auſſi de ne pouvoir échaper aux pourſuites que l'on faiſoit contre lui, il reſolut de ſe faire preſenter à ce Vaivode & de le ſervir en qualité de Gentilhomme ou de Page. (*b*)

Cette réſolution lui couta beaucoup à prendre, ſon grand cœur s'indigna d'abord de la baſſeſſe de l'emploi auquel il étoit

(*a*) Margeret. (*b*) Olearius, Bareze, mem. de M. de Thou.

étoit obligé de s'aſſujettir ; mais la crainte de tomber entre les mains de ſes ennemis, & l'eſpérance de ſe voir peut-être un jour par ce moyen en état de diſputer le Trône qu'on lui retenoit, le firent reſoudre à céder pour un tems à la fortune qui vouloit le perſécuter.

Il fut obligé de changer encore une fois le nom glorieux qui cauſoit ſes peines & prit celui de Vacilei ſous lequel il ſe fit préſenter au Vaivode, qui charmé de ſa bonne mine & d'un certain air de douceur & de majeſté qui paroiſſoit en lui, le retint à ſon ſervice & crut ne pouvoir faire un préſent plus agréable à ſon épouſe à qui il le donna en qualité de Page.

Il s'attacha d'abord à connoître le caractére des Maîtres auſquels la fortune l'avoit ſoumis, afin de pouvoir plus facilement s'inſinuer dans leur eſprit & les

prevenir en ſa faveur; il n'eut pas de peine à ſe faire aimer du Vaivode dont le cœur noble & genereux étoit naturellement porté à obliger tout le monde.

La Princeſſe ſon épouſe étoit d'une beauté la plus touchante, toute ſa perſonne étoit faite pour inſpirer de l'amour, & les charmes de ſon eſprit ſurpaſſoient encore toutes ces beautez; elle l'avoit doux, élevé, ſolide, l'ame grande & paſſionnée, & elle étoit d'une vertu également éloignée du ſcrupule & de la trop grande facilité. Vacilei charmé de tant de qualitez qui faiſoient naître en ſon ame l'eſpérance d'obtenir la Protection qu'il demandoit, conçut pour cette Princeſſe une vive amitié; il la ſervit avec une ardeur, un empreſſement ſi grand, qu'il étoit aiſé de remarquer qu'il la ſervoit plûtôt par inclination que par devoir; elle s'aperçut bientôt

de

de l'attachement qu'il avoit pour elle, & cette conſideration l'engagea à le regarder avec plus d'attention qu'elle n'avoit encore fait; elle fut ſurpriſe de l'air de nobleſſe & de grandeur qu'elle trouva dans toutes ſes manieres; il s'aquita de ſes devoirs avec une douceur qui la charma; ſa beauté la toucha moins que la ſageſſe & la vertu qu'elle remarqua en lui; elle fut curieuſe de ſavoir qu'elle étoit ſa Naiſſance & ſon Païs.

Vacilei, lui dit-elle un jour qu'il étoit ſeul dans ſa chambre, je ne puis croire que vous ne ſoyez que ce que la fortune vous oblige de paroître, & tout ce que je vois en vous me perſuade que vous m'avez caché votre naiſſance & votre qualité, confiez-moi votre ſort, & ſoyez aſſuré que vous trouverez en moi tout le ſecours dont vous aurez beſoin pour ſortir d'un état

dans lequel tout me perſuade que vous ne devriez pas être.

Il fut embaraſſé ſur la réponſe qu'il devoit lui faire, ne comptant pas encore aſſez ſur les bontez qu'elle lui témoignoit pour lui découvrir un ſecret auſſi important.

Madame, lui répondit-il, vous avez trop de bonté de daigner vous informer du ſort d'un malheureux que la fortune a perſécuté dès le moment même de ſa naiſſance ; j'en connois à peine les auteurs & je ne puis en être entierement éclairci, ſans tomber peut-être dans des malheurs encore plus grands que ceux que j'ai déja ſoufferts.

Ces paroles étoient propres à exciter davantage ſa curioſité ; elle alloit le preſſer de ſa ſatisfaire, lors que le Vaivode entra dans ſa chambre & lui donna quelques commiſſions qui l'éloignerent d'elle tout le reſte du jour.

Quand

Quand elle fut ſeule elle ne put s'empêcher de faire des réflexions ſur le diſcours qu'il lui avoit tenu; elle avoit déja ſoupçonné qu'il étoit d'une naiſſance illuſtre; ce diſcours changea ſes ſoupçons en certitude & lui fit connoître que ce n'étoit que par une ſuite des plus grands malheurs, qu'il étoit réduit dans un état ſi triſte & ſi différent de celui dans lequel il étoit né: ſon infortune le lui rendit encore plus cher & ne ſervit qu'à lui faire remarquer davantage ſes grandes qualitez: elle ne put ſe laſſer d'admirer comment dans un âge ſi tendre il avoit tant de prudence & de ſageſſe, & ces vertus jointes aux charmes qu'elle appercevoit dans toute la perſonne, firent naître en ſon ame une pitié qui bientôt fut changée en eſtime; elle trouva ces ſentimens trop juſtes & trop raiſonnables pour oſer les combattre & pour

s'y

s'y opoſer ; mais elle n'en reſta pas à ces ſentimens ; la pitié l'avoit conduite à l'eſtime ; elle la conduiſit inſenſiblement à l'amour, c'eſt ſous ce maſque trompeur qu'il ſait ſe déguiſer pour s'introduire dans un cœur dont la vertu lui défend les aproches ; il y fait preſque imperceptiblement gliſſer ſa flamme, & cache avec adreſſe les chaînes qu'il veut lui donner ; mais ſi-tôt qu'il l'a reçû ſous le nom de l'eſtime, il paroît bientôt ſous le ſien ; car enfin beaucoup d'eſtime ne peut être ſans un peu d'amour.

La Princeſſe s'aperçut du trop grand intérêt qu'elle commençoit à prendre en ſon Page ; ſa vertu s'en allarma, elle éxamina les ſentimens de ſon cœur, elle fremit d'y trouver de la tendreſſe au lieu de la pitié qu'elle vouloit ſeulement y introduire ; elle réſolut de combattre inceſſamment cette paſſion naiſſante &

de

de ne rien négliger pour en diminuer la violence ; dans cette penſée elle trouva mille prétextes d'éloigner toûjours d'elle celui qu'elle craignoit d'aimer, elle voulut même lui trouver des deffauts, mais l'éxamen qu'elle fit de ſa perſonne ne ſervit qu'à lui faire découvrir de nouvelles graces qu'elle n'avoit pas encore remarquées : quand on veut vaincre l'amour il faut le fuir ſans l'éxaminer, de peur que ſes charmes n'arrêtent & n'entraînent malgré nous notre cœur qui n'a déja que trop de penchant à ſe rendre.

La Princeſſe connut toute la force & toute la violence de ſon amour ; mais comme elle avoit beaucoup de vertu, cette connoiſſance l'obligea à ſe tenir toûjours ſur ſes gardes & à ſe priver de tout ce qui pouroit flater & nourrir ſa paſſion.

Elle s'efforçoit d'éxécuter cette

te réſolution qu'elle avoit eu tant de peine à prendre, lors que la Princeſſe de Sandomir ſa Sœur vint la voir; il y avoit eu toûjours entre ces deux Princeſſes une amitié vive & ſincére, & l'on peut dire qu'elles méritoient les ſentimens qu'elles avoient l'une pour l'autre.

La Princeſſe de Sandomir étoit encore dans un âge très tendre, & déja l'on remarquoit en elle tous les charmes & toutes les vertus que l'on trouve à peine dans un âge plus avancé, ſa taille étoit droite & bien priſe, on voyoit dans ſa perſonne un air de jeuneſſe & de Majeſté, que l'agrément & même une gravité douce accompagnoient; elle avoit toute la vivacité des brunes, avec tout l'éclat des blondes, de grands yeux bleux ſi tendres & ſi paſſionnez, qu'ils portoient le trouble & l'agitation dans les cœurs; leurs regards en

attiroient tous les mouvemens, & faiſoient preſque toûjours acheter le plaiſir qu'ils cauſoient au prix d'une ſervitude éternelle; ſa bouche étoit auſſi charmante que ſes yeux, & ſes ſourires auſſi redoutables que ſes regards; jamais on ne vit une beauté ſi reguliere, jamais tant de graces n'accompagnerent une beauté ſi parfaite: avec tous ces charmes que l'on admiroit en elle, elle avoit encore ces graces ſecrettes qui font aimer les perſonnes, ſans qu'on ſache préciſément pourquoi on les aime; les beautez de l'eſprit répondoient parfaitement à celles du corps; elle l'avoit aiſé, doux, cultivé par une éducation excellente, elle avoit l'ame grande & paſſionnée, elle aimoit la gloire & elle n'avoit qu'à ſuivre ſon inclination & ſa volonté pour ſuivre les mouvemens de la vertu la plus éxacte.

(*a*) Vacilei vit cette Princeſſe, il l'aima; ſon cœur que tant de beautez avoient inutilement attaqué, ne put ſe deffendre de ſes charmes; ce fut pour la premiere fois qu'il éprouva ce trouble inquiet, ces agitations tumultueuſes qui s'élevent dans un cœur aux aproches de l'amour qui vient s'en ſaiſir; il n'eut pas la force de réſiter à la douceur du penchant qui l'entraînoit, & qu'auroit-il pû contre une paſſion qui étoit déja maîtreſſe de ſon cœur avant qu'il en reconnût les effets? ſon eſprit qui n'avoit été rempli que de grands deſſeins, ne penſa plus qu'aux charmes qu'il voyoit; le deſir de vengeance qui s'étoit toûjours conſervé dans ſon cœur en ſortit pour la premiére fois; d'autres deſirs plus ardens en occu-

(*a*) Margeret, Bareze, Janſonius, Bareſy, Olearius, Mem. de Mr. de Thou. St. Larare Hiſt. Trag.

cupérent la place, & ſon ambition qu'un Trône pouvoit à peine contenter, ſe borna au ſeul deſir de rendre la Princeſſe ſenſible à ſon amour; il n'avoit jamais ſenti ſi vivement la cruauté du ſort qui le pourſuivoit, il rougit de l'état miſerable dans lequel il étoit obligé de paroître à ſes yeux, & ſouhaita l'Empire que ſa naiſſance lui donnoit & que la fortune lui avoit ôté, un ſeul regard fit en lui ce grand changement; mais ce ne furent pas les ſeuls effets qu'il produiſit, ce regard faiſant appercevoir à la Princeſſe tous les charmes qui brilloient dans la perſonne de Vacilei, excita dans ſon cœur un deſordre encore plus grand; les mêmes mouvemens vinrent s'en emparer & l'agitérent plus fortement; Vacilei trouvoit en elle une Princeſſe digne par ſa naiſſance & par ſa vertu de remplir le Trône qu'il

qu'il vouloit conquerir; il pouvoit céder à ſon penchant ſans craindre les reproches de ſa gloire, & même il pouvoit eſpérer par ce moyen de rentrer dans les biens dont la fortune l'avoit privé.

La Princeſſe au contraire trouvoit en lui un Page de ſa Sœur pour qui la gloire & l'honneur lui deffendoient d'avoir de tendres ſentimens; elle étoit engagée à combattre toûjours un amour dont tout ce qu'elle voyoit lui reprochoit la honte; cependant elle ne put obtenir de ſon cœur de faire aucun effort pour le vaincre; ces nœuds ſecrets, cette ſympathie qui aſſortit les ames, cette inclination qui nous entraîne vers un objet, tout ſe declara pour Vacilei, & la raiſon elle-même fut obligée de céder à la violence du penchant qui l'entraînoit, ou de s'accorder avec lui.

La

Le Vaivode, Viſnovetski & ſon épouſe reçurent la Princeſſe avec les plus grandes marques d'amitié, & ces deux aimables Sœurs furent charmées de ſe revoir, quoi qu'il y eût peu de tems qu'elles fuſſent ſéparées. La Princeſſe Viſnovetski regarda l'arrivée de ſa Sœur comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver dans l'état où elle ſe trouvoit; elle crut que l'amitié feroit une puiſſante diverſion dans ſon cœur, & que l'une des paſſions détruiroit, ou tout au moins affoibliroit l'autre.

En effet, elle jouït quelque tems d'une eſpéce de repos dans lequel ſa vertu trouva mille charmes: mais elle éprouva bientôt que lors que l'eſtime & la raiſon ont allumé l'amour dans un cœur, il eſt bien difficile pour ne pas dire impoſſible de l'éteindre; ſon amour vint l'agiter avec la même violence qu'il avoit eu

au-

auparavant, en vain elle crut trouver dans l'occupation pénible qu'elle ſe donnoit dans ſon domeſtique des moyens de diminuer ſa tendreſſe; elle ſe tourmentoit inutilement ſans ſe guérir, & tout ce que ſa vertu put obtenir de ſon cœur, ce fut d'en régler toûjours les plus tendres mouvemens, & de ne lui permettre aucuns tranſports indiſcrets.

La Princeſſe de Sandomir n'étoit pas dans un état plus tranquile, ſon cœur ſe révoltoit contre ſa raiſon qui ſans ceſſe lui repreſentoit la honte de ſon choix; mais elle n'en pouvoit changer les ſentimens; & lors qu'elle croyoit y avoir réüſſi, un ſeul regard de Vacilei confondoit ſes deſſeins & la replongeoit dans ſes premiéres inquiétudes.

Le Vaivode qui ne ſoupçonnoit rien des ſentimens que ces deux

deux Princeſſes avoient pour ſon Page, de le louër à tous momens devant elles; il leur faiſoit remarquer l'air de Nobleſſe & de grandeur qu'il répandoit dans ſes moindres actions; il admiroit ſa douceur, ſa retenuë, & leur diſoit qu'il falloit qu'il fût né dans un état beaucoup plus élevé que celui dans lequel il paroiſſoit à leurs yeux: la Princeſſe Viſnoveſtki n'en doutoit nullement, & la Princeſſe de Sandomir tâchoit de ſe le perſuader pour autoriſer ſa foibleſſe & diminuer la honte du penchant qui l'entraînoit vers lui.

Il étoit bien éloigné de ſe flater que l'on eût pour lui des ſentimens ſi favorables; il commençoit à ne pouvoir preſque plus ſuporter le poids de ſes infortunes, n'enviſageant aucun moyen d'en finir le cours, & ne trouvant par tout que des périls capables d'étonner le courage

le plus intrépide ; il aimoit la Princeſſe avec l'ardeur la plus violente que l'on puiſſe jamais reſſentir ; il n'oſoit s'abandonner à ſon amour & il n'avoit pas la force de le combattre ; l'état malheureux dans lequel ſa fortune étoit réduite l'empêchoit de ſe déclarer ; il craignoit que le courroux de la Princeſſe ne le punît de ſa témérité, lui-même il ſe rendoit juſtice & voyoit bien que tant qu'il ne ſe feroit pas connoître, il n'avoit rien à eſpérer, & il ne pouvoit le faire ſans s'expoſer au hazard de tomber entre les mains de ſes ennemis ; ces triſtes conſidérations lui cauſoient une douleur qu'on ne peut exprimer. Sa qualité de Page l'attachoit inceſſamment auprès de ſa Princeſſe, il étoit toûjours attentif à lui rendre les ſervices dont elle avoit beſoin ; il prévenoit ſes deſirs, & même preſque tous les com-

mandemens qu'elle pouvoit lui faire; il lui rendoit mille petits ſoins avec un empreſſement, une ardeur que l'amour ſeul le plus violent eſt capable de donner; elle rougiſſoit toutes les fois qu'elle étoit obligée de recevoir quelque ſervice de lui, & il ne ſavoit quelle cauſe pouvoit produire ce mouvement, étant trop ſage & trop modeſte pour oſer l'attribuer à la force d'une paſſion que l'état ſeul dans lequel il paroiſſoit ſuffiſoit pour détruire; ſes yeux étoient toûjours tendrement attachez ſur elle, l'amour joignoit à leur langueur ordinaire quelque choſe de ſi touchant & de ſi paſſionné, qu'elle avoit peine à en ſoûtenir les regards, & lors qu'il ſurprenoit quelquefois les ſiens attachez ſur lui, il ne pouvoit s'empêcher de rougir & de pouſſer des ſoupirs qu'il s'efforçoit en vain de retenir; la Princeſſe

étoit étonnée & ne ſavoit que penſer de ſa conduite; elle trouvoit en lui toutes les marques d'une violente paſſion, & quoi qu'elle fût encore jeune, elle voyoit bien que c'étoit pour elle qu'il la reſſentoit, elle ne pouvoit s'empêcher d'en avoir un plaiſir ſecret, quoi qu'elle s'offenſât de ſa témérité; la triſteſſe extrême qu'elle aperçut en lui la toucha ſenſiblement, & elle ne put réſiſter au deſir de s'informer de ce qui la cauſoit.

D'où vient, lui dit-elle, l'accablement où je vous vois, & pouvez-vous avoir déja ſouffert des malheurs qui méritent tant de ſenſibilité?

L'affliction, lui répondit-il, ne convient que trop à l'état où je ſuis; en bute à tous les malheurs, j'ai ſouffert preſque en naiſſant les caprices du ſort; j'aurois pû eſpérer de voir finir

mes

mes infortunes, mais mon cœur m'en prépare que je ne prévoyois pas, & contre leſquelles je ne pouvois être en garde.

Il n'oſa s'expliquer plus ouvertement, mais ſes yeux languiſſamment tournez ſur elle lui marquoient aſſez qu'il ſoûpiroit plûtôt d'amour, que des malheurs qu'il avoit ſoufferts: elle s'en aperçut bien, mais elle feignit de ne le pas entendre, pour n'être pas obligée de le punir trop ſévérement, elle ſe contenta de lui dire qu'il devoit prendre courage & n'être pas lui-même la cauſe de ſa perte.

S'il avoit été dans un état qui eût pû lui permettre de concevoir quelqu'eſpérance, il auroit trouvé dans la demande & dans la réponſe de la Princeſſe de quoi flater ſon amour: mais quelle aparence qu'elle pût s'abaiſſer juſqu'à ſouffrir l'amour d'un Page? il crut bien plûtôt

qu'elle ne l'avoit point remarqué, & qu'il alloit toûjours nourrir dans ſon cœur une paſſion malheureuſe que l'on ne partageroit jamais. La crainte d'être chaſſé du ſeul azile où il pouvoit être en ſûreté, ſi l'on venoit à connoître ſes ſentimens, lui fit faire les plus grands efforts pour les cacher. il ne put réſiſter à tant de différens ſujets de peine ; il tomba dans une langueur extrême, ſes yeux ſi tendres, ſi charmans, étoient toûjours baignez de pleurs. La Princeſſe Viſnoveſtki s'aperçut avec douleur de ce changement, & l'intérêt qu'elle prenoit en lui, lui en auroit bien-tôt fait découvrir la cauſe : mais elle n'en eut pas le loiſir.

La Princeſſe de Sandomir fut obligée de partir pour Cracovie, où le Palatin ſon Pére lui ordonnoit de ſe rendre ; elle n'obéït qu'avec une peine extrême.

me. Ce fut dans cette occaſion qu'elle connut toute la violence de ſon amour; elle fut heureuſe que le chagrin de quiter une Sœur qu'elle aimoit, lui ſervît de prétexte pour cacher une douleur plus vive; elle jetta des regards ſi tendres, ſi touchans à l'amoureux Vacilei, qu'il ne put s'empêcher de croire qu'elle connoiſſoit ſa peine, & même qu'elle la partageoit: cette penſée lui donna plus de force pour ſuporter ſon abſence; enfin elle partit, & la Princeſſe ſa Sœur ſe croyant l'objet de la triſteſſe qu'elle remarquoit en elle, en eut encore plus d'amitié pour elle.

Vacilei ſoutint quelque tems aſſez patiemment les rigueurs de l'abſence: mais la crainte de ne revoir jamais la Princeſſe le fit retomber dans ſa premiére langueur; il ne goûtoit aucun plaiſir que celui de penſer à elle;

il ſe flatoit quelquefois qu'elle avoit remarqué ſon amour & qu'elle l'approuvoit, il crut pouvoir s'attribuer une partie de la triſteſſe qu'elle avoit fait paroître en partant, & cette penſée ne ſervoit qu'à le tourmenter davantage, puis qu'il ne pouvoit profiter des ſentimens favorables qu'elle avoit pour lui.

Il alloit ſouvent ſe promener dans les Jardins du Palais avec un Gentilhomme du Vaivode apellé Korotki avec lequel il s'étoit lié d'une amitié très-étroite, & à qui il avoit découvert le ſecret de ſa naiſſance & de ſon amour; il s'entretenoit avec lui de ſa Princeſſe & ſe plaignoit des peines que ſon abſence lui faiſoit ſouffrir.

Un jour qu'il s'en trouva plus accablé qu'à l'ordinaire, il s'enfonça dans une allée obſcure avec ce cher confident, & tantôt marchant avec précipitation,

tan-

tantôt ſe promenant lentement, il lui racontoit les malheurs dont le cours de ſa vie avoit toûjours été traverſé.

Prince infortuné, lui-diſoit-il, en quel état déplorable me vois-je réduit? iſſu du plus beau Sang du monde, héritier d'un Empire floriſſant, je coule mes jours malheureux dans une honteuſe obſcurité, au ſervice de ceux dont la deſtinée auroit pû dépendre de ma volonté; victime de la fortune & de l'ambition, Prince inconnu à toute la terre, Empereur ſans ſujets, quel ſort eſt plus à plaindre que le mien? pendant que je ne devrois être occupé que du ſoin de me vanger & de faire rougir à force de vertu le cruel deſtin qui me pourſuit, je languis dans le fond d'une Province écartée, dans un état ſi peu conforme à la dignité dont je devrois être revêtu; un feu cruel me dévore,

une paſſion violente m'agite ſans ceſſe & me fait oublier tous mes devoirs, & pour comble de malheurs je ſuis obligé de garder un ſilence éternel.

Korotki touché de ſa peine n'oublioit rien pour en adoucir le reſſentiment : Que pouvez-vous eſpérer de votre amour, lui répondit-il, ſi vous ne faites pas connoître quelle eſt votre naiſſance ? & qui peut vous en empêcher ? Le Vaivode vous aime, ſon Epouſe eſt touchée de vos malheurs, pourquoi ne leur pas déclarer qui vous êtes ? Que me propoſez-vous, interrompit Vacilei, ſuis-je aſſez aſſuré qu'ils m'accorderont leur protection pour leur découvrir un ſecret de cette importance ! s'ils me la refuſent, cette Protection, puis-je échaper à la pourſuite de mes ennemis ? & quand ils me protégeroient, pourront-ils engager le Roi de

Po-

Pologne à ſoûtenir une guerre ſanglante en me donnant un azile ? Non, non, je ne dois pas eſpérer de voir finir mon malheur, il ne me reſte que la mort, éprouvons ſon ſecours, mourons inconnu à toute la terre. . . Que dites-vous, Seigneur, s'écria Korotki effrayé de cette réſolution, votre grand cœur ſe laiſſe-t-il abatre à des malheurs que vous devez eſpérer de voir bientôt finir ? Quoi vous pouriez-vous priver vous-même du plaiſir de revoir la Princeſſe, de lui faire connoître un jour l'ardeur que vous avez pour elle, & de la rendre peut-être ſenſible ? vous oublieriez votre gloire, votre honneur, vos ennemis ? Ah s'il faut mourir que ce ſoit du moins en voulant conquérir par votre courage ce que la fortune vous a ravi, & vous rendre digne de la Princeſſe que vous voulez adorer : allez chercher

un azile auprès du Prince Guſtave, il vous aime, il hait vos ennemis, il ſera charmé de trouver une occaſion de s'en venger. Non, non, interrompit Vacilei, je ne puis ſuivre le conſeil que vous me propoſez, il m'éloigneroit trop de ma Princeſſe, & peut-être il me mettroit au hazard de la perdre pour toûjours, c'eſt auprès d'elle que je veux vivre ou mourir; je vais parler au Vaivode, il eſt généreux, je lui demanderai ſa protection, il me l'accordera, & s'il me la refuſe, je pourai toûjours recourir à mon deſeſpoir pour finir mes malheurs.

C'eſt ainſi que l'amoureux Vacilei exprimoit ſes douleurs, il croyoit n'être entendu de perſonne; mais la Princeſſe Viſnoviſtki l'écoutoit, elle ſe promenoit dans une allée où elle venoit d'entrer; lors qu'elle entendit la voix de ſon Page, elle

vou-

voulut profiter de cette occaſion que la hazard lui faiſoit naître pour ſavoir quelle étoit la cauſe de la triſteſſe qu'elle avoit remarquée en lui depuis quelque tems ; elle avoit quelque leger ſoupçon de l'amour qu'il ſentoit pour ſa Sœur ; quelle fut ſa ſurpriſe d'en être entiérement aſſurée, & de trouver en lui un grand Prince ! L'obſcurité de ſa naiſſance avoit été l'une des plus fortes raiſons dont elle s'étoit ſervie pour combattre le penchant qui l'entraînoit vers lui ; cette raiſon ne ſubſiſtoit plus, & elle en avoit mille de l'aimer ; ſa tendreſſe en prit des forces nouvelles, & ſon cœur ne put ſe deffendre d'un mouvement de jalouſie, mais ſa vertu vint encore à ſon ſecours, elle lui repréſenta l'engagement où elle étoit avec le Vaivode, l'amour que Vacilei avoit pour ſa ſœur, & le peu d'eſpérance qu'elle de-

voit concevoir de toucher un cœur prévenu d'une forte paſſion pour une autre: ces conſiderations la déterminérent à combattre toûjours ſon amour, & même par un effort généreux elle conçut le deſſein de le ſacrifier à ſa Sœur, ſi par là elle pouvoit l'élever à une fortune auſſi éclatante que le diſcours qu'elle avoit entendu le lui faiſoit eſpérer: elle réſolut donc d'éprouver ſi ſon Page avoit autant d'ardeur qu'il en marquoit pour la Princeſſe ſa ſœur & de ne rien négliger pour le faire déclarer.

Elle s'éloigna le plus doucement qu'elle le put de l'allée où elle étoit & prit des chemins détournez pour arriver à ſon appartement, afin qu'il ne pût ſavoir qu'elle avoit écouté le diſcours qu'il avoit tenu.

Ce Prince malheureux après avoir encore formé les regrets

les

les plus touchans, ſortit des Jardins avec Koroiki craignant qu'on n'eût beſoin de lui, & ſe rendit dans l'apartement de la Princeſſe Viſnovetski.

Comme elle vouloit connoître toute la force de l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe ſa Sœur, elle affecta d'en parler à tous momens devant lui, de louer les charmes de ſa perſonne & les graces de ſon eſprit; ces diſcours le mettoient hors de lui-même, ſes yeux étoient remplis d'une langueur ſi tendre que l'on pouvoit aiſement remarquer quels étoient les ſentimens de ſon cœur; il reſtoit auprès de la Princeſſe autant que la bienſéance & les meſures qu'il étoit obligé de garder, pouvoient le lui permettre.

Cet artifice dont elle n'avoit attendu que des effets innocens, manqua d'en produire de cruels: le Vaivode remarquant l'aten-

tion

tion qu'elle avoit à parler à ſon Page, crut qu'elle avoit pour lui de tendres ſentimens, il en fut allarmé, il avoit pour elle une ardeur qui convenoit plûtôt à un Amant qu'à un Epoux; & la poſſeſſion loin d'éteindre ou de rallentir ſes feux, lui avoit fait découvrir de nouveaux charmes dont il étoit enchanté; Il s'étoit aperçû que depuis quelque tems, elle repondoit avec une froideur extrême à ſes plus preſſantes careſſes; elle avoit une langueur dans toutes ſes actions, qu'il avoit d'abord attribuée au chagrin de quiter une Sœur aimable & qu'elle aimoit: mais dans ce moment il crut en voir la cauſe, & quoi qu'il connût ſa vertu, il avoit trop d'amour pour être ſans crainte & ſans jalouſie: ſon Page avoit tant de charmes, la facilité qu'il avoit de la voir à tous momens; les petits ſoins qu'il lui rendoit avec

em-

empreſſement, tout lui fit croire qu'on le trahiſſoit; il reſolut de s'éclaircir à quelque prix que ce pût être, & de ſortir d'une incertitude qui lui faiſoit tant de peine.

Tout ce qu'il vit ſembla confirmer ſes ſoupçons; Vacilei charmé d'entendre parler de ſa Princeſſe, étoit preſque à tout moment auprès de ſon Epouſe; il pouſſoit des ſoûpirs quand elle regrettoit ſon abſence, & laiſſoit même échaper quelques paroles que la violence de ſon amour lui arrachoit.

Un jour qu'il étoit ſeul auprès d'elle, il lui parut ſi touché qu'elle voulut le faire expliquer. Vacilei, lui dit elle, j'ai connu la folle paſſion que vous avez pour ma Sœur, & la violence que j'ai vû que vous vous faiſiez pour la dérober à tous les yeux, m'avoit fait eſpérer que vous pourriez la vaincre: mais elle du-

dure trop long-tems, & je crains qu'elle ne vous entraîne à quelque action que je ſerois obligée de punir. Qu'eſperez-vous de cet amour ? l'inégalité qui eſt entre vous n'eſt elle pas une raiſon aſſez forte pour vous engager à le vaincre ? & avez-vous été aſſez téméraire pour croire qu'elle s'abaiſlât juſqu'à vous aimer ? ah ſi je le croyois.... mais ſuivez mes conſeils, étouffez une ardeur qui vous feroit faire quelque extravagance, je veux bien vous pardonner le paſſé, mais à condition que vous me répondrez de l'avenir.

Ce diſcours le jetta dans une ſurpriſe extrême, & il fut au deſeſpoir de ce qu'elle avoit découvert ſon ſecret : mais le mépris qu'il ſembloit qu'elle faiſoit de lui, l'irrita tellement qu'il eut peine à ſoutenir encore le perſonnage qu'il étoit obligé de répréſenter. Madame, lui répondit il, avec

avec une noble fierté que lui donnoit ſa naiſſance: je ne vous cacherai point que j'aime la Princeſſe de Sendomir, on ne peut vaincre l'amour, & il eſt ſûr de triompher avant qu'il ſe déclare: je vous dirai même que je n'ai fait aucun effort pour lui réſiſter, & que cette raiſon d'inégalité que vous trouvez ſi forte, ne s'eſt jamais préſentée à mon eſprit comme un obſtacle qui dût m'arrêter; ne croyez pas que mes ſentimens puiſſent deshonorer celle qui me les a inſpirez: je ſuis Page de fortune, mais je ſuis noble de naiſſance, & le Sang dont je ſorts pourroit prétendre à tout ſi je le faiſois connoître.

Faites le donc, interrompit-elle; ou défaites-vous des eſpérances chimériques que vous avez conçuës.

Cette réponſe acheva de lui faites quiter la réſolution qu'il avoit

avoit prise de ne pas encore se découvrir, & regardant la Princesse avec un air de grandeur & de majesté qui le faisoient assez connoître : mes espérances, lui dit-il, ne sont pas chimériques, j'ai crû que le Fils & l'Héritier d'un Czar pouvoit porter ses prétentions jusqu'à la Fille d'un Palatin de Sandomir.

La confiance, ajouta-t'il, que j'ai en votre générosité m'enhardit à vous découvrir ce secret que je me proposois de vous cacher encore : Je suis Demetrius dont toute la terre a publié la mort, le Czar Basilowits ma donné la naissance ; & si un autre occupe le Trône que je devrois remplir, j'en ai le droit & je saurai quelque jour lui en disputer la possession ; ensuite il lui conta toutes les particularitez de son Histoire, & lui prouva cette vérité si clairement, qu'elle n'auroit pû nullement en douter

quand

quand même elle n'auroit pas eu autant de diſpoſition qu'elle en avoit à le croire.

Comme elle n'avoit voulu que l'engager à ſe découvrir, elle n'eut pas plûtôt apris ſa naiſſance & ſon nom qu'elle aprouva ſon amour, & lui promit de faire tous ſes efforts pour prévenir ſon Pére & ſon Epoux en ſa faveur; il fut ſi tranſporté de la trouver favorable à ſes feux, qu'il ſe jetta à ſes genoux & la remercia dans des termes qui lui firent encore mieux connoître à quel point il aimoit la Princeſſe ſa Sœur.

Dans ce moment le Vaivode entra furieux dans la chambre où ils étoient. Comme il avoit formé le deſſein de s'éclaircir des ſentimens que ſon Epouſe avoit pour ſon Page, il ne fut pas plûtôt qu'il étoit ſeul avec elle, qu'il alla pour les écouter & pour les ſurprendre: les remercimens

mercimens qu'il entendit qu'il lui faiſoit, & la poſture en laquelle il l'aperçut, lui firent croire qu'elle lui avoit accordé quelque grande grace, puis qu'il ſe mettoit à ſes genoux pour l'en remercier; & cette penſée augmentant ſon courroux, il mit l'épée à la main, & ſe jettant ſur lui, perfide, lui dit-il, c'eſt donc ainſi que tu me trahis, en prononçant ces paroles il voulut le percer; la Princeſſe troublée de ſon action eut encore la force de l'arrêter; il ſe débarraſſa de ſes mains l'accablant des reproches les plus piquans; étoit-ce ainſi, lui dit-il, que vous deviez reconnoître une ardeur auſſi violente que celle que j'avois pour vous? ingrate, vous me trahiſſez, & vous abuſez de la confiance que j'avois en vous pour me faire une offenſe que je méritois ſi peu, qui me retient? qui m'empêche de

me

me vanger ? hélas ! ajouta-t-il, en la regardant avec des yeux où l'amour ſembloit combattre la colére ; c'eſt mon cœur trop foible qui parle encore pour vous ; il ne peut ſe réſoudre à vous condamner, il vous connoît criminelle, mais il vous voit toujours trop aimable.

Elle ſouffrit tous ces reproches avec une patience extrême, & le témoignage de ſa conſcience la raſſurant contre ſa fureur, elle lui laiſſa éxaler toute ſa colére, enſuite le regardant avec des yeux qui brilloient de mille charmes au milieu des pleurs dont ils étoient baignez, eſt-il poſſible, lui dit-elle, que l'on puiſſe faire un outrage auſſi ſenſible à ma vertu, & que ce ſoit mon Epoux qui me le faſſe ? un époux que j'ai aimé, & que ma tendreſſe m'a fait préférer à ſes rivaux : ah cruel ! avez-vous pu me croire capable d'une tel-

telle foibleſſe? & ma conduite paſſée n'a t'elle pas dû vous répondre de mon amour? quelle action ai-je commiſe qui ait pû vous faire douter de ma vertu? & pouvez-vous croire une apparence douteuſe contre moi? vous ne mériteriez pas d'être détrompé, & ſi ma gloire ne me l'ordonnoit, je ne vous donnerois pas un éclairciſſement dont vous vous êtes rendu indigne. Sachez donc que votre Page eſt un grand Prince, & que les paroles que vous avez entenduës étoient des remercimens qu'il me faiſoit de lui avoir promis mon aſſiſtance auprès de ma Sœur dont il eſt amoureux.

Comme elle vit qu'il l'écoutoit & qu'il balançoit à la croire, elle lui conta tout ce qu'elle venoit d'aprendre de l'Hiſtoire de Demetrius.

La vérité ſe fait toujours connoître;

noître ; la Princeſſe parloit avec tant de tranquilité ; tant d'innocence & de ſincérité paroiſſoient dans toute ſa perſonne & dans ſes diſcours, que le Vaivode crut qu'elle ne pouvoit être coupable : il ſe jetta à ſes genoux & lui demanda mille fois pardon des ſoupçons qu'il avoit oſé concevoir & qui devoient ſervir à lui prouver la violence de ſon amour ; il embraſſa Demetrius & lui promit ſa Protection, & dès ce moment il commença à le traiter ſelon ſa qualité. (*a*) Demetrius avoit peine à revenir de la ſurpriſe où la colére du Vaivode l'avoit jetté. Comme il en avoit tout aprehendé pour la Princeſſe & pour lui-même, il eut une joye infinie de voir ſes ſoupçons éclaircis, & d'être aſſuré de ſa Protection dans un tems

(*a*) Margeret, Olearius, Mem. de Mr. de Thou.

où il le comptoit au nombre de ſes ennemis : c'eſt ainſi que la fortune bizarre fait naître les grandes joyes, des grands malheurs, & fait trouver le Port au milieu des écueils contre leſquels on craignoit d'échouer. Ce commencement de bonheur lui donna les eſpérances les plus flateuſes pour l'avenir.

Depuis qu'il avoit quité la Moſcovie il avoit toujours entretenu commerce avec le Duc Galitchein ; il lui avoit fait ſavoir le lieu de ſa retraite & le déguiſement ſous lequel il étoit caché, & l'avoit prié de l'avertir de tout ce que le Czar entreprendroit contre ſes intérêts. Le Duc qui l'aimoit véritablement & qui n'étoit point ſuſpect à Boris, ſavoit tous ſes ſecrets & ne manquoit pas de les révéler à ſon Ami, afin qu'il pût prendre des meſures aſſez juſtes pour évi-

éviter les piéges qu'il lui tendroit.

Le Czar croyant qu'il ne ſeroit jamais paiſible poſſeſſeur du Trône de Moſcovie tant que Demetrius ſeroit en état de le lui diſputer, réſolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût: il donna des ordres précis de ne rien oublier pour découvrir où il s'étoit retiré, & promit des récompenſes exceſſives à ceux qui pourroient s'en ſaiſir & le lui amener.

Le Duc Galitchéin craignit qu'il ne vint enfin à le découvrir & qu'il n'obligeât le Roi de Pologne à le lui livrer, il voulut l'avertir du danger qu'il couroit.

Demetrius étoit avec le Vaivode & ſon Epouſe, lors qu'un homme inconnu demanda à lui parler, & lui donna une Lettre; il l'ouvrit promptement & y lût ces mots.

LETTRE.

JE ſuis dans des allarmes continuelles pour vos jours, Boris fait faire des perquiſitions ſi éxactes; il promet des récompenſes ſi grandes à ceux qui pourront vous découvrir, que je crains qu'on ne vous reconnoiſſe malgré le déguiſement qui vous cache à tous les yeux; calmez mes craintes, Seigneur, qu'eſpérez-vous en reſtant toujours où vous êtes? attendez-vous que votre Tyran ſoit entiérement affermi ſur le Trône par des Alliances étrangéres? Declarez-vous, & les Moſcovites qui aiment leurs Princes légitimes ſe rangeront bientôt de votre parti; croyez, Seigneur, que je ne négligerai rien pour vous faire ici des créatures qui puiſſent ſoutenir vos Droits, j'attendrai vos ordres pour

pour agir plus fortement ; comptez ſur le zele & ſur l'amitié du Duc Galitchein.

Demetrius ne put s'empêcher d'entrer dans les vûës de ſon Ami ; il communiqua ſes craintes au Vaivode qui les aprouva, & qui ne ſe croyant pas aſſez fort pour le deffendre ſi on l'attaquoit ouvertement, lui propoſa de le mener chez le Palatin de Sandomir qui pourroit engager le Roi de Pologne à le protéger : on peut croire qu'il écouta avec plaiſir une propoſition qui l'aprochoit de ſa Princeſſe & le mettoit en état d'éxécuter ſes grands deſſeins ; il y fut encore plus fortement engagé par le raport du courier du Duc Galitchein qui lui dit, qu'il y avoit des Officiers du Czar en Lithuanie, & qu'il ne pouvoit prendre de

trop juſtes meſures pour éviter d'en être reconnu.

De ſorte que le Vaivodé qui l'aimoit veritablement, craignant qu'il ne fût découvert, l'obligea à ne point ſortir juſqu'à-ce qu'il eût tout fait préparer pour ſon départ, & il y fit travailler avec tant de diligence, que tout fut prêt pour le lendemain: & pour être plus en ſûreté contre toutes les recherches que l'on pourroit faire, il s'aviſa d'un expédient qu'il crut capable de garantir Demetrius de tout danger, ce fut de l'habiller en fille; il lui propoſa ce deſſein & n'oublia rien pour l'engager à ſe ſervir d'un déguiſement auquel ſa jeuneſſe & ſa beauté pourroient donner un air très naturel.

Demetrius eut quelque peine à s'y réſoudre: mais enfin la vûë du danger qu'il ne pouvoit preſqu'autrement éviter, l'y détermina:

termina : il ſe laiſſa déguiſer comme on voulut, & le Vaivode & ſon Epouſe l'accompagnérent juſqu'à Sechou, où ils avoient apris que le Palatin de Sandomir venoit de ſe rendre.

Demetrius eut peine à renfermer en lui-même la joye que lui donnoit l'eſpérance de voir bientôt la Princeſſe qu'il aimoit ; il s'en expliqua au Vaivode d'une maniére ſi tendre & ſi paſſionnée qu'il en fut encore plus perſuadé de l'injuſtice des ſoupçons qu'il avoit conçûs contre la vertu de ſon Epouſe : comme il vouloit faire oublier ſon emportement à Demetrius & lui procurer quelques plaiſirs, il lui propoſa de reſter quelque tems avec ſon habit de fille auprès de la Princeſſe de Sandomir, il lui dit que c'étoit un moyen aſſuré de connoître les ſentimens qu'elle avoit pour lui & de s'inſinuer dans ſon eſprit :

mais Demetrius refusa hautement cette proposition, & dit qu'il avoit trop de respect pour la Princesse pour lui faire une tromperie qui pouvoit passer dans son esprit pour un crime & qui l'irriteroit peut-être contre lui ; le Vaivode combattit cette délicatesse & lui proposa l'éxemple d'Achille qui s'étoit si long tems servi du même déguisement pour se faire aimer d'une Princesse qu'il adoroit ; enfin il sut avec tant d'art lui peindre les plaisirs qu'il pouvoit en espérer, qu'il le persuada de s'en servir, & il étoit bien difficile qu'il refusât long-tems une proposition qui flattoit tant son amour.

La Princesse Visnovetski voulut aussi s'opposer à la tromperie que l'on vouloit faire à sa Sœur ; mais les priéres du Vaivode & la confiance qu'elle avoit en la sagesse de Demetrius

la firent enfin réſoudre à conſentir à ce deſſein, & elle promit de préſenter elle-même Demetrius à ſa Sœur ſous le nom de Chriſtine qu'elle lui donna.

Ils arrivérent enfin à Sechou où le Palatin les reçut avec les plus grandes marques de joye & d'amitié; la Princeſſe de Sandomir embraſſa mille fois ſa chére Sœur qui lui préſenta la feinte Chriſtine, & la pria de la prendre à ſon ſervice, & d'avoir pour elle quelques égards.

La Princeſſe eut à peine jetté les yeux ſur elle, qu'elle les baiſſa en rougiſſant, la grande reſſemblance qu'elle lui trouva avec le Page Vacilei, dont elle avoit toûjours conſervé l'idée, excita dans ſon ame un trouble & une agitation dont elle ne put revenir de long tems.

Le Palatin ne fut pas moins troublé que la Princeſſe de la vûë de la feinte Chriſtine:

mais par une autre cauſe qui partoit cependant d'un même principe ; Demetrius avoit tant de charmes ſous cet habit ſupoſé, une certaine émotion que lui cauſoit la vûë de la Princeſſe lui donnoit un air ſi tendre & ſi animé, qu'il ne put s'empêcher d'en être touché.

Il étoit encore jeune & bien fait, ſes ſentimens étoient nobles, élevez, il avoit toutes les vertus & toutes les foibleſſes des grands Hommes ; galant & ſuſceptible des plus tendres impreſſions ; la poſſeſſion d'une des plus belles Princeſſes de la terre qu'il venoit de perdre n'avoit pû épuiſer ſa ſenſibilité ; l'expérience qu'il avoit en amour lui fit bientôt démêler la cauſe du trouble qui venoit l'agiter ; il reconnut les commencemens d'un amour qui alloit bientôt ſe rendre le maître abſolu de ſon cœur, & loin de le combatre il prit

plaiſir

plaiſir à ſe laiſſer enflammer. Quoi qu'en diſent les Amans, ſi l'amour a de la puiſſance il ne la reçoit que de notre foibleſſe, & jamais il ne pouroit nous vaincre, ſi nous ne le flattions pas quand nous commençons à le ſentir.

Le Palatin ne croyant pas que Chriſtine pût réſiſter à ſa tendreſſe & aux ſoins qu'il alloit lui rendre, ſe livra ſans réſiſtance au penchant qui l'entraînoit vers elle; ſes yeux s'animérent d'un feu plus vif, il s'efforça par milles regards tendres & par mille maniéres gracieuſes de lui faire connoître les ſentimens qu'il avoit pour elle; mais elle étoit trop occupée pour les remarquer, la vûë de la Princeſſe excitoit en elle les plus doux tranſports, elle la regardoit avec des yeux pleins de tendreſſe & de langueur, & les nouveaux charmes qu'elle découvroit en elle

augmentoient encore l'ardeur qui l'enflammoit.

Après que ces premiers transports furent un peu calmez, elle réſolut de faire tous ſes efforts pour gagner ſa confiance & ſon amitié; elle lui rendit mille petits ſoins avec tant d'ardeur & tant d'attention; elle la ſuivit par tout avec tant d'attachement, & l'empreſſement qu'elle eut à lui rendre tous les ſervices dont elle avoit beſoin, fut ſi grand, qu'elle ſut bientôt s'en faire aimer.

La Princeſſe n'avoit pû bannir de ſon eſprit l'idée du Page Vacilei, un ſouvenir charmant venoit ſans ceſſe l'en entretenir, elle avoit connu tout l'amour qu'il avoit pour elle, & elle n'avoit pû s'empêcher d'y être ſenſible; en vain la raiſon avoit combattu ſon penchant, elle n'avoit pu ni le vaincre ni l'affoiblir; en vain elle ſe repreſentoit

toit la honte de ſon choix & l'incertitude où elle étoit de la naiſſance de ſon Amant, il ſembloit que cette conſidération ne ſervît qu'à augmenter ſon amour.

Comme elle s'étoit flattée qu'elle pourroit encore revoir l'objet de cet amour, elle eut quelque dépit de ce qu'il n'étoit pas venu avec la Princeſſe ſa Sœur. D'où vient, diſoit-elle, à Conska, qui étoit une de ſes filles à qui elle avoit confié ſon ſecret, d'où vient que Vacilei n'a point ſuivi la Princeſſe ? auroit-elle connu la paſſion qu'il avoit pour moi, & auroit-elle voulu l'en punir ? Hélas ! eſt-on maître de ſon cœur ! & peut-on être coupable lors qu'on eſt entraîné par un penchant qui ne nous laiſſe écouter, ni la raiſon, ni le devoir !.... Mais, reprenoit-elle un moment après, peut-être qu'il ne m'aime plus ! & qu'il a

ſû preſque auſſi-tôt effacer l'impreſſion que mes foibles attraits avoient faite ſur ſon cœur par le peu d'eſpérance qu'il a conçûë de me rendre ſenſible? Il ne m'aimoit pas aſſez pour m'aimer ſans cette eſpérance, ou pour garder une eſpérance que rien ne pouvoit autoriſer; mais n'a-t'il rien ſoupçonné des ſentimens que j'avois pour lui? mes yeux pleins de tendreſſe & de langueur n'ont-ils pû l'en inſtruire? & la douceur que j'eus pour lui, lors qu'il me fit preſque un aveu téméraire, n'a-t'elle pas dû lui faire connoître que je n'en fus point offenſée? Hélas il ne m'aimoit point, ou il m'aimoit foiblement: un véritable amour eſt plus clair-voyant & plus ingénieux, il ſe flate lors qu'il a lieu de douter de ſon bonheur, & lors que des aparences favorables viennent l'en aſſurer, que ne penſe-t'il point!

il

il s'imagine qu'il eſt encore cent fois plus heureux qu'il ne l'eſt en effet.

La penſée de n'être plus aimée d'un homme vers qui ſon penchant l'entraînoit avec tant de violence, lui cauſa la douleur la plus vive ; elle ne put reſiſter au deſir de s'informer de ce qui l'avoit empêché de venir à Sechou avec la Princeſſe ſa Sœur, & elle ſut le lui demander d'une maniére aſſez détournée & qui auroit paru indifférente à toute autre.

Mais la Princeſſe Viſnovetſki ne pénétra que trop le principe d'où partoit cette demande ; malgré toute ſa vertu elle ne put s'empêcher d'en avoir du dépit, & ſon amour lui faiſant enviſager ſa Sœur comme une Rivale qui lui raviſſoit un cœur qu'elle auroit voulu rendre ſenſible, elle fut quelque tems en doute ſi elle devoit lui faire

une

une réponſe qui put la deſeſpérer & la plonger dans des inquiétudes plus grandes que celles dont elle cherchoit à ſe tirer ; mais ſa vertu l'empêcha d'écouter ces ſentimens de jalouſie, & par une généroſité ſans éxemple en amour, où l'on raporte tout à ſoi-même, elle réſolut de ſervir Demetrius auprès de ſa Sœur, elle lui dit que „ ſon Page l'avoit quitée il y a„ voit quelque tems, & qu'elle „ croyoit qu'elle le verroit bien„ tôt dans un état plus digne „ d'attirer ſes regards.

Cette réponſe enflamma vivement le cœur de la Princeſſe; elle n'avoit fait que ſoupçonner qu'il étoit d'un rang plus diſtingué que celui dans lequel il avoit paru à ſes yeux ; & la honte de l'aimer dans cet état avoit preſque été la plus forte raiſon dont ſa vertu s'étoit ſervie pour combattre ſon penchant ; cette raiſon

ne ſubſiſtant plus, rien ne l'empêcha de s'y livrer toute entiére, elle ſe flatta qu'il étoit d'une naiſſance égale à la ſienne, quil n'avoit quité ſa Sœur que pour ſe mettre en état de paroître ſelon ſa qualité, & que peut-être le deſir de la voir avoit ſeul cauſé le déguiſement dont il s'étoit ſervi; cette eſpérance toute douteuſe qu'elle étoit augmenta encore la violence de ſon amour; c'eſt ainſi que l'on raporte tout à ſoi, lors que l'on aime on croit avidement tout ce qui peut nous flatter, & l'eſperance la plus mal fondée eſt toujours bien reçûë dans un cœur dont elle flate les ſentimens.

Cependant la feinte Chriſtine employoit toute ſon adreſſe & tous ſes ſoins pour s'inſinuer dans l'eſprit de cette Princeſſe & pour gagner ſes bonnes graces; elle y réüſſit parfaitement, & chaque jour elle en recevoit

des

des marques d'amitié; ſon habit de fille lui donnoit mille petites libertez qui l'enchantoient; les Dames ſe cachent rarement les unes des autres; la Princeſſe expoſoit quelque fois à ſes yeux éblouïs des charmes capables de toucher le cœur le plus inſenſible & le plus indifférent; mais comme elle conſervoit pour elle un reſpect infini, elle n'abuſoit jamais de ſon privilége & faiſoit un uſage ſi modéré des bontez qu'elle avoit pour elle, que ſa pudeur & ſa vertu ne pouroient point s'en offenſer lors qu'elle viendroit même à la connoître pour ce qu'elle étoit; elle en voyoit toujours aſſez pour achever de ſe perdre.

L'attention qu'elle avoit à la ſervir la fit apercevoir qu'elle devenoit triſte & melancolique, elle lui entendit même pouſſer quelques ſoupirs qu'elle s'efforçoit en vain de retenir; quelque

que fois elle voyoit ſes beaux yeux baignez de larmes, tant de marques d'une triſteſſe dont elle ne pouvoit deviner la cauſe, allarmérent ſon amour; elle prenoit trop d'intérêt à tout ce qui la touchoit pour ne pas chercher à découvrir le ſujet de ſa douleur.

Elle étoit toujours auprès d'elle, & par mille proteſtations du plus parfait attachement, elle tâchoit de s'attirer ſa confiance.

Un jour elle la trouva ſi languiſſante & ſi triſte, qu'elle réſolut de lui arracher enfin ſon ſecret, & ſe mettant à ſes genoux, ma Princeſſe, lui dit-elle, en baiſant ſes mains avec des tranſports que l'amour ſeul le plus violent eſt capable d'inſpirer, pouvez-vous me cacher ſi long tems le ſujet de votre douleur? Eſt-ce ainſi que vous répondez à la fidele amitié que j'ai

pour

pour vous ? ou vous defiez-vous de ma diſcrétion ? Comptez ſur moi juſqu'au dernier moment de ma vie, & croyez que je la donnerois avec plaiſir pour vous tirer de l'affliction dans laquelle je vous vois ; je vous entends à tous momens pouſſer des ſoupirs que je ne doute pas que l'amour ne vous arrache ; ma Princeſſe au nom de l'amour dont je vois bien que vous ſuivez les loix, ne me cachez pas ce qui cauſe votre peine, & croyez que le deſir ſeul de l'adoucir, me porte à vouloir m'en inſtruire.

La Princeſſe qui ſentoit pour Chriſtine une amitié dont elle avoit peine à deviner la cauſe, fut bien aiſe de lui confier un ſecret auquel il lui ſembloit qu'elle s'intéreſſoit ſi fort ; elle l'embraſſa tendrement, & après voir encore pouſſé quelques ſoupirs, j'ai trahi trop long tems,

tems, lui dit-elle, les devoirs de l'amitié, & je veux par une confiance entiére, réparer une faute que la crainte ſeule de perdre votre eſtime, en vous avouant ma foibleſſe, m'a fait commettre.

Nous ne diſpoſons pas de notre cœur au gré de notre volonté, ſouvent un violent penchant nous entraîne & nous fait aimer ceux pour qui nous ne devrions avoir que de l'indifférence ou du mépris. J'aime, ma chére Chriſtine, j'aime; mais je n'oſe vous découvrir l'objet de cet amour; vous allez rougir de ma foibleſſe, moi-même j'en rougis, & croyez que je n'ai pas cédé ſans combattre, oui, le Ciel m'eſt témoin que j'ai fait les plus grands efforts pour vaincre ce penchant; mais toutes les peines que j'ai priſes n'ont fait que me livrer davantage à toute ſa violence, après cela je ne crain-

craindrai plus de vous nommer celui que j'aime.

Le desir de voir une Sœur qui m'étoit chére, me fit aller en Lithuanie, elle avoit un Page... c'est vous en dire assez, je l'aimai, l'amour sembloit l'avoir fait exprès pour soumettre ma fierté; la gloire & la vertu voulurent d'abord s'opposer aux commencemens de cette passion & m'en faire envisager la honte; mais je trouvai tant de marques de Noblesse & de Grandeur dans Vacilei, c'est le nom qu'il portoit, que je crus qu'il devoit être d'une qualité bien au dessus de celle qu'il vouloit prendre, & dans cette pensée je ne combattis plus le penchant qui me portoit à l'aimer: je crus m'apercevoir qu'il avoit pour moi les mêmes sentimens; un jour même il ne put s'empêcher de me les faire connoître d'une maniére détournée, & je feignis de

ne

ne point l'entendre pour n'être pas obligée de lui répondre trop durement ; mais que je fus charmée de cette déclaration ! & que mon amour en fut augmenté ! Quelque tems après mon Pére m'ordonna d'aller à Cracovie, où il vouloit paſſer une partie de l'hyver ; quelle fut ma douleur ! je n'obéïs qu'avec une peine extrême, & je ne pus ſans répandre des larmes, quitter un lieu où je laiſſois tout ce que j'aimois ; on ne peut comparer la triſteſſe où me plongea cette abſence, qu'à celle que je remarquai dans ſes yeux & dans toute ſa perſonne ; je crus que l'abſence & le tems pourroient effacer l'impreſſion qu'il avoit faite ſur mon cœur : mais je portai par tout avec moi le trait qui me bleſſoit ; mon amour me ſuivit à Cracovie, & je le reſſens encore à Sechou ; quelle a été ma douleur d'y voir venir ma

ma Sœur ſans lui ! je n'ai pu m'empêcher de lui demander ce qu'il étoit devenu, elle m'a dit qu'il l'avoit quitée, & qu'elle croyoit que je le verrois bientôt dans un état plus digne d'attirer mes regards ; que cette réponſe m'a charmée ! elle a changé mes ſoupçons en certitude & m'a fait eſpérer un bonheur dont je n'oſois preſque me flater ; mais je vois bien que je me ſuis trompée, car peut-être ne penſe-t'il plus à moi ! peut-être n'ai-je fait ſur ſon cœur qu'une légére impreſſion ! & qu'il aura ceſſé de m'aimer en ceſſant de me voir : mais vous dirai-je que j'ai trouvé en vous tous ſes traits, vous avez tous les charmes que j'aimois en lui, & cette vûë augmente ma peine en entretenant toujours l'idée d'un homme que je ne puis m'empêcher d'aimer malgré ſon inconſtance.

Qui pourroit exprimer quelle fut

fut la joye & le raviſſement où ce diſcours plongea la feinte Chriſtine, elle trouvoit la Princeſſe qu'elle aimoit ſenſible à ſon amour, & elle l'apprenoit d'elle-même d'une maniére qui ne pouvoit l'en laiſſer douter; il faut avoir aimé pour comprendre tout le plaiſir qu'elle goûta dans ce moment d'être aimée, & confidente de l'amour que l'on avoit pour elle; ce bonheur excitoit en elle des tranſports ſi violens qu'elle eut peine à s'empêcher de découvrir à la Princeſſe la tromperie qu'elle lui avoit faite pour connoître ſes ſentimens, & elle eut beſoin de toute ſa prudence & de toute ſa raiſon pour renfermer tant de joye en elle-même, & pour ſoutenir encore le perſonnage qu'elle devoit repréſenter: cependant elle gagna cet effort ſur ſon amour, & marqua à la Princeſſe dans les termes les plus

expreſſifs la joye qu'elle avoit d'avoir quelque reſſemblance avec ſon Amant dans l'eſpérance qu'elle l'en aimeroit davantage : mais ma Princeſſe, ajouta-t'elle, ceſſez de combatre votre amour, livrez votre cœur aux douceurs qu'il fait goûter lors qu'il eſt partagé ; vous êtes aimée & je n'en puis douter ; eſpérez de trouver en la perſonne de Vacilei un Prince digne des ſentimens que vous avez pour lui, & puis que je ſuis aſſez heureuſe pour avoir quelques-uns de ſes traits, ſouffrez que je le ſerve auprès de vous & que je ne néglige rien pour vous entretenir dans les diſpoſitions favorables où vous êtes à ſon égard.

La Princeſſe l'embraſſa tendrement à ces mots, & lui fit voir par cette action le plaiſir qu'elle lui faiſoit de parler pour un homme que ſon cœur lui-même juſtifioit ; enſuite la feinte

Chri-

Chriſtine ſe retira dans ſon appartement pour pouvoir en liberté s'abandonner aux tranſports de ſa joye.

Auſſi-tôt qu'ils furent un peu calmez, elle fit réfléxion ſur le doute où la Princeſſe étoit de ſa conſtance, elle craignit que cette penſée ne diminuât ſon amour, & qu'elle ne ſe laſſât de former des vœux pour un homme qu'elle ne croiroit pas en état de les entendre & d'y répondre : elle reſolut de lui écrire & de tâcher par les proteſtations les plus tendres du plus fidèle amour de fortifier ſon penchant.

Elle écrivit une Lettre & inſtruiſit Korotki des moyens dont il devoit ſe ſervir pour la rendre, enſuite elle retourna dans ſon appartement.

(*a*) Comme elle alloit entrer dans ſa chambre, elle entendit

(*a*) Margeret.

un grand bruit dans la Cour du Palais, elle s'informa de ce qui le cauſoit, & elle apprit que le Prince Sapicha fils du Palatin venoit d'arriver à Sechou. Elle fut charmée de l'arrivée de ce Prince dont on lui avoit fait le récit le plus avantageux, ſa preſence ne fit que le confirmer.

Ce Prince étoit grand & très bien fait, il avoit l'air noble, la phiſionomie ouverte & ſpirituelle, & il y avoit peu d'hommes à la Cour plus galans & plus polis, il avoit naturellement beaucoup de penchant à la tendreſſe, mais encore plus à l'inconſtance; toutes les Dames avoient des droits ſur ſon cœur; il aimoit ardemment, mais il n'aimoit pas long tems; & la derniére qu'il voyoit, étoit toujours celle qu'il aimoit davantage. Il avoit l'eſprit vif, brillant, délicat, & ſa coquetterie étoit ſi bien entenduë & ſi bien ménagée

nagée qu'il étoit le charme de toutes les Compagnies.

La beauté de Chriſtine fit ſur ſon cœur la même impreſſion qu'elle avoit faite ſur celui du Palatin, & il ſe flatta comme lui qu'il la rendroit bientôt favorable à ſes vœux.

Après qu'il eut donné les premiers jours aux careſſes de ſa Famille & de ſes Amis, il chercha une occaſion de lui faire connoître ſes ſentimens; mais il ne put la trouver, à cauſe de l'attachement qu'elle avoit pour la Princeſſe ſa Sœur qu'elle ne quitoit preſque jamais.

Depuis que cette Princeſſe lui avoit fait la confidence de ſon amour, elle ſe plaiſoit à reſter ſeule avec elle & à l'en entretenir; elle lui communiquoit les ſoupçons qu'elle avoit de l'infidelité de ſon Amant & la feinte Chriſtine tâchoit de la raſſurer.

Un jour qu'elle avoit plus de

peine à détruire ſes ſoupçons qu'à l'ordinaire, Korotki parut à la porte de la chambre où elles étoient & donna une Lettre à la Princeſſe; elle lui demanda avec émotion d'où elle venoit, & qui la lui avoit donnée, il répondit que c'étoit un homme qu'il ne connoiſſoit pas.

La feinte Chriſtine s'approcha de ſon oreille & lui dit en ſouriant, ſi c'étoit une Lettre de votre Amant, ma Princeſſe, refuſeriez-vous de la recevoir: elle rougit, & fut quelque tems à douter ſi elle devoit la prendre ou la renvoyer; mais enfin vaincuë par les ſolicitations de Chriſtine & par ſon propre penchant elle l'ouvrit & y lut ces mots.

LETTRE.

VOus ſerez ſurpriſe, Madame, de la liberté que je prens de vous écrire, vos charmes vous doi-

doivent la conquête d'un grand Prince, & cependant un malheureux Page a l'audace de vous avouer qu'il vous aime : ſi vous en croyez l'apparence, je vous paroîtrai le plus criminel de tous les hommes d'oſer vous déclarer de tels ſentimens ; mais ſi j'ai été aſſez heureux pour attirer quelques-uns de vos regards, ils vous auront peut-être appris à ne pas toujours en croire les apparences qui ſont ſi ſouvent trompeuſes. Je ſuis Prince, Madame, *& le ſang dont je ſors eſt peut-être le plus illuſtre de la terre ; de fortes raiſons m'engagent à le cacher encore quelque tems ; je vous ai aimée auſſi-tôt que je vous ai vuë, & mon cœur qui ne devoit être occupé que de projets de vengeance & de gloire, n'a pû ſonger qu'à vous aimer & qu'à vous plaire ; ſi je ſuis aſſez heureux pour y réüſſir, je vais travailler à vous conquérir un Trô-*

ne que votre vertu vous rend digne d'occuper ; mais ſi vous n'êtes point touchée de ma tendreſſe , je veux renoncer à des eſperances que ma naiſſance me donne & que le Ciel vangeur doit remplir ; ordonnez de mon ſort, Madame, *vous pouvez d'un ſeul mot décider du deſtin d'un grand Empire & de pluſieurs Princes ; ſi ce mot m'eſt favorable je ſerai comblé de gloire ; s'il m'eſt contraire , je vais cacher à toute la terre & ma peine & mon malheur : mais quoi que vous faſſiez, je ne ceſſerai jamais de vous aimer.*

On ne peut exprimer la joye que cette Lettre cauſa à la Princeſſe, elle n'avoit plus à rougir de la honte de ſon choix, ſon deſtin étoit éclairci, elle aimoit un Prince qui lui donnoit les eſpérances les plus flateuſes, & elle pouvoit ſatisfaire à la fois

ſon penchant & l'ambition de ſon Pére: elle ne voulut cependant jamais lui répondre, & ſa vertu ne put lui permettre de donner une telle marque de tendreſſe à un homme qui n'avoit pas l'aveu de ceux dont elle dépendoit: mais la feinte Chriſtine lui vanta ſi fort la conſtance du Prince: & elle lui remontra ſi vivement qu'elle alloit le deſeſpérer ſi elle ne lui faiſoit aucune réponſe, qu'elle ne put réſiſter à ſes ſollicitations, elle mit la main à la plume & lui écrivit ces mots.

LETTRE

J'Ai reçû votre Lettre contre ma volonté & j'y réponds contre mon devoir; on ne peut être plus ſurpriſe que je l'ai été de l'aveu que vous oſez me faire; qu'il ſoit ſincére ou non, il eſt toujours téméraire, & vous êtes

coupable de l'avoir hazardé; vous ne deviez rien oſer ſans vous faire connoître, vous ſavez que je dépens d'un Pére, & que tout ce que peuvent les Princeſſes comme moi, c'eſt d'obéïr.

La Princeſſe relut pluſieurs fois cette réponſe avant que de la donner; ſon cœur la trouva dure, mais ſa vertu lui remontra qu'elle en faiſoit trop encore, enfin elle la donna à la feinte Chriſtine pour la rendre à celui qui avoit apporté la Lettre du Prince.

La feinte Chriſtine la reçut avec une joye infinie; ce qu'elle ſavoit de ſes ſentimens, avec la permiſſion qu'elle ſembloit lui donner d'agir auprès de ſon Pére, lui fit enviſager ſon bonheur dans toute ſon étenduë & la combla de plaiſir.

Cependant la Princeſſe Viſnoveſtki remarquoit tous les pro-

progrès que Demetrius, ſous l'habit de Chriſtine, faiſoit auprès de la Princeſſe ſa Sœur, elle ne put s'empêcher de porter envie au bonheur dont ils jouïſſoient tous les deux; elle l'aimoit toûjours avec une ardeur qui s'augmentoit encore par la violence continuelle qu'elle étoit obligée de ſe faire pour la cacher: elle avoit elle-même ſacrifié ſes eſpérances à ſa Rivale. Qu'un pareil ſacrifice coute de de peine! la gloire s'en applaudit, pendant que le cœur en ſoupire. Quelquefois elle ſe repentoit d'avoir pû ceder elle-même ſon Amant, & elle vouloit interrompre le cours des plaiſirs que ſon déguiſement lui procuroit, en avertiſſant le Palatin de la tromperie qu'il faiſoit à la Princeſſe; mais ſa vertu ſavoit reprimer ce mouvement jaloux; & quoi que ſon cœur en murmurât, elle étoit bien aiſe

puis qu'elle ne vouloit pas aimer de s'être ôtée elle-même tous les moyens d'entretenir une paſſion qu'elle trouvoit ſi honteuſe.

Le Palatin s'abandonnoit avec plaiſir aux tranſports d'un amour auquel il ne croyoit pas que Chriſtine pût faire de reſiſtance: il ſe flattoit par avance de goûter toutes les douceurs que donne un amour mutuel, & dans la penſée que la déclaration qu'il feroit de ſon amour ſeroit bientôt ſuivie du conſentement de celle qui le lui avoit inſpiré; il réſolut d'avancer les momens d'un bonheur qu'il croyoit aſſuré: mais la feinte Chriſtine étoit preſque toujours auprès de la Princeſſe, il chercha long tems en vain les moyens de l'entretenir un moment ſans témoins, & il ne put que lui conter quelques fleurettes en paſſant & lui jetter des regards qu'elle feignoit de ne point entendre ou

de

de ne point remarquer.

Sa petite Cour étoit très galante & ne reſpiroit que les plaiſirs, elle fut encore augmentée par l'arrivée d'une Princeſſe aimable, & d'un Prince qui dans la ſuite y cauſa bien du ravage.

Cette Princeſſe s'appelloit Corkia & tenoit un rang très conſiderable à la Cour; il y avoit toujours eu entr'elle & la Princeſſe de Sandomir une amitié très tendre; le Prince Sapicha l'avoit aimée autrefois, & même il en étoit aimé. Dans un autre tems il auroit été charmé de ſon arrivée, mais les nouveaux ſentimens qui l'occupoient lui rendoient ſa preſence inſupportable.

Elle amena avec elle le Prince Miciſlas qui depuis long tems étoit amoureux de la Princeſſe de Sandomir. Le Palatin qui ne croyoit pas pouvoir trouver pour elle un Prince plus riche & plus puiſſant, avoit approuvé

ſon amour ſans conſiderer que ſes mauvaiſes qualitez ne pouvoient lui attirer que la haine de la Princeſſe, car en effet il étoit petit, d'une taille groſſiére & mal priſe, & d'une figure qui n'inſpiroit que du dégoût; il étoit avec cela fourbe, orgueilleux, effronté, & d'une humeur toujours contraire à celle qu'il remarquoit dans les autres.

La Palatin le reçut favorablement & le preſenta même à la Princeſſe, mais elle ne le reçut pas de même: elle avoit toujours eu pour lui une haine que le deſſein qu'elle ſavoit qu'il avoit ſur elle rendoit encore plus violente; il l'avoit déja ſi fort perſecutée à la Cour où il étoit devenu amoureux d'elle, qu'il lui étoit entiérement inſupportable.

La feinte Chriſtine apprit d'abord quelles étoient ſes prétentions, elle en fut allarmée; mais la froideur avec laquelle elle vit

que

que la Princeſſe le recevoit, lui fit croire qu'il n'étoit pas un Rival dangereux.

On celebra l'arrivée de ce Prince & de la Princeſſe Corkia par pluſieurs Fêtes que le Palatin donna à ſa petite Cour : le Prince Sapicha y parut toujours d'une triſteſſe & d'une langueur qui fut d'autant plus remarquée qu'elle ne lui étoit pas ordinaire ; il aimoit la feinte Chriſtine avec une ardeur extrême, & il n'avoit encore pu lui declarer ſes ſentimens ; il s'ennuyoit d'aimer & de garder un ſi long ſilence, & n'étant pas accoutumé à ſouffrir tant de peine, il reſolut à quelque prix que ce fût, de trouver une occaſion de lui découvrir ſon amour ; il ſe rendit très aſſidu auprès d'elle, il louoit avec empreſſement tout ce qu'elle faiſoit & tâchoit par mille petits ſoins de ſe faire entendre.

Le Palatin ne souffroit pas une moindre peine de n'avoir encore pû se declarer ouvertement; il prit le dessein de donner un Bal masqué dans l'espérance de trouver plus facilement les moyens de parler à la feinte Christine dans le desordre que causeroient les plaisirs.

La Princesse de Sandomir qui aimoit beaucoup ces sortes de divertissemens s'y prépara avec un plaisir extrême & s'habilla d'une maniére si galante & si avantageuse à sa beauté, que tous les yeux en furent éblouïs, & tous les cœurs enchantez. Aprés que l'on eut dansé quelque tems avec assez d'ordre, elle proposa à Christine de changer d'habit avec elle, & Christine qui ne cherchoit qu'à lui plaire, accepta sa proposition avec joye; elles sortirent de la salle où l'on dansoit, & n'y rentrérent

trérent qu'après avoir fait leur échange.

Preſque tous les yeux y furent trompez, & la Princeſſe eut un plaiſir extrême de voir de tous côtez les mépriſes que ce changement d'habit faiſoit faire; elle fut obligée de répondre pour Chriſtine pour qui on la prenoit, & Chriſtine ne fut pas moins embaraſſée de ſoutenir le perſonnage de la Princeſſe qu'elle repreſentoit parfaitement: Mais parmi tous les plaiſirs que ce déguiſement lui procura, elle n'en eut point de plus ſenſible que celui de deſeſpérer ſon Rival qui vint lui parler de ſon Amour.

Le Prince Miciſlas qui depuis qu'il étoit à Sechou n'avoit encore pû trouver le moyen de parler un moment à la Princeſſe, l'ayant vûë entrer dans la ſalle, tâcha de ſe ménager une occaſion de l'entretenir: mais

la

la fortune avoit resolu de traverser tous ses desseins, & le changement d'habit lui faisant prendre la feinte Christine pour elle, il s'en approcha respectueusement, & mettant un genouil à terre, Madame, lui dit-il, en la regardant avec des yeux où le plus violent amour étoit peint, vous me revoyez encore aussi tendre, aussi soûmis que je l'étois à la Cour, éprouverai-je toujours des rigueurs? & ma constance & mon amour ne pourront-ils vous attendrir? serai-je toujours fidèle & toûjours malheureux.

La feinte Christine remarquant la mépriſe de ſon Rival en conçut une joye infinie & réſolut de le traiter avec tant de fierté qu'il pût entiérement ſe déſiſter de ſa pourſuite; Prince, lui répondit-elle, en détournant les yeux de deſſus lui, puis que vous ſavez quels ſont mes ſentimens,

timens, il n'eſt pas beſoin de me forcer à vous les expliquer encore; je ne vous aimois point à la Cour, je ne ſuis point changée à Sechou, ainſi vous ne devriez pas vous obſtiner à me perſécuter; vous m'êtes indifférent, votre opiniâtreté pourroit vous rendre haïſſable.

Il fut ſi ſurpris d'une réponſe ſi dure qu'il n'eut pas la force de continuer une converſation qu'il avoit recherchée avec tant d'ardeur; il ſe leva, & faiſant une profonde révérence à la fauſſe Princeſſe, il la quita, réſolu de ſe vanger de ſes mépris en ceſſant de l'aimer.

Cependant le Palatin qui n'avoit donné ce Bal que dans l'eſpérance de trouver plus facilement une occaſion de parler à la feinte Chriſtine, la cherchoit dans toute la ſalle, mais ne pouvant la reconnoître à cauſe du changement d'habit, il fit bien-

tôt

tôt finir un divertiſſement qui ne l'étoit plus pour lui.

La feinte Chriſtine charmée de la triſteſſe qu'elle avoit cauſée à ſon Rival, ſortit avec la Princeſſe, & lui répéta la converſation qu'elle avoit euë avec lui; la Princeſſe ne put s'empêcher d'en rire. Vous êtes bien cruelle, lui dit-elle, de me faire ainſi répondre aux tendres plaintes d'un Amant; quoi, Madame, lui repondit-elle, voudriez-vous que j'euſſe flatté la paſſion d'un Prince qui cherche à vous ravir à ce que vous aimez? Et dois-je me flatter d'être aimée de celui que j'aime, reprit la Princeſſe d'un ton plus ſérieux? Helas! s'il m'aimoit ne viendroit-il pas m'en aſſurer lui-même? & quelle aſſez forte conſidération peut engager un Amant à ſe priver toujours de la vûë de l'objet qu'il aime? Non, non, je ne ſuis point aimée, & tout ce

que

que je vois ne me le perſuade que trop.

La feinte Chriſtine combattit fortement ces ſoupçons, pouvez-vous, lui dit-elle, douter de l'amour qu'il a pour vous, & la Lettre que vous en avez reçuë n'en eſt-elle pas une preuve aſſurée? Je dis plus, je dis que vous devriez lui tenir compte de la peine qu'il ſouffre, étant obligé d'être éloigné de vous, puis que ce n'eſt que pour ſe rendre plus digne de l'honneur de porter vos chaînes. Elle perſuada facilement la Princeſſe, qui tâchoit de ſe convaincre elle-même, qu'elle étoit aimée autant qu'elle aimoit.

Cependant le Prince Miciſlas étoit au deſeſpoir des rigueurs que la Princeſſe avoit pour lui; la réponſe cruelle qu'il croyoit qu'elle lui avoit faite excitoit ſa colére & ſon reſſentiment; il prit les plus fortes réſolutions de

de ne la voir jamais, de vaincre l'amour qu'il avoit pour elle, & même de la haïr s'il pouvoit: mais ce qu'il ſentit un moment après, lui fit trop voir qu'un cœur qui veut haïr n'a pas encore ſurmonté ſon amour: Comme il étoit fier & ſuperbe il ne voulut plus s'expoſer à en recevoir de nouveaux mépris; & il réſolut de faire agir le pouvoir de ſon Pére, & de tyranniſer un cœur qu'il pouvoit eſpérer de rendre ſenſible.

Il alla voir le Palatin, mais il ne le trouva pas dans ſon appartement: ce Prince ne pouvant plus réſiſter à la violence de ſon amour, avoit réſolu de ſe déclarer à la feinte Chriſtine, & dans cette penſée il étoit allé dans ſa chambre auſſi-tôt qu'il avoit ſû qu'elle étoit en état d'être vûë.

Mademoiſelle, lui dit-il, ſans lui donner le tems de revenir

de

de la ſurpriſe où l'avoit jettée une viſite à laquelle elle s'étoit ſi peu attenduë ; il y a long tems que je cherche une occaſion de pouvoir vous parler un moment, je n'ai encore pû la trouver, par l'aſſiduité que vous avez à reſter auprès de la Princeſſe ; mais enfin je ne puis renfermer mon ſecret en moi-même, & la violence de mon amour m'a contraint d'avoir recours à ce moyen pour vous déclarer les ſentimens que vous avez ſû m'inſpirer ; je vous aime, Mademoiſelle, & vos premiers regards ont allumé dans mon cœur une flâme que rien aû monde ne ſera jamais capable d'éteindre ; verrez-vous tant d'amour avec indifférence, & ne ſentirez-vous pas ce que vous inſpirez ſi vivement ?

Ce diſcours augmenta la ſurpriſe & l'embaras où elle étoit ; elle enviſagea dans ce moment tous les malheurs que l'amour

du

du Palatin pouvoit lui cauſer, s'il venoit à découvrir un jour la tromperie qu'elle lui faiſoit, & dans cette penſée elle voulut lui répondre d'une maniére qui pût lui ôter toute eſpérance. Vous voulez vous réjouïr, Seigneur, lui repondit-elle, mais je ne prens pas aiſément le change & je ſai trop me connoître pour croire que je puiſſe inſpirer de l'amour ſans en avoir le deſſein; mais quels que ſoient vos ſentimens, dans la grande diſproportion qui eſt entre nous, l'honneur & la vertu me deffendent d'y répondre, & je ne ferai jamais rien qu'ils puiſſent me reprocher.

Le Palatin alloit lui répondre & tâcher de vaincre ſes ſcrupules, il en fut empêché par l'arrivée du Prince Sapicha ſon Fils; ce jeune Prince qui reſſentoit pour la feinte Chriſtine une ardeur extrême avoit formé le même

même deſſein que le Palatin, & venoit pour l'éxécuter: quelle fut ſa ſurpriſe de trouver ſon Pére auprès d'elle, & de remarquer en lui tous les ſignes d'un homme fortement amoureux! Il ne douta pas un moment qu'il ne fût ſon Rival, & le reſpect qu'il avoit pour lui voulut l'engager à vaincre ſon amour, mais il étoit trop bien établi dans ſon cœur pour en être chaſſé, & tous ſes efforts n'en purent rien obtenir.

Il déguiſa le mieux qu'il put le trouble dont il étoit agité & demanda à Chriſtine ſi la Princeſſe ſa Sœur étoit éveillée, & ayant apris que non, il ſortit auſſitôt. Le Palatin le ſuivit un moment après piqué de jalouſie, & le ſoupçonnant fortement à l'embarras qu'il avoit remarqué dans ſes yeux, d'être ſon Rival, & peut-être un Rival qu'on lui préféroit: cette penſée

le mit dans une colére extrême, mais avant d'éclater il réſolut de l'obſerver & de ne rien négliger pour le mettre en état de ne le plus traverſer.

Auſſi-tôt qu'il fut ſorti de la chambre de Chriſtine, elle alla dans celle de la Princeſſe de Sandomir & lui conta la converſation qu'elle venoit d'avoir avec le Palatin. La Princeſſe lui demanda en ſouriant de quelle maniere elle vouloit traiter ſon Pére. Je vous le demande à vous-même, lui répondit-elle ſur le même ton: mais, ajouta-t'elle, en parlant plus ſerieuſement, comment voulez-vous que j'accorde votre Pére & votre Frére? ils m'aiment tous les deux, & je n'en puis douter; la Princeſſe parut un peu plus chagrine de l'amour de ſon Frére: comme elle l'aimoit, elle craignit qu'il ne s'engageât trop avant; mais la feinte Chriſtine

la raſſura & lui promit qu'elle ſauroit dans peu trouver un moyen de le guérir.

Cependant le Prince Micislas preſſé par ſon amour & par ſon dépit retourna dans l'apartement du Palatin & lui déclara les ſentimens qu'il avoit pour la Princeſſe, & la diſpoſition où il étoit de l'épouſer. Le Palatin fut charmé de ſa recherche, le rang conſidérable qu'il tenoit à la Cour, & les grands biens qu'il poſſédoit le déterminérent à lui accorder la Princeſſe pour qui il n'eſpéroit pas de trouver un Parti plus avantageux: mais comme il l'aimoit tendrement, & qu'il n'auroit pu jamais ſe réſoudre à forcer ſon inclination, il répondit au Prince que s'il la trouvoit diſpoſée à obéïr ſans peine, il lui donneroit ſon conſentement avec plaiſir.

Le Prince auroit bien ſouhaité qu'il n'eût pas eu tant de con-

ſideration pour ſa Fille & qu'il eût été d'humeur à la contraindre: mais voyant qu'il ne pouvoit rien eſpérer davantage il crut qu'elle n'oſeroit deſobéïr à ſon Pére qui lui parleroit d'un ton abſolu.

Le Palatin lui tint la promeſſe qu'il venoit de lui faire, il alla dans l'apartement de la Princeſſe, & faiſant ſortir toutes ſes femmes, excepté la feinte Chriſtine qui ne lui étoit point ſuſpecte, il lui découvrit les intentions du Prince Miciſlas & n'oublia rien pour la faire réſoudre à le recevoir pour époux.

La Princeſſe fut ſi ſurpriſe & ſi troublée de ce diſcours, qu'elle fut quelque tems ſans y pouvoir répondre; la prévention de ſon cœur lui rendoit ce Prince inſuportable, elle auroit plûtôt choiſi la mort que ſon hymen: mais comme elle n'oſoit deſobéïr ouvertement à ſon Pére

pour

pour qui elle avoit toûjours eu le plus profond reſpect ; elle ſe ſervit d'un détour qui lui fit aſſez connoître la repugnance qu'elle avoit pour l'engagement qu'il lui propoſoit : Voulez-vous déja vous deffaire de moi, Seigneur, lui dit-elle, les yeux baignez de pleurs ? Je ſuis jeune les devoirs de l'himen m'effrayent, ne m'expoſez pas à tout ce que je crains, & laiſſez-moi vivre auprès d'un Pére que j'aime, & dont je ne pourrois me ſéparer ſans une peine extrême.

Il vit bien par cette réponſe qu'elle haïſſoit le Prince Miciſlas, il avoit trop d'amitié pour elle pour vouloir la contraindre, il lui dit qu'il lui donnoit du tems pour ſe déterminer, & enſuite il la quitta.

On ne peut exprimer quelle fut la joye de la feinte Chriſtine de la réſiſtance que la Princeſſe

avoit fait à ſon Pére ; auſſi-tôt qu'il fut ſorti, elle ſe jetta à ſes genoux, & les embraſſant avec les tranſports les plus violens, ma Princeſſe, lui dit-elle, vous m'avez rendu la vie, je craignois qu'une obeïſſance aveugle aux volontez de votre Pére ne vous éloignât pour toûjours d'un Prince que vous aimez & qui vous adore ; auriez-vous pu vivre avec un homme que vous haïſſez, & qui veut plutôt vous devoir aux commandemens d'un Pére qu'aux mouvemens de votre cœur ; il faut abſolument détruire ſes prétentions, je me ſervirai du pouvoir que l'amour me donne ſur le Palatin, & je flaterai plutôt ſa paſſion que de vous voir entre les bras d'un homme qui connoît ſi peu le prix de votre cœur.

La Princeſſe l'embraſſa tendrement à ces mots. Tu vois, ma chére Chriſtine, lui dit-elle

en

en pouſſant mille ſoupirs, tu vois ce que je fais, je m'opoſe aux volontez d'un Pére qui m'aime, peut-être pour un ingrat dont je ne ſuis plus aimée; car enfin je ne puis croire qu'il ſoit encore ſenſible & qu'il demeure ſi long tems éloigné de moi; ne me dis plus que de fortes raiſons l'engagent à tenir cette conduite, quelles raiſons peuvent arrêter un cœur véritablement amoureux? Non, non, il ne m'aime plus... Mais ne cherchons pas moi-même à me tourmenter, attendons encore, flattons-nous, mon amour y trouvera mieux ſon compte que de ſortir d'une erreur qui lui eſt chére. Cher Prince, ajouta-t'elle, en quelque lieu de la terre que tu ſois, ſi tu ſavois ce que je fais pour toi, ton cœur en ſeroit touché; oui, je voudrois avoir de plus grands ſacrifices à

te faire, tu verrois combien je t'aime.

Tant de marques d'amour tranſportoient la feinte Chriſtine; elle ne pouvoit preſque plus ſoutenir ſon Perſonnage, & elle vouloit ſe découvrir & laiſſer éclater toute ſa tendreſſe & toute ſa reconnoiſſance; elle embraſſoit les genoux de la Princeſſe avec une ardeur dont la ſimple amitié ne peut jamais être capable.

Cependant, le Prince Sapicha ne pouvoit plus renfermer ſon amour en lui-même, & n'étant pas accoutumé à ſouffrir ſi long tems ſans ſe plaindre, il réſolut de parler à quelque prix que ce pût être à la feinte Chriſtine, & de ſavoir comment elle écoutoit l'amour du Palatin. Comme il ſavoit qu'elle ſe promenoit ſouvent ſeule avec la Princeſſe ſa Sœur dans les jardins du Palais, il épia le moment qu'elles étoient

étoient dans une allée aſſez obſcure, & alla les y joindre. Il s'adreſſa d'abord à la Princeſſe; ma chére Sœur, lui dit-il, l'amitié que vous avez toûjours euë pour moi me fait eſpérer que vous aurez pitié de ma foibleſſe; j'aime l'aimable Chriſtine, l'attachement qu'elle a pour vous m'a juſqu'à préſent empêché de trouver une occaſion de lui déclarer mon amour, & me contraint de lui parler devant vous; le Palatin l'aime, & me ſoupçonnant d'être ſon Rival, il m'obſerve; mais enfin je ne puis vivre ſi je ne ſais de quelle maniére elle répond à ſon amour, & lequel des deux doit eſpérer de toucher ſon cœur.

Oui, charmante Chriſtine, pourſuivit-il, en mettant un genouil à terre devant elle; je vous aime ou plûtôt je vous adore, & je ſerois au deſeſpoir ſi un autre vous inſpiroit des ſentimens

que mon amour ſeul a droit de prétendre, répondez-moi donc & me dites de quelle maniére vous voulez nous traiter.

La Princeſſe fut étonnée de la violence de l'amour de ſon Frére; mais elle ſe repoſa ſur la prudence de la feinte Chriſtine du ſoin de lui répondre & de le guérir, & elle fut ſatisfaite de ce qu'elle lui dit.

Seigneur, lui répondit-elle, je veux bien vous avouer puiſqu'il ſeroit inutile de vous le cacher, que votre Pére a pour moi des ſentimens que je voudrois pouvoir lui ôter; je veux bien encore vous dire que je n'y reponds pas & que je n'y répondrai jamais : mais que votre amour n'en prenne pas lieu de ſe flater que je ſerai plus favorable pour vous, non, Seigneur, je ne ſerai jamais ſenſible à votre ardeur, ainſi je vous conſeille

de

de faire tous vos efforts pour l'éteindre.

Je n'en veux pas davantage, lui repliqua-t'il avec précipitation, promettez-moi que mon Rival ne ſera pas mieux traité que moi, & quelles que ſoient vos rigueurs je les ſouffrirai ſans me plaindre; car pour éteindre mes feux, ne croyez pas que je le puiſſe, je vous aimerai toûjours.

Comme il craignoit d'être découvert s'il reſtoit plus long tems avec elle, il lui fit une profonde révérence & ſe retira.

Le Prince Miciſlas impatient de ſavoir la réponſe de la Princeſſe alla trouver le Palatin; mais il n'en eut pas toute la ſatisfaction qu'il avoit eſpéré; le Palatin lui dit que s'il aimoit la Princeſſe il devoit s'attacher à lui plaire, & que s'il y pouvoit réüſſir, ſon conſentement ſuivroit bientôt celui de ſa Fille; mais qu'il ne pouvoit ſe réſou-

dre à forcer ſon inclination.

Il vit bien par cette réponſe que la Princeſſe avoit pour lui une haine ſecrette ; comme il avoit beaucoup d'amour, il ne put encore bannir de ſon cœur l'eſpérance de la toucher ; il réſolut de lui parler, de tenter toutes ſortes de moyens pour lui plaire, & de n'écouter plus que ſon deſeſpoir s'il la trouvoit toujours inflexible.

Comme il s'étoit aperçû de l'amitié qu'elle avoit pour la feinte Chriſtine, il voulut mettre cette confidente dans ſes intérêts ; il lui promit des récompenſes exceſſives ſi par ſes ſoins elle pouvoit diſpoſer la Princeſſe à obéir aux ordres de ſon Pére ; enſuite il lui demanda ſi ſon cœur n'étoit point prévenu pour un autre, elle lui répondit qu'elle étoit abſolument inſenſible : ce diſcours fit renaître l'eſpérance en ſon cœur, & pour l'enga-

ger

ger à s'employer plus fortement pour lui, il lui donna un Diamant d'un grand prix qu'elle fut obligée d'accepter pour ne point lui donner lieu de croire qu'elle ne vouloit pas le ſervir. Elle rendit compte de cette converſation à la Princeſſe qui rit beaucoup avec elle de l'amour de ce Prince, & lui promit de n'y jamais répondre.

Cependant le Vaivode Viſnovetski remarquoit avec un plaiſir extrême les différentes intrigues que cauſoit le déguiſement de Demetrius; il ne pouvoit s'empêcher d'en rire avec ſon Epouſe & ce Prince, qui quitoit avec eux le perſonnage de Chriſtine; il le felicita ſur les grandes paſſions qu'il allumoit dans les cœurs, & le conjura de ne point précipiter le dénoûment d'une ſcéne ſi réjouïſſante.

La Princeſſe ſon Epouſe ne pouvoit partager ſa joye, elle

étoit continuellement tourmentée par une passion d'autant plus violente qu'elle étoit obligée de la cacher, elle faisoit mille efforts pour la vaincre; mais toujours inutilement. Sa santé ne put être à l'épreuve de tant de peines, elle s'affoiblit insensiblement, & enfin elle succomba sous le poids de sa douleur; elle fut attaquée d'une fiévre si violente, que dès le troisiéme accès on commença à craindre pour sa vie.

Cet accident troubla toute la Cour du Palatin; l'amitié qu'il avoit pour cette Princesse suspendit quelque tems la violence de son amour; le Vaivode qui l'aimoit avec toute l'ardeur d'un Amant étoit dans un desespoir dont on aprehendoit les suites; & Demetrius qui lui devoit tout le bonheur dont il jouïssoit, étoit véritablement affligé de sa maladie; il ne la quitoit presque

pas

pas un moment, & lui rendoit mille ſoins avec un empreſſement qui la touchoit.

Un jour qu'il étoit ſeul auprès d'elle, & qu'elle étoit dans une de ces plénitudes de cœur où l'on ne peut plus renfermer ſes ſentimens en ſoi-même, elle prit foiblement une de ſes mains, & la mouillant de ſes larmes, vous voyez, lui dit elle, l'état où je ſuis réduite; la triſteſſe que je remarque en vous, & les ſoins que vous me rendez me font croire que vous en êtes touché; mais, Seigneur, le ſeriez-vous encore ſi vous ſaviez que c'eſt vous qui cauſez ma peine? La violence que je me fais à tous momens pour vous cacher ma foibleſſe, m'a réduite en l'état où je ſuis; heureuſe ſi la mort avoit terminé mes jours avant la perte de mon innocence? mais la certitude où je ſuis de n'avoir pas encore long tems à en rougir,

gir, me donne la force de vous la découvrir ; je vous ai aimé auſſi-tôt que je vous ai vû, & j'ai combattu ma tendreſſe auſſi-tôt que je l'ai connuë ; mais tout ce que ma vertu a pu obtenir de mon cœur a été de vous cacher toûjours le penchant qu'il avoit pour vous ; vous ne vous en êtes jamais aperçû, vous avez aimé la Princeſſe ma Sœur, j'ai connu votre amour, vous me l'avez avoué vous-même, & malgré l'intérêt de mon cœur, je n'ai ſongé qu'à vous ſervir auprès d'elle ; je crois y avoir réüſſi, & loin de m'en repentir je le ferois encore : mais je vous avoûrai que je n'ai pu m'empêcher de porter envie au bonheur dont elle jouït dans la poſſeſſion de votre cœur ; je n'ai pu ſoutenir la penſée de vous voir vivre pour une autre, & les efforts que j'ai faits pour vaincre ce mouvement de jalouſie

louſie ont détruit ma ſanté; je meurs, ajouta-t'elle d'une voix affoiblie, ne vous ſouvenez plus de ma paſſion: mais que dis-je! Seigneur, ne m'oubliez jamais, je vous en prie, & je vous en conjure par tout l'amour que vous avez pour la Princeſſe ma Sœur, aimez-la toûjours, vivez pour elle, penſez quelquefois à moi.

Une foibleſſe qui la prit dans ce moment l'empêcha de continuer un diſcours qui cauſoit à Demetrius la douleur la plus vive; il n'avoit jamais rien ſoupçonné des ſentimens qu'elle avoit pour lui; l'état où il la voyoit excitoit ſa pitié & le mettoit au deſeſpoir; il fit tous ſes efforts pour l'en tirer; elle ouvrit de grands yeux mourans, & voyant les larmes qu'il répandoit avec abondance elle en fut ſenſiblement touchée, & le repouſſant doucement, elle lui dit qu'elle

ne

ne pouvoit plus soutenir sa présence après l'aveu qu'elle venoit de lui faire ; & elle le pria de se retirer.

Dans ce moment le Vaivode & quelques autres personnes entrérent dans sa chambre, & Demetrius en sortit vivement affligé de sa maladie qu'il croyoit mortelle ; mais elle ne dura pas long tems, la jeunesse & peut-être la satisfaction d'avoir enfin fait connoître son amour, la tirérent de danger ; la fiévre la quita, les forces commencérent à revenir, & il ne lui resta plus qu'une douce langueur qui la rendit mille fois plus touchante & plus belle.

Cette maladie avoit suspendu l'amour il rentra bientôt dans tous ses droits. Le Palatin, que la résistance qu'il trouvoit dans la feinte Christine, enflammoit encore davantage, lui parla dans

les

les termes les plus tendres & les plus preſſans.

Le Prince Sapicha n'oſoit lui parler ; mais ſes yeux qu'il ſavoit arrêter ſur elle lors qu'il n'étoit pas obſervé, lui faiſoient connoître qu'il l'aimoit toûjours.

La Princeſſe Corkia étoit outrée des mépris qu'il avoit pour elle ; depuis qu'elle étoit à Sechou, il n'avoit pas daigné lui parler que lors que la bienſeance & la civilité l'y avoient indiſpenſablement obligé ; elle s'étoit bien aperçuë des nouveaux ſentimens qui l'occupoient, & qu'elle ne régnoit plus dans ſon cœur, & elle n'avoit pu s'empêcher d'en avoir du dépit ; un eſclave qui s'échape des chaînes d'une belle, la fait toûjours rougir : cette connoiſſance avoit ſervi à la confirmer dans la penſée où elle étoit de vaincre entiérement le penchant qui l'entraînoit vers lui ; mais on ne ſe dé-

défait pas ainſi d'un amour qu'on a pris plaiſir à faire naître dans un cœur, & tous ſes efforts n'en avoient encore pu rien obtenir.

Il eſt vrai que comme il lui avoit déja fait pluſieurs infidèlitez, elle n'avoit plus pour lui la même ardeur qu'elle avoit euë autrefois: mais elle ne pouvoit encore le regarder avec indifférence, & ſi elle n'avoit pas aſſez d'amour pour ſentir une douleur bien vive de la nouvelle infidèlité qu'il lui faiſoit; elle n'avoit pas aſſez d'indifférence pour la ſuporter patiemment.

Le Prince Miciſlas qui avoit réſolu de tenter un dernier effort pour rendre la Princeſſe de Sandomir ſenſible à ſon amour, chercha une occaſion de lui parler: & l'ayant trouvée, il lui vanta ſa conſtance, il peignit ſon amour avec les couleurs les plus vives, & la pria de ne point de-

déſeſperer un Amant furieux qui pouroit ſe porter aux plus violentes extrêmitez pour ſe ſatisfaire : mais il ne put en recevoir qu'une triſte aſſurance de ne la voir jamais répondre à ſa tendreſſe ; il ne ſe rebuta pas encore, il parla fortement au Palatin, & voyant qu'il perſiſtoit toûjours à ne point vouloir contraindre l'inclination de la Princeſſe ; il réſolut de l'enlever, & il prit des meſures ſi juſtes pour éxécuter ce lâche deſſein, qu'il crut que rien n'étoit capable de le lui faire manquer.

Cependant le Palatin étoit vivement piqué des rigueurs que la feinte Chriſtine avoit pour lui ; il n'avoit jamais trouvé tant de réſiſtance, & ſon amour en étant augmenté, il réſolut de la rendre ſenſible à quelque prix que ce fût, & même de l'épouſer s'il ne pouvoit autrement s'en faire aimer ; il voulut

lui

lui déclarer la disposition où il étoit, & la pria d'un ton si ferme de venir le trouver sur le soir dans un cabinet de verdure qui étoit au bout des jardins du Palais, que craignant enfin de l'irriter, elle fut obligée de lui promettre, mais ce ne fut que dans l'espérance qu'elle pourroit trouver un moyen de s'en deffendre sans qu'elle parût y avoir contribué.

Le Prince Sapicha n'osant lui parler, representa si vivement à la Princesse sa Sœur, qu'il ne pouvoit plus vivre s'il ne savoit quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui, qu'elle lui promit de la faire consentir à lui accorder un entretien secret, & en effet elle l'en pressa très-fortement.

La feinte Christine lui aprit l'engagement où elle étoit avec le Palatin; elle fut surprise de

la

la violence de l'amour de ſon Pére, & très embarraſſée à éxécuter la promeſſe qu'elle avoit faite au Prince ſon Frére. Comme elle ſavoit l'amour qu'il avoit eu pour la Princeſſe Corkia, elle voulut lui faire une petite malice & elle pria cette Princeſſe de vouloir ſe trouver au rendez-vous au lieu de Chriſtine; quoi que Corkia voulût ne plus aimer ce Prince, elle ne put ſe refuſer le plaiſir de le voir encore & de le confondre; peut-être eſpera-t'elle de le faire revenir, de ſorte qu'elle promit à la Princeſſe tout ce qu'elle voulut, & convint avec elle de l'heure & du lieu du rendez-vous qu'elle marqua dans un Parc qui étoit à la fin d'un parterre au bord d'une fontaine.

La Princeſſe alla porter cette heureuſe nouvelle à ſon Frére qui la reçut avec une joye infi-

nie,

nie, & courut auſſitôt au lieu qui lui étoit aſſigné.

L'heure que le Palatin avoit marquée à la feinte Chriſtine approchoit, & ne pouvant trouver de prétexte pour lui manquer de parole, elle alloit partir pour l'aller trouver, lors que le Prince Miciſlas entra dans l'appartement de la Princeſſe de Sandomir, & lui propoſa de faire quelques tours de promenade dans le Parc: elle auroit bien voulu s'en deffendre, mais étant obligée d'avoir quelques égards pour lui, elle ne voulut pas lui refuſer cette légére ſatisfaction: elle prit avec elle une de ſes filles, & ſe prépara à le ſuivre.

Quelque chagrin que la feinte Chriſtine eût de la laiſſer avec ſon Rival, elle fut obligée de la quiter pour ſe rendre au lieu où l'amoureux Palatin l'attendoit.

Le

Le Prince Miciſlas qui vouloit enlever la Princeſſe, & avoit tout fait préparer pour l'éxécution de ce lâche deſſein, l'engagea adroitement à ſe promener dans les allées les plus retirées du Parc; la Princeſſe qui ne ſe défioit de rien le ſuivit où il voulut. Il ſe promena quelque tems avec elle comme s'il n'avoit eu d'autre deſſein, & enſuite il ſut la conduire inſenſiblement dans une allée obſcure où il avoit fait cacher quelques-uns de ſes domeſtiques qui devoient paroître & l'enlever au ſignal qu'il leur feroit.

Mais le Vaivode Viſnovetski fut averti du Projet que ce Prince méditoit, il courut promptement chercher la feinte Chriſtine; il apprit qu'elle étoit dans les jardins, il s'y rendit, & après les avoir preſque entiérement parcourus, il entra dans le Cabinet où elle étoit avec le Pa-

latin qui employoit inutilement toute ſon éloquence pour fléchir ſes rigueurs.

Quoi, Prince, lui dit-il, en la tirant par le bras, vous êtes tranquile pendant que votre Rival enléve peut-être en ce moment la Princeſſe?

On peut s'imaginer quelle fut la ſurpriſe du Palatin, d'entendre apeller, Prince, une Fille qu'il aimoit avec une ardeur extrême; mais la feinte Chriſtine ne lui donna pas le tems d'éclaircir un myſtére auquel il ne pouvoit rien comprendre; elle ſortit du Cabinet, & ſuivit le Vaivode qui la guida aux lieux où il ſavoit que le Prince Miciſlas devoit mener la Princeſſe pour l'enlever.

Cependant ce Prince voyant que tout ſuccédoit au gré de ſes deſirs, fit à ſes domeſtiques le ſignal dont il étoit convenu avec eux; la Princeſſe frémit à la

vûë du danger qu'elle alloit courir, ne pénétrant que trop les deſſeins de ce Prince, & le regardant avec des yeux pleins de colére & d'indignation; lâche, lui dit-elle, eſt-ce ainſi que tu me dois prouver ton amour? Madame, lui répondit-il, ſans s'émouvoir, je vous aime avec une ardeur extrême & je vous en ai donné les marques les plus tendres, vous m'avez toûjours mepriſé; mais je ne puis ſouffrir plus long tems vos rigueurs, & puis que ceux dont vous dépendez conſentent à mon bonheur, il faut me ſuivre en des lieux où je ſerai le maître; en achevant ces mots il voulut lui-même la prendre par le bras, mais il en fut empêché par la feinte Chriſtine qui d'une main le retenant par les cheveux, & de l'autre ſaiſiſſant la garde de ſon épée, traître, lui dit-elle, tu n'iras pas loin ſans recevoir le prix de ton

audace ; auſſitôt elle le terraſſa avec une force prodigieuſe: les domeſtiques du Prince étonnez de cette action ſe jettérent ſur elle pour la deſarmer, mais elle les reçut avec un courage que la vûë du danger que couroit la Princeſſe augmentoit encore, & étant ſecondée par le Vaivode ils ſoutinrent tous deux les efforts de dix ou douze hommes armez.

Le bruit des épées & les cris que pouſſoit la fille qui avoit accompagné la Princeſſe firent au loin retentir le Parc, & parvinrent juſques aux lieux où étoit le Prince Sapicha.

Flaté des plus douces eſpérances il s'étoit rendu aux bords de la fontaine où il croyoit entretenir l'aimable Chriſtine : quelle ſut ſa ſurpriſe & ſa douleur d'y voir venir au lieu d'elle la Princeſſe Corkia! Dans le premier mouvement de ſa colé-

re

re & de ſon dépit il voulut fuir, mais elle l'arrêta, quoi qu'elle ne l'aimât plus avec la même ardeur, elle ne pouvoit voir ſans chagrin ſa nouvelle inconſtance, elle vouloit la lui reprocher & l'abandonner enſuite pour jamais: mais malgré tout le courroux qu'elle voulut affecter, il vit bien que ſes reproches étoient encore des reſtes d'un amour qu'elle ne pouvoit ſurmonter.

Dans ce moment il entendit le bruit du combat; auſſi-tôt il courut aux lieux d'où il crut qu'il pouvoit venir: quel nouveau ſujet de ſurpriſe & d'étonnement de voir ſa chére Chriſtine au milieu d'une troupe d'hommes furieux abattre & renverſer tous ceux qui oſoient l'aprocher! & de voir un peu plus loin la Princeſſe ſa Sœur languiſſante, abatuë & couchée au pied d'un arbre! Il mit l'épée

à la main, & fondant impétueusement sur les combattans dont sa chére Christine étoit environnée, il se fit un passage auprès d'elle, & voulant la délivrer du danger qu'elle couroit, il leur porta des coups si terribles, qu'ils commencérent à douter du succès du combat.

Cependant le Palatin étoit toûjours dans le Cabinet où il avoit cru vaincre la fierté de la feinte Christine, il ne pouvoit revenir de la surprise où le discours du Vaivode l'avoit jetté. Christine qu'il aimoit avec tant d'ardeur & qu'il avoit même pris la résolution d'épouser, étoit un Prince qui depuis long tems étoit déguisé auprès de la Princesse sa Fille; comme il aimoit la gloire & l'honneur il lui passa dans l'esprit les desseins les plus violens, & il résolut de vanger l'affront qu'il croyoit avoir reçû, il sortit furieux du

Ca-

Cabinet, & courut l'épée à la main aux lieux où il entendoit un ſi grand bruit.

Il arriva dans le moment que la feinte Chriſtine aidée de quelques domeſtiques qui étoient venus à ſon ſecours achevoit de mettre en fuite les gens du Prince Miciſlas.

Il aperçut la Princeſſe au pied d'un arbre dans une langueur & un abattement qui redoublérent encore ſa fureur, croyant que le danger ſeul que couroit ſon Amant, la mettoit dans cet état. Il s'approcha d'elle & la regardant avec des yeux enflamez de courroux, infame, lui dit-il, qui me deshonore en ſouffrant un Prince déguiſé auprès de toi, reçois la punition de tes crimes; que ne puis-je laver dans ton ſang & ta honte & celle dont tu me couvre! A ces mots il leva le bras pour la fraper: la feinte Chriſtine qui re-

remarqua ſon action, pouſſa un cri qui fit retentir les airs, & volant au ſecours de ſa Princeſſe elle arriva aſſez tôt pour arrêter le bras du Palatin.

A la vûë de celle qu'il avoit tant aimée il laiſſa tomber ſon épée, & demeura quelque tems enſéveli dans un ſilence funeſte, agité de mille penſées différentes qui ſe preſentoient en foule à ſon imagination. La Princeſſe étoit ſi ſurpriſe & ſi troublée de l'action de ſon Pére, qu'elle n'avoit pas la force de ſe lever; la vûë d'une mort qu'il avoit été lui-même ſur le point de lui donner l'avoit glacée de crainte & d'effroi, il lui reprochoit d'avoir ſouffert auprès d'elle un Prince déguiſé; quel pouvoit être ce Prince; elle ne fut pas long tems à le deviner. La vûë de Chriſtine & le trouble qu'elle remarquoit dans ſes yeux la confirmérent dans ſa penſée: un mou-

mouvement de joye s'empara de ſon cœur malgré elle; mais ſa vertu le combattit, elle fut indignée de la tromperie qu'on lui avoit faite; & les bontez qu'elle avoit euës pour la feinte Chriſtine ſe préſentant dans ce moment à ſon eſprit, lui parurent ſi criminelles, qu'elles la couvrirent de honte & de confuſion: elle ne ſut à quoi ſe déterminer où à la colére, ou au pardon: mais cette incertitude elle-même étoit une marque aſſurée que l'amour l'emportoit ſur tout ſon reſſentiment.

Le Vaivode ſurpris de l'extrémité où le Palatin venoit de ſe porter, & craignant les tranſports de ſa colére, ſe hâta de juſtifier la Princeſſe; il lui déclara la naiſſance & la qualité de Demetrius, & les raiſons qui l'avoient engagé à paroître devant lui dans un habit ſi peu

conforme à ſon ſexe & à ſon courage.

Le Palatin fut encore plus ſurpris de ce qu'il aprenoit, il écouta le diſcours du Vaivode avec une extrême avidité; il le lui fit répéter pluſieurs fois, & en éxaminant toutes les circonſtances, il y trouva tant d'aparence de vérité qu'il ne put s'empêcher de le croire; l'amour qu'il avoit eu pour Chriſtine ſe changea en amitié pour Demetrius *, il lui promit de faire tous ſes efforts pour l'élever ſur le Trône dont ſon Tiran l'avoit chaſſé, & pardonna à la Princeſſe un crime dont il vit bien qu'elle n'avoit été nullement complice.

Mais on ne peut exprimer l'étonnement du Prince Sapicha de ſe voir fruſtré des douces eſpérances qu'il avoit conçuës; il fut

* Margeret, Janſonius, Bareze, Olearius, Mem. de Mr. de Thou.

fut au deſeſpoir d'avoir perdu tant de ſoins & de ſoupirs qu'il auroit pu mieux employer ailleurs, & d'avoir quité une Princeſſe dont il étoit aſſuré d'être aimé pour courir après une perſonne qu'il ne pouvoit poſſéder.

Le Prince Miciſlas étoit encore plus outré de trouver un Rival qui ſelon toutes les aparences étoit tendrement aimé de la Princeſſe; la honte & la rage d'avoir été trompé le tranſportérent tellement qu'il ramaſſa une épée qui étoit auprès de lui & ſe la plongea dans le ſein: mais ſa colére l'aveugla ſi fort que ne pouvant choiſir l'endroit où il vouloit ſe fraper, l'épée gliſſa & ne lui fit qu'une bleſſure aſſez légére; on l'empêcha de continuer, & malgré la haine que ſa lâcheté avoit donnée au Palatin pour lui, il le fit emporter dans ſon apartement où l'on

mit le premier appareil ſur ſa playe.

Le Vaivode, Demetrius & le Prince Sapicha emmenérent la Princeſſe de Sandomir, & ſuivirent le Palatin, ſurpris & confus de ce qui venoit de ſe paſſer.

Fin du ſecond Livre.

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

Par Mr. N. D. L. R.

TOME II.

A LA HAYE,

Chez les FRERES van DOLE,
Marchands Libraires dans le
Lange-Pooten.

M. DCC. XV.

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE TROISIE'ME.

DEmetrius étoit au comble de ſes vœux, & ſon bonheur avoit même paſſé ſon attente, ſon ambition & ſa tendreſſe étoient également ſatisfaites, il pouvoit accorder les deſirs de ſon cœur avec ceux de ſa vengeance, & ſon amour lui devenoit d'autant plus cher que c'étoit lui qui lui procuroit tous ces avantages. *

Le

* Margeret, Olearius.

Le Palatin de Sandomir aſſuré de ſa Naiſſance & du Droit qu'il avoit au Trône de Moſcovie, lui promettoit de faire tous ſes efforts pour engager le Roi de Pologne à le protéger; il aprouvoit ſon amour, & lui faiſoit même eſpérer de le rendre heureux auſſi-tôt qu'il ſeroit reconnu pour le Fils du Czar Baſilowits; il pouvoit ſe flatter d'être aimé de la Princeſſe, & la maniere dont il avoit ſu lui-même s'en inſtruire en augmentoit encore le plaiſir.

Le Prince Sapicha avoit conçu pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre, & lui avoit juré mille fois de périr ou de le rétablir dans ſes Etats.

La Princeſſe Viſnovetski partageoit ſa joye, il la regardoit comme une tendre Amie, & la confiance qu'il avoit en ſa vertu ne lui laiſſoit rien apréhender de ſon amour.

Mais

Mais tant d'avantages le touchoient moins que la colére où la Princeſſe de Sandomir étoit contre lui ; cette Princeſſe avoit peine à lui pardonner la tromperie qu'il lui avoit faite : le ſouvenir des bontez qu'elle avoit euës pour lui lors qu'il paroiſſoit ſous un habit de fille, excitoit en elle un certain dépit qui s'augmentoit encore toutes les fois qu'elle le voyoit, & ſa vertu ſcrupuleuſe & délicate lui faiſoit un crime d'une action que toute autre auroit trouvée innocente. Il n'oublioit rien pour vaincre un ſcrupule qu'il lui ſembloit qu'elle pouſſoit trop loin, & pour obtenir le pardon d'un crime que l'amour qui l'avoit fait commettre devoit rendre excuſable.

Pardonnez-moi, lui diſoit-il, la tromperie innocente que je vous ai faite & daignez écouter les raiſons qui m'y ont engagé ; je voyois par tout mille ennemis ar-

armez pour me détruire, j'étois perdu si j'avois été découvert, & je n'aurois pu jamais échaper aux perquisitions éxactes qu'ils faisoient faire, si je ne m'étois pas sauvé à la faveur de ce déguisement.

Je conviens, lui répondit-elle, que vous avez eu raison de vous servir de ce déguisement favorable pour tromper vos ennemis; mais ne deviez-vous pas le quiter lors que vous vous êtes vu en sûreté? deviez-vous tendre à mon innocence des piéges d'autant plus dangereux que je ne pouvois les éviter ni même les prévoir? deviez-vous surprendre ma tendresse & m'arracher mon secret? enfin deviez-vous.... Je rougis de ma foiblesse, non, je ne vous pardonnerai jamais, je dois vous haïr & je le veux, quoi que je sente que mon cœur refuse d'y consentir.

Mais,

Mais, Madame, reprit-il, devez-vous me haïr pour avoir cherché à m'aſſurer d'un bonheur dont j'aurois toûjours douté. Sans cet artifice aurois-je jamais été parfaitement heureux? & m'auriez-vous fait cet aveu charmant dont tout mon ſort dépendoit? Non, Madame, non, je ne puis me repentir de ce que j'ai fait: mais, ajouta-t'il, en embraſſant ſes genoux, & la regardant avec des yeux où le plus tendre amour étoit peint au milieu d'une langueur la plus touchante, ſerez-vous inéxorable, n'accorderez-vous point ma grace à la violence de mon amour? & ne me pardonnerez-vous pas un crime qui part d'un ſi beau principe? Tout le courroux de la Princeſſe ne put tenir contre tant de marques d'amour; allez, lui dit-elle, d'un air doux & paſſionné; vous dire que je ne puis vous haïr, c'eſt aſſez

vous

vous dire que je vous pardonne.

Cette réponſe excita dans ſon cœur les tranſports les plus ardens; l'excès du plaiſir qu'il goûta ſuſpendit l'uſage de ſa voix, & ſon eſprit ne pouvant trouver de termes aſſez forts pour exprimer tout ce qu'il reſſentoit, fut obligé de laiſſer parler ſes yeux, leurs regards tendres & languiſſans furent ſeuls capables de le faire connoître, & ils perſuadérent mieux que les diſcours les plus éloquens.

* Cependant le Palatin qui n'étoit plus occupé que du deſir d'élever la Princeſſe ſur le Trône de Moſcovie, dit à Demetrius qu'il étoit tems de paroître & de ſe déclarer, & qu'il falloit aller à la Cour où il mettroit tout en uſage pour obtenir le Secours & la Protection du Roi. Il voulut engager le Vaivode Viſnovetski à faire ce voyage avec

* Margeret, Mem. de Mr. de Thou.

avec lui, mais la Princeſſe ſon Epouſe, qui croyoit qu'en s'éloignant de Demetrius, elle perdroit inſenſiblement les impreſſions qu'il avoit faites ſur ſon cœur, le pria de ne la point abandonner & de la mener à la Campagne, où elle eſpéroit recouvrer entiérement ſa ſanté. Le Vaivode qui l'aimoit tendrement conſentit à tout ce qu'elle voulut, il embraſſa mille fois Demetrius & lui promit, s'il avoit beſoin de ſon ſecours, de l'aller trouver avec tout ce qu'il pouroit lever de Soldats en Lithuanie.

L'adieu de la Princeſſe ſon Epouſe & de Demetrius fut plus tendre & plus douloureux, il avoit pour elle une véritable eſtime, & par reconnoiſſance & par ſentiment, elle l'aimoit avec une ardeur extrême, & craignant de ne le plus revoir, elle fut ſi ſaiſie à ce départ qu'elle n'eut pas la force de lui parler. Adieu,

lui

lui dit-elle, ſes pleurs & ſes ſoupirs dirent le reſte & dirent plus qu'elle n'auroit oſé dire ; enfin ils partirent.

Le même jour le Prince Miciſlas partit auſſi avec la Princeſſe Corkia, ſans prendre congé de la Princeſſe de Sandomir qu'il croyoit haïr ; mais qu'il aimoit encore trop pour ſon repos.

Quelques jours après le Palatin & toute ſa Famille, prirent le chemin de Cracovie où étoit le Roi Sigiſmond à qui il vouloit préſenter Demetrius, eſpérant obtenir facilement la protection de ce Prince dont il connoiſſoit la généroſité. *

Le Roi Sigiſmond Auguſte avoit toutes les qualitez que les Peuples doivent ſouhaiter dans un Roi pour être heureux, il étoit bon & il les aimoit, il avoit l'ame grande & généreuſe, & ſa raiſon ſavoit commander à ſes paſ-

* Margeret, Olearius, &c.

paſſions; il ſavoit la Guerre, mais il aimoit la Paix, & il n'entreprenoit jamais rien ſans avoir auparavant conſulté des hommes ſages dont il ſuivoit toûjours les avis.

Il reçut Demetrius avec bonté, & il écouta toutes les circonſtances de ſon Hiſtoire qu'il lui raconta, charmé de la prudence & de la ſageſſe qu'il remarquoit en lui dans un âge où les paſſions les plus vives agitent le cœur & l'empêchent d'écouter les conſeils de la raiſon; & ſon air noble & majeſtueux lui perſuada qu'il étoit du ſang dont il ſe vantoit de ſortir: mais comme il avoit cru avec toute la terre que Demetrius avoit été aſſaſſiné dans le Château d'Uglits, il ne voulut pas s'embarquer dans une affaire auſſi importante ſans bien éxaminer ſi la Guerre qu'il alloit entreprendre étoit juſte & legitime.

Il fit aſſembler ſon Sénat devant

vant lequel il ordonna à Demetrius de paroître & de prouver le discours qu'il avoit avancé.

* Ce jeune Prince parut devant ces graves Magistrats avec une grace engageante, une fierté noble, une assurance modeste qui les prévint en sa faveur ; il fit un recit le plus touchant des malheurs qu'il avoit soufferts dans un âge où l'on fait à peine attention sur tout ce qui peut arriver ; ensuite il expliqua la maniére dont l'Impératrice sa Mére avoit sû l'arracher à la mort & le derober aux fureurs des Ministres de Boris ; il remplit son discours de circonstances qui faisoient autant de preuves convainquantes ; & pour achever de persuader les esprits des Magistrats qu'il voyoit ébranlez & disposez à le croire, il fit voir les marques qu'il avoit aportées en venant au monde, & il leur mon-

* Margeret.

montra la vérité ſi clairement qu'aucun d'eux ne put douter un moment qu'il ne fût le veritable Demetrius.

De ſorte que le Roi ſur l'avis des Sénateurs lui promit ſolemnellement de le rétablir dans ſes Etats, & en attendant que l'Armée qu'il vouloit lui donner fût en état de ſe mettre en campagne, il lui fournit de quoi paroître à la Cour ſelon ſa qualité, & même il lui fit prendre un apartement dans ſon Palais.

La Cour de Sigiſmond étoit une des plus galantes & des plus magnifiques de l'Europe; l'eſpérance d'obtenir un jour une Couronne que donnoient quelquefois le mérite & preſque toujours la brigue & le crédit y attiroit quantité de Princes & de Seigneurs qui ſervoient à la rendre encore plus éclatante par leurs grandes richeſſes & par les dépenſes exceſſives qu'ils étoient

obligez de faire : Les Dames étoient belles & savoient parfaitement l'art de charmer & de retenir les cœurs, & il n'y en avoit aucune qui ne fût assez aimable pour arrêter quelques-uns de ces Princes dans ses chaînes.

Le Roi avoit un Fils & une Fille qui faisoient l'ornement & les delices de toute la Cour.

Le Prince s'apelloit Uladislas, il étoit grand & bien fait ; il n'étoit pas si réguliérement beau que Demetrius ; mais il n'avoit pas moins de noblesse & de majesté dans son air ; il avoit le cœur grand, généreux, l'esprit solide, élevé & d'un caractére qui plaisoit infiniment.

La Princesse Anguienska étoit d'une taille avantageuse & bien prise ; elle avoit un certain air de jeunesse & de douceur qui la rendoit très touchante ; des yeux vifs & pleins de feu dont les regards portoient jusques au cœur,

& en banniſſoient la tranquilité ; le ſon de ſa voix excitoit le trouble & l'émotion ; il étoit preſque impoſſible de lui réſiſter quand elle vouloit plaire ; & comme elle le vouloit toûjours, elle étoit toûjours dangereuſe ; elle avoit l'eſprit amuſant, doux, aiſé, un tour naturel qui charmoit ; enfin il n'y avoit à la Cour que la Princeſſe de Sandomir qui pût effacer ſa beauté.

Le Prince Uladiſlas charmé des grandes qualitez qu'il trouvoit en Demetrius conçût pour lui l'amitié la plus ſincére, & Demetrius y répondit avec ardeur : le Roi vit avec plaiſir leur union, & fit tout ce qu'il put pour en ſerrer encore les nœuds.

Mais pendant que Demetrius étoit occupé du ſoin de rendre le Roi & les principaux Seigneurs de la Cour favorables à ſes deſirs ; le Prince Sapicha ne cherchoit qu'à s'enflammer ; ſon

cœur naturellement ſenſible & tendre, ne pouvoit reſter ſans paſſions ; il voyoit toutes les beautez de la Cour ſans pouvoir en aimer aucune ; la Princeſſe Auguienska vengea l'outrage qu'il faiſoit à leurs charmes, & ſut fixer ſon eſprit inconſtant : mais par un effet du caprice de l'amour le cœur de cette Princeſſe, ſur qui jamais on n'avoit pu faire aucune impreſſion, devint ſenſible pour Demetrius que le Prince Uladiſlas lui avoit préſenté, & cette prévention l'empêcha long-tems de remarquer les ſentimens que le Prince Sapicha avoit pour elle.

Demetrius goutoit auprès de la Princeſſe de Sandomir le plaiſir d'aimer & d'être aimé, & ſon bonheur étoit encore augmenté par l'eſpérance que le Roi lui donnoit de le mettre bientôt en état de diſputer l'Empire que

Bo-

Boris lui retenoit ; la Princeſſe partageoit ſa joye & l'aſſuroit d'une conſtance que rien ne ſeroit jamais capable d'ébranler ; ils n'avoient éprouvé juſques-là que les douceurs de l'amour, il étoit tems qu'ils en connuſſent les rigueurs. Cette paſſion pour être bien reçuë dans les ames y fait ordinairement ſon entrée accompagnée de la joye & des plus doux plaiſirs dont elle promet une longue jouïſſance, & jamais elle ne leur fait ſentir ſes peines que lors qu'elle en eſt entiérement la maîtreſſe, & qu'elle eſt aſſez puiſſante pour ne pouvoir plus en être chaſſée : la fortune leur avoit été trop favorable pour ne point ſe démentir : elle voulut leur faire ſouffrir les tourmens que cauſent les ſoupçons, la jalouſie & toutes les inquiétudes qui traverſent l'amour ſans le diminuer.

Le Prince Uladiſlas ne put

voir la Princeſſe de Sandomir qu'en perdant la tranquilité dans laquelle il avoit toûjours vêcu; de tendres agitations qui vinrent s'emparer de ſon cœur, le firent appercevoir qu'il n'étoit plus indifférent ; cette connoiſſance l'allarma, l'amour de cette Princeſſe & de Demetrius avoit trop éclatté pour qu'il n'en fût pas inſtruit; il n'oſoit eſpérer de le chaſſer d'un cœur dont il y avoit long tems qu'il étoit en poſſeſſion ; & quand il l'auroit pû, l'amitié qu'il avoit pour lui s'y oppoſoit, de ſorte qu'il fit les plus grands efforts pour vaincre cette paſſion naiſſante & réſolut de cacher toûjours ſon amour s'il ne pouvoit en triompher : mais comme il craignoit de n'être pas maître de ſon cœur, & de ne pouvoir éxécuter ſes réſolutions, s'il voyoit la Princeſſe, il voulut lui-même ſe bannir de la Cour, & par le conſeil de

Po-

Potoski Seigneur Polonois confident de ſon amour & témoin des efforts qu'il faiſoit pour en triompher, il feignit de n'aimer plus que la chaſſe; ce divertiſſement le rendit inſenſible à tout autre; il évita ſoigneuſement de ſe trouver aux lieux où la Princeſſe pouvoit s'offrir à ſes regards; il n'alla même preſque plus chez la Princeſſe ſa Sœur dans la crainte de l'y voir; mais cette conduite ne put éteindre ſa flamme, au contraire, l'amour qui s'augmente par la réſiſtance qu'il trouve, devint ſi violent, qu'il lui fut preſque impoſſible de le renfermer en lui-même.

Tous ſes Amis s'aperçurent avec douleur de ce changement, Demetrius en fut très-affligé, il lui en fit la guerre, & voulut lui perſuader de quiter un éxercice qui pourroit enfin altérer ſa ſanté: mais plus il lui donnoit de marques d'amitié, plus il

l'obligeoit à perſiſter dans les réſolutions qu'il avoit priſes.

Sigiſmond allarmé de la triſteſſe qu'il remarquoit en lui, ne put s'empêcher de lui demander ce qui la cauſoit; Prince, lui dit-il un jour qu'il le vit revenir de la Chaſſe dans un extrême accablement, d'où, vient cet amour que vous avez depuis quelque tems pour la ſolitude? vous fuyez tous les plaiſirs de la Cour, & il ſemble que vous vouliez vous dérober à tous les yeux; cette conduite a droit de me ſurprendre & de m'inquiéter, auriez-vous quelque ſecret déplaiſir que vous n'oſeriez m'expliquer? vous défiez-vous de ma bonté? & craignez-vous que je ne fiſſe pas tout ce qui dépendroit de moi pour vous ſatisfaire? Seigneur, lui repondit-il, le changement que vous remarquez en moi n'a rien d'extraordinaire, les jeunes gens ſont ſujets à changer ſouvent

vent de goût, j'aime à préſent la Chaſſe, dans un autre tems peut-être aurai-je une autre inclination.

Ce diſcours ne put raſſurer le Roi, il connoiſſoit bien que le Prince avoit quelqu'affaire qui l'occupoit: mais comme il étoit très-ſage & très-prudent, il crut qu'il ne devoit pas pénétrer ce qu'il vouloit lui cacher.

La Princeſſe Anguienska n'étoit pas dans un état plus tranquile; le penchant qui l'entraînoit à aimer Demetrius avoit tant de violence qu'il lui étoit impoſſible de lui réſiſter, & tous les efforts qu'elle fit pour le vaincre furent inutils; en vain elle ſe répréſenta qu'elle n'avoit rien à eſpérer d'un cœur ſenſible à d'autres charmes, ſon amour ſubſiſtoit même ſans cette eſpérance qui ſeule eſt capable de l'entretenir.

Quel eſt mon malheur, diſoit-

elle à Baba qui étoit une de ſes filles confidente de tous ſes ſecrets, mon cœur eſt ſenſible pour un Prince qui ne peut être à moi? Demetrius aime la Princeſſe de Sandomir, il en eſt aimé, je le ſais, & cependant je ne puis me deffaire des ſentimens que j'ai pour lui: mais quelle eſt mon eſpérance? Dois-je me flatter qu'il abandonnera une Princeſſe dont il attend tout ſon bonheur? Non, non, il ne m'aimera jamais, & la gloire m'engage à vaincre mon amour, ou du moins à le cacher toûjours.

Pourquoi, lui répondit Baba, chercher vous-même à vous tourmenter? Peut-être Demetrius n'aime-t'il plus la Princeſſe de Sandomir, il l'aimoit plûtôt par habitude que par inclination, ou peut-être feignoit-il d'être ſenſible à ſes charmes pour engager plus fortement le Palatin à le preſenter au Roi votre Pére;

à preſent qu'il n'a plus beſoin de ſon ſecours, il va ceſſer de ſe contraindre & de l'aimer.

Non, non, reprit la Princeſſe, je ne dois pas m'en flatter, il l'aime depuis long tems, il l'aimera toûjours: mais quand on a beaucoup d'amour, peut-on s'empêcher de concevoir de l'eſpérance? Peut-être qu'il ouvrira les yeux ſur l'avantage que ma naiſſance me donne, & que pouvant trouver autant d'amour dans mon cœur, il ſera charmé de trouver contre ſes ennemis un ſecours plus puiſſant & un azile plus aſſuré que celui que le Palatin pourroit lui donner.

C'eſt ainſi que cette Princeſſe ſe flattoit d'un bonheur qu'elle ne devoit jamais obtenir; cependant la conduite que Demetrius tenoit à ſon égard ſembloit lui promettre un ſuccès heureux.

Comme il croyoit avoir intérêt de la ménager, il avoit

pour elle toutes les attentions & toutes les complaiſances que l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe de Sandomir pouvoit lui permettre ; il lui donnoit tous les momens qu'il ne pouvoit paſſer auprès de cette Princeſſe, & l'apartement qu'il occupoit dans le Pâlais lui fourniſſoit à tous momens mille occaſions de lui parler dont il paroiſſoit profiter avec empreſſement : Elle ne put le voir ſi ſouvent ſans l'aimer davantage, & malgré les réſolutions qu'elle avoit priſes de lui cacher toujours le penchant qu'elle avoit pour lui, elle commença à le regarder d'une maniére ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il n'auroit pu s'empêcher d'en découvrir la cauſe s'il n'avoit pas été prévenu pour une autre.

Mais la Princeſſe de Sandomir s'aperçut bientôt de l'inclination que cette Princeſſe avoit pour lui, car qu'eſt-ce qui peut

échaper à la pénétration d'une Amante: elle en fut allarmée, & craignit qu'il ne devint inconſtant; les charmes de ſa Rivale, le rang conſidérable qu'elle tenoit à la Cour, le beſoin qu'il avoit du Roi, tout lui fit appréhender un malheur qu'elle ne put enviſager ſans effroi.

Elle lui découvrit ſes appréhenſions, un jour qu'il lui juroit à ſes genoux qu'il auroit pour elle une conſtance que rien ne pouroit jamais ébranler: Vous m'aimez, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins de tendreſſe & de langueur, je le ſais, & je n'en puis douter; mais je crains que vous ne ceſſiez un jour de m'aimer. Hélas! cher Prince, ſi vous veniez à changer, je ne ſurvivrois pas à votre inconſtance; la Princeſſe Auguienska a pour vous les mêmes ſentimens que moi, je m'en ſuis aperçuë; elle eſt jeune, elle eſt

belle, & elle eſt fille du Roi : que de juſtes ſujets de crainte pour une tendre Amante ! Ceſſez de la voir, quittez plûtôt l'appartement que vous occupez dans le Palais, les égards que vous avez pour elle me font trembler; encore un coup raſſurez mon cœur timide, ſi je vous aimois moins je ne craindrois pas tant de vous perdre.

Il s'efforça de calmer ſes ſoupçons par toutes les marques qu'il put lui donner du plus violent amour : Non, Madame, lui répondit-il, non, ne craignez rien, je vous ſerai toûjours fidele; quand la Princeſſe de Pologne auroit cent fois plus de charmes, quand elle auroit l'Empire de la terre à m'offrir, elle ne pourroit jamais vous dérober aucun de mes deſirs, vous ſeule avez ſû toucher mon cœur, vous ſeule y régnerez toûjours. Hé! pourrois-je oublier toutes vos

bon-

bontez? ces tendres ſentimens que vous avez eus pour moi quand l'état miſérable dans lequel j'étois réduit ſembloit devoir vous en éloigner? Vous m'avez aimé quand je n'avois que mon cœur à vous offrir; que ne puis-je avec lui vous ſacrifier tous les Trônes de l'Univers? Non Madame, non, ne craignez rien, je vous ſerai toûjours fidele.

Ces tendres proteſtations avoient peine à la raſſurer, & ſon amour timide lui faiſoit appréhender mille malheurs qui ne pouvoient preſque lui arriver: mais elle ne voulut pas le fatiguer plus long tems par des ſoupçons auxquels il ne donnoit pas lieu, ſachant que la jalouſie que l'on s'obſtine à marquer, ne ſert quelquefois qu'à faire ouvrir les yeux ſur le mérite des perſonnes dont on paroît avoir quelque choſe à craindre.

Cependant le Prince Uladiſ-

las ne pouvoit plus cacher ſon amour ; tous les efforts qu'il avoit faits pour le vaincre n'avoient ſervi qu'à l'augmenter davantage, l'amitié fut obligée de lui céder.

Un jour qu'il ſut que la Princeſſe de Sandomir étoit chez la Princeſſe ſa Sœur avec quelques Dames, il y alla & chercha une occaſion de lui parler ; la Princeſſe qui s'étoit aperçuë pluſieurs fois qu'il la fuyoit avec empreſſement, n'avoit pu s'empêcher d'en avoir du dépit ; une Belle veut toûjours que l'on rende quelque hommage à ſes charmes, c'eſt un mouvement naturel dont la plus ſage ne peut ſe deffendre ; elle voulut ſavoir quelle raiſon pouvoit l'éloigner d'elle. A qui dois-je le bonheur que j'obtiens aujourd'hui, Seigneur, lui dit-elle ? je ne ſuis pas accoutumée à en jouïr, & les ſoins qu'il m'a paru que vous preniez de me fuir, m'ont fait

croi-

croire que ma preſence vous étoit importune, je me retire donc pour vous épargner la vûë d'une perſonne qui peut-être vous eſt odieuſe : en prononçant ces mots elle voulut s'éloigner.

Ce Prince qui ne ſavoit comment il devoit s'y prendre pour ſe déclarer ſans manquer au reſpect qu'il lui devoit, fut charmé d'en trouver une occaſion ſi favorable qu'elle faiſoit naître elle-même ; il s'aprocha d'elle, & la ſéparant adroitement du reſte de la Campagnie, ſe peut-il, Madame, lui répondit-il, en baiſſant la voix & la regardant avec des yeux timides & pleins d'amour, que vous interprétiez ſi mal des actions qui ont un ſens tout contraire. Hélas ! ſi je vous haïſſois, je ne vous fuirois pas ; oui, Madame, le ſoin que j'ai pris juſqu'ici de vous éviter, ne vient que d'un excès d'amour, je n'ai pu réſiſter au pouvoir de

vos apas, je vous ai aimée auſſi-tôt que je vous ai vuë, & pour ne point trahir l'amitié que j'ai pour Demetrius, j'ai quité les plaiſirs de la Cour & j'ai cherché la ſolitude, mais j'y portois avec moi le trait qui me bleſſoit, & les bois & les forêts n'ont fait qu'augmenter la violence de mon amour; pardonnez-moi ſi j'oſe vous en faire un téméraire aveu, je ne vous importunerois pas par mes plaintes ſi j'avois pu le vaincre; mais je ſens bien qu'il régnera toujours dans mon cœur.

La Princeſſe ne fut pas peu ſurpriſe de cette declaration qu'elle s'étoit attirée elle-même, elle enviſagea d'abord toutes les ſuites qu'elle pouvoit avoir, & elle craignit que ce Prince ne traverſât les deſſeins d'un Rival qu'il croiroit un obſtacle éternel à ſon bonheur: Comme elle étoit obligée par cette raiſon d'avoir

de

de grands égards pour lui, elle fut aſſez embaraſſée ſur la réponſe qu'elle devoit lui faire : enfin elle prit le parti que la prudence lui conſeilloit de prendre.

Seigneur, lui dit-elle, je ne vous cacherai point la ſurpriſe où me jette l'aveu que vous venez de me faire ; vous ſavez que Demetrius a ſur moi des deſſeins que mon Pére aprouve, vous-même vous rendez juſtice à ſes grandes qualitez ; répondez-vous pour moi tout ce que je dois vous répondre dans une ſituation ſemblable à celle où je me trouve ; je connois vos vertus, & j'ai pour vous toute l'eſtime que vous meritez ; mais ce ſont les ſeuls ſentimens que je puiſſe jamais avoir.

Il vit bien par cette réponſe qu'il ne devoit pas eſpérer d'être jamais écouté plus favorablement ; comme il ne s'en étoit pas trop flatté il lui demanda

ſeulement la permiſſion de la voir quelquefois & de lui parler de ſon amour.

Non, Seigneur, lui répondit-elle, je ne dois plus vous écouter, ni vous voir, cette complaiſance ne feroit qu'entretenir votre amour, & je me reproche déja d'en avoir trop long tems entendu l'aveu.

En prononçant ces mots elle s'approcha du reſte de la Compagnie, & le laiſſa dans une triſteſſe qu'on ne peut exprimer: comme il ne ſe ſentoit pas en état de ſoutenir aucune converſation, il ſortit & deſcendit dans les Jardins du Palais, où éxaminant la réponſe de la Princeſſe, & le peu d'eſpérance qu'il avoit de la rendre ſenſible; il voulut encore faire quelques efforts pour vaincre ſon amour: il réſolut de ſe bannir de la Cour ſous quelque prétexte qu'il ſauroit inventer; mais il n'eut pas

la

la force d'éxécuter cette réſolution que ſon cœur ne pouvoit aprouver ; tout malheureux qu'étoit ſon amour il craignoit d'en triompher, & tout ce que ſa raiſon & ſa vertu purent gagner ſur lui, ce fut de ne point haïr ſon Rival.

Le Prince Sapicha n'étoit pas plus heureux, il reſſentoit pour la Princeſſe Auguienska une ardeur extrême, & ſon cœur autrefois ſi volage, étoit uniquement occupé du deſir de la rendre ſenſible : On n'eſt inconſtant que juſqu'à-ce que le cœur ait trouvé l'objet qui doit le fixer, il ſentit bien qu'il l'aimeroit toujours, & voulant à quelque prix que ce fût l'engager à répondre à ſon amour, il ſe rendit très-aſſidu auprès d'elle ; il fit parler ſes yeux, & ſes ſoins furent remarquez de toute la Cour, excepté de la Princeſſe qui ne penſant

ſant qu'à Demetrius fut long tems à s'en apercevoir.

La langueur qu'il crut remarquer en elle le ſurprit, il en éxamina la cauſe, & découvrit bientôt le penchant qu'elle avoit pour ce Prince. Il avoit doublement intérêt de le conſerver fidele à la Princeſſe ſa Sœur, de ſorte que dans la crainte que la Princeſſe ne lui découvrît ſes ſentimens, dont il vit bien qu'il n'étoit pas inſtruit, & qu'elle ne pût l'engager à y répondre, il ne la quitoit preſque pas un moment.

Mais Demetrius étoit trop occupé de ſes propres ſentimens pour s'apercevoir de ceux que l'on avoit pour lui; il eſt vrai qu'il étoit ſouvent auprès de la Princeſſe, que l'apartement qu'il occupoit dans le Palais lui fourniſſoit à tous momens mille occaſions de la voir & de l'entretenir & dont il étoit obligé de pro-

profiter ; mais comme il n'avoit aucuns deſſeins ſur elle, il ne cherchoit pas à connoître ceux qu'elle pouvoit avoir ſur lui.

Cette Princeſſe qui découvroit en lui mille nouveaux charmes par l'habitude de le voir, en ſentoit augmenter ſon amour, & elle avoit bien de la peine à le renfermer en elle-même : mais le Prince Sapicha qui ne s'en appercevoit que trop, s'empreſſoit à lui retrancher toutes les occaſions qu'elle faiſoit naître de ſe déclarer, il étoit comme un ombre toujours attachée à ſes pas, & il l'éxaminoit avec une attention dont rien n'étoit capable de le détourner ; de ſorte qu'elle ne pouvoit faire connoître ſes ſentimens que par des regards tendres & paſſionnez qu'elle tournoit ſans ceſſe ſur Demetrius.

Ce Prince qui croyoit avoir beſoin de ſon crédit auprès du Roi

Roi pour l'engager à éxécuter plus promptement ſes promeſſes avoit pour elle des égards infinis, & ne perdoit preſque aucune occaſion de lui dire mille galanteries auxquelles elle donnoit ſouvent un ſens amoureux; & quoi que la politique ſeule les lui attirât, l'amour dont elle étoit prévenuë lui faiſoit tout raporter à ce principe; elle ſe flatta que ſes charmes avoient fait ſur ſon cœur une vive impreſſion de tendreſſe, & qu'elle n'avoit qu'à lui laiſſer entrevoir une partie de ſes ſentimens pour achever de l'engager à ſe rendre: Dans cette penſée elle ſavoit inſenſiblement ramener la converſation, que le Prince Sapicha s'efforçoit de rendre indifferente, ſur des ſujets plus galans.

Mais ce Prince qui ne voyoit que trop où elle en vouloit venir, ſe hâta de changer de diſ-

cours

cours, & ſe mit à parler du changement que l'on remarquoit depuis quelque tems dans la conduite & dans les maniéres du Prince Uladiſlas. Il eſt toujours, dit-il, dans une triſteſſe extrême, il fuit ſes meilleurs Amis & ne cherche que la ſolitude, je ne ſais plus que penſer de la conduite qu'il tient.

Il n'eſt pas bien difficile, répondit la Princeſſe, de penſer juſte ſur ce ſujet, ſoupirer ſans ceſſe, s'ennuyer au milieu des plus doux plaiſirs, chercher la ſolitude, je crois qu'à ces marques on doit reconnoître un amour qu'on s'efforce inutilement de vaincre & de cacher.

Quoi! s'écria Demetrius emporté par un mouvement dont il ne connut pas la cauſe, ce Prince auroit-il de l'amour?

D'où vient en ſeroit-il éxemt, répondit la Princeſſe avec précipitation, eſt-on maître de ſon

cœur ? & lors que l'on trouve un objet qui nous paroît aimable, eſt-il en notre pouvoir de ne le pas aimer? Non, non, pourſuivit-elle en le regardant avec des yeux pleins de la plus tendre langueur, lors qu'un violent penchant nous entraîne on s'efforce inutilement de lui réſiſter, le cœur ſe révolte contre la raiſon & ne veut plus ſuivre que l'amour.

Ce diſcours prononcé de l'air le plus paſſionné fit à la fin comprendre à Demetrius ce qu'il ne vouloit pas remarquer, & dans la crainte qu'elle ne s'expliquât plus ouvertement, il ſe hâta de lui répondre.

Je ne l'ai que trop éprouvé, Madame, lui dit-il, qu'on ne fait que de vains efforts pour vaincre un amour qui plaît; lors que je vis la Princeſſe de Sandomir, je fus ſurpris du trouble

& de l'agitation qui s'élevérent dans mon cœur, je reconnus l'amour & je voulus m'opoſer à ces commencemens : Je me réprésentai le peu d'eſpérance que je pouvois concevoir de la rendre ſenſible pour un Page, car ce fut l'état dans lequel je parus pour lors à ſes yeux ; je fis tous mes efforts pour vaincre le penchant qui m'entraînoit vers elle, mais ce fut toujours inutilement, je ne pus lui réſiſter, & je ſens bien qu'il me ſeroit impoſſible de ceſſer de l'aimer.

On ne peut exprimer le dépit que cette réponſe excita dans l'ame de la Princeſſe, l'eſpérance s'y étoit gliſſée malgré elle, on lui diſoit qu'elle devoit la bannir, elle rougit, elle ſe troubla, & n'ayant plus la force de ſoutenir une converſation ſi cruelle, elle feignit de ſe trouver mal, & ſe retira dans ſon ca-

cabinet où elle exhala ſa colére & ſa douleur.

Le Prince Sapicha charmé des ſentimens de Demetrius l'embraſſa mille fois avec les plus grands tranſports de joye & d'amitié; Vous m'avez rendu la vie, Seigneur, lui dit-il, car enfin j'adore la Princeſſe, elle vous aime, & je craignois que vous n'y fuſſiez ſenſible.

Je croyois, lui répondit-il en ſouriant, que vous aviez meilleure opinion & de la Princeſſe votre Sœur & de moi; le penchant que vous avez à l'inconſtance vous fait douter que l'on puiſſe être fidele; mais je laiſſe à la Princeſſe de Pologne le ſoin de me vanger, elle ſaura vous punir & de vos ſoupçons & de vos légéretez.

En achevant ces mots il le fit deſcendre dans les jardins du Palais où il avoit deſſein de ſe promener; ils avoient à peine

fait

fait quelques tours d'allée qu'ils entendirent quelques voix qui ſortoient d'un petit cabinet à côté de l'allée où ils étoient. Demetrius par un mouvement de curioſité qui ne lui étoit pas naturel, voulut s'en aprocher; mais il paya cher cette envie indiſcréte d'aprendre des ſecrets qu'on ne devoit pas lui découvrir. C'étoit le Prince Uladiſlas qui fatigué de ſe promener étoit venu ſe repoſer dans ce cabinet avec Potoski dont les diſcours diſſipoient un peu le chagrin qui le dévoroit depuis la triſte aſſurance que la Princeſſe de Sandomir lui avoit donnée de ne l'aimer jamais.

Quoi, lui diſoit Uladiſlas, je ne dois concevoir aucune eſpérance de rendre ſenſible à mon amour la Princeſſe que j'adore! elle me l'a dit elle-même & d'une maniére à ne pouvoir m'en laiſſer douter? n'ai-je été toujours

indifférent que pour aimer une perſonne qui ne peut me rendre heureux? Mais puis que je ſavois le ſort qui m'étoit deſtiné, devois-je m'y expoſer? je ſavois qu'elle aimoit Demetrius, devois-je eſpérer de le chaſſer de ſon cœur? Non je ne l'ai jamais eſpéré, j'ai fait milles efforts pour vaincre mon amour, & ce n'eſt pas ſans peine qu'il a pu l'emporter ſur l'amitié que j'avois pour mon Rival; j'ai quité tous les plaiſirs que l'on goûte à la Cour, j'ai cherché la ſolitude, enfin je n'ai rien oublié pour retrouver la tranquilité que j'avois perduë; mais ma réſiſtance a toujours été vaine; aimons donc puiſque je ne puis m'empêcher d'aimer, peut-être que ma conſtance touchera la Princeſſe, elle m'a répondu ſans fierté, ſans aigreur, elle pourra quelque jour me répondre plus favorablement.

On

On peut s'imaginer quelle fut la ſurpriſe de Demetrius, de connoître par ce diſcours que le Prince Uladiſlas étoit ſon Rival. Quoi qu'il aprît qu'il n'étoit pas aimé, le myſtére que la Princeſſe avoit pu lui faire de ſon amour lui fit apréhender qu'elle n'y fût ſenſible : dans cette penſée il regarda triſtement le Prince Sapicha, ah Prince, lui dit-il, qu'eſt-ce que je viens d'entendre ? la Princeſſe me trahiroit-elle ?

Le Prince Uladiſlas entendit ces mots, il reconnut la voix de ſon Rival, & voyant qu'il avoit écouté le diſcours qu'il venoit de tenir, il ſortit auſſi-tôt du cabinet, il ſe fit quelque tems un ſilence aſſez triſte entre ces trois Princes; enfin Uladiſlas le rompant le premier embraſſa Demetrius, mon cher Ami, lui dit-il, écoutez-moi, je ne me ſuis pas rendu ſans combattre:

Oui j'ai fait les plus grands efforts pour vaincre mon amour ; mais la Princeſſe éxerce ſur moi une vengeance qui doit vous ſatisfaire, je n'ai reçu que des mépris, & vous en êtes toujours aimé.

Demetrius qui étoit parfaitement généreux fut touché de la nobleſſe du procédé de ce Prince ; je ſais, lui répondit-il, que l'on ne peut vaincre ſon penchant, ce n'eſt pas de vous, ce n'eſt que du ſort que je dois me plaindre, faut-il qu'il me donne pour Rival un Prince pour qui j'ai l'amitié la plus ſincére ; mais Seigneur, ajouta-t'il, puis-je me flater que l'amour ne vous ôtera point celle que vous m'avez promiſe?

A ces mots ces deux illuſtres Rivaux s'embraſſérent encore une fois & ſe promirent de s'aimer toujours, enſuite ils ſe ſéparérent.

Mais

Mais Demetrius ne put s'empêcher de craindre que le mérite de ſon Rival ne fit quelque impreſſion ſur le cœur de la Princeſſe, & qu'elle ne préférât le fils de ſon Roi, & un établiſſement glorieux & aſſuré dans ſon Païs, aux eſpérances douteuſes qu'il avoit à lui offrir ; il communiqua tendrement ſes craintes au Prince Sapicha qui n'oublia rien pour les diſſiper, & pour l'aſſurer de la fidélité de la Princeſſe ſa Sœur.

Cependant le Prince Micislas aimoit toujours la Princeſſe de Sandomir avec une ardeur que les mépris qu'elle avoit eus pour lui avoient encore augmenté ; il avoit cru ne l'aimer plus, mais tout ce grand couroux dont il étoit enflammé n'étoit qu'un amour déguiſé, & il éprouve qu'un cœur tendre ne doit pas prendre beaucoup d'aſſurance ſur la foi d'un dépit

qui ne demande qu'à s'apaiſer : mais comme il vit qu'il ne devoit jamais eſpérer de la rendre ſenſible à ſa tendreſſe ; il réſolut de ſe vanger de ſes rigueurs ſur le Rival qu'elle lui préféroit : en vain on croit ſe venger en ſe plaignant d'une ingrate, ſon triomphe en eſt mille fois plus glorieux, & la vengeance d'un amour mépriſé ne peut éclater que par un nouvel amour.

Comme il étoit allié de Staniſlas favori de Sigiſmond & des plus grands Seigneurs du Royaume, il les prévint en ſa faveur, & ſut ſi bien les engager dans ſa querelle particuliére qu'ils trouvérent toujours quelque prétexte pour retarder le ſecours que le Roi avoit promis à Demetrius.

Mais ce ne fut pas aſſez au gré de ſon reſſentiment d'avoir traverſé ſon Rival du côté de la fortune, il réſolut de le traver-

ſer

ſer encore du côté de l'amour, & de le perdre dans l'eſprit de la Princeſſe de Sandomir. Il avoit ſu démêler les ſentimens que la Princeſſe Auguienska avoit pour lui, & l'amour que le Prince Uladiſlas avoit pour la Princeſſe de Sandomir; il crut qu'il devoit profiter de cette occaſion, & perſuader s'il le pouvoit à la Princeſſe de Sandomir que Demetrius étoit ſenſible aux charmes de la Princeſſe Auguienska, & à Demetrius qu'elle répondoit à l'amour du Prince Uladiſlas; il eſpéra que cet artifice les brouilleroit enſemble d'autant plus qu'ils croiroient tous les deux avoir raiſon de ſe plaindre l'un de l'autre.

Il trouva bientôt une occaſion d'éxécuter ſes deſſeins. La Princeſſe Auguienska ne pouvant s'empêcher d'aimer Demetrius malgré le peu d'eſpérance

qu'elle concevoit de le rendre ſenſible, & croyant qu'à force de la voir il pourroit peut-être aprendre à l'aimer à ſon tour, pria le Prince Uladiſlas ſon frére de lui donner un Bal, & ce Prince qui l'aimoit tendrement charmé de trouver une occaſion de lui procurer quelque plaiſir, fit tout préparer pour le lendemain.

Comme elle avoit formé le deſſein de plaire, elle n'oublia rien de tout ce que l'art peut fournir pour faire éclater & pour augmenter ſa beauté; toute la Cour lui donna des louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie; mais lors que la Princeſſe de Sandomir parut, tous les ſuffrages ſe réünirent bientôt en ſa faveur.

Le Prince Uladiſlas ne put ſe ſouvenir en la voyant ſi belle des réſolutions qu'il avoit priſes de ceſſer de l'aimer, il ne fut plus occupé que du ſoin de lui faire

faire connoître tout ce qu'il reſſentoit pour elle; il ſembla que la fortune voulut ſeconder ſes deſſeins, & ſoit par un effet de ſon caprice ou d'une autre cauſe dont il ſut bientôt profiter, il ſe trouva toujours auprès d'elle, & danſa même pluſieurs fois avec elle; comme elle étoit obligée d'avoir beaucoup d'égards pour lui, elle ne put s'empêcher de lui parler & de répondre aux honnêtetez qu'il lui faiſoit.

Demetrius par un ſemblable effet du hazard ſe trouva engagé auprès de la Princeſſe Auguienska. La Princeſſe de Sandomir qui ne l'avoit point vu depuis deux jours remarquant l'attention avec laquelle il lui parloit, crut qu'il étoit devenu ſenſible à ſes charmes; & Demetrius qui la voyoit toujours avec le Prince Uladiſlas ſe perſuada de même qu'elle répondoit à ſon amour, de ſorte que

pour ſe vanger il donna tous ſes ſoins à la Princeſſe Auguienska, & la Princeſſe de Sandomir outrée d'une inconſtance qu'elle né croyoit pas mériter écouta plus favorablement le Prince de Pologne.

C'eſt ainſi qu'ils ſe prévinrent l'un contre l'autre & qu'ils donnérent eux-mêmes dans le piége qu'on leur tendoit. Le Prince Miciſlas qui n'étoit venu au Bal que pour les éxaminer, pénétra aiſément dans les penſées dont ils étoient occupez & réſolut d'achever ce que le hazard avoit commencé : il avoit eu par le moyen d'un Page de Demetrius, qu'il avoit gagné, de ſon écriture & de celle de la Princeſſe de Sandomir ; il la fit imiter ſi parfaitement qu'il étoit impoſſible de ne pas s'y méprendre, & chercha quelques moyens de faire adroitement tomber ces Lettres ſupoſées entre les mains

de

de la Princeſſe & de Demetrius.

Il fit faire une caſaque des livrées de la Princeſſe, & la donna à un de ſes Pages qu'il inſtruiſit de ce qu'il avoit à faire.

Le lendemain Demetrius au deſeſpoir de l'inconſtance de la Princeſſe dont il croyoit qu'il ne pouvoit douter, ſortit aſſez matin de ſon appartement à deſſein de ſe promener dans les jardins du Palais avec ſon cher Korotki ; comme il traverſoit une galerie qui alloit à l'appartement du Prince Uladiſlas, il apperçut à ſa porte un Page des livrées de la Princeſſe, il fremit à cette vûë, & remarquant une lettre qu'il portoit aparemment à ce Prince, il ne fut plus maître de ſa colere, il la prit des mains de ce Page & lui dit qu'il alloit la rendre lui-même à ſon adreſſe; il retourna dans ſon apartement où il l'ouvrit & y lut ces mots.

LET-

LETTRE.

ENfin, Seigneur, je me rends, je connus trop bien hier quelle eſt la violence de votre amour pour y pouvoir être plus longtems inſenſible, vous ſeul régnez abſolument ſur mon cœur, & je ne me ſouviens pas même qu'un autre ait pu y occuper une place que vous ſeul méritez de remplir; ne craignez rien de votre Rival, je vous le ſacrifie entiérement; je vois la différence qui eſt entre vous & lui, & jamais la Princeſſe de Sandomir n'aimera que le Prince Uladiſlas.

Quoi que cette lettre fût très-éloignée du caractére de la Princeſſe, il ne laiſſa pas de s'y laiſſer tromper; on ne peut exprimer la douleur qu'il en reſſentit, il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre levant les yeux

au

au Ciel, avec toutes les marques du plus violent deſeſpoir. La perfide, diſoit-il à Korotki, elle me ſacrifie à mon Rival, & lui ſeul régne à préſent ſur ſon cœur? elle oublie ainſi les ſermens qu'elle m'a faits tant de fois de m'aimer toûjours: Je ne m'étonne plus des ſoupçons injuſtes qu'elle me marquoit; elle vouloit que mon inconſtance autoriſât le changement qu'elle méditoit, elle vouloit m'accuſer pour prévenir les reproches que j'aurois à lui faire, l'aurois-je jamais cru capable d'une telle perfidie? & faut-il que je ne puiſſe en douter, & me flatter que c'eſt peut-être un artifice d'un Rival qui cherche à m'allarmer? mais je reconnois ſon ſeing, & je n'ai que trop de preuves de ſon inconſtance? ſa douleur & la colere où cette penſée le mettoit l'empêchérent de continuer; dans ce moment tous les malheurs

heurs qu'il avoit soufferts se présentérent en foule à son imagination, l'amour de la Princesse en avoit suspendu le ressentiment, son inconstance en réveilla le souvenir. Korotki étoit vivement touché de sa peine, il auroit bien voulu pouvoir justifier la Princesse; mais il voyoit tant d'apparences contre elle, qu'il n'osoit l'entreprendre.

Mais pendant qu'il déploroit ainsi son infortune, la Princesse étoit en proye aux plus vives douleurs. Le Prince Miciſlas qui avoit gagné le Page de Demetrius lui donna une lettre, & lui commanda de trouver un moyen de la faire adroitement parvenir jusqu'à la Princesse.

Le Page rêvoit aux moyens d'éxécuter une Commission qui lui paroissoit assez difficile, lors qu'il apperçut de loin Conska une des filles de la Princesse qui savoit tous ses secrets, il laissa adroi-

adroitement tomber ſa lettre dans un chemin par où elle devoit neceſſairement paſſer & s'éloigna d'un autre côté pour voir quel ſort elle auroit.

Conska qui l'avoit reconnu & qui ſavoit la confiance que Demetrius avoit en lui ſe hâta de ramaſſer la lettre qu'il venoit de laiſſer tomber, elle en lut la ſuſcription & vit avec une ſurpriſe extrême qu'elle s'adreſſoit à la Princeſſe Auguienska; auſſitôt elle retourna auprès de la Princeſſe de Sandomir, & lui donnant cette funeſte lettre, tenez, Madame, lui dit-elle, voïez l'aſſurance que vous devez prendre aux ſermens de Demetrius, & liſez cette lettre qu'il écrivoit à la Princeſſe Auguienska; La Princeſſe qui étoit déja irritée contre lui, fremit à ce diſcours, elle prit la lettre en tremblant, elle l'ouvrit & y lut ces mots.

LET-

LETTRE.

POurez-vous encore douter de mon amour, Madame, & toutes les marques que je vous en donne à chaque inſtant ne peuvent-elles vous le perſuader? quoi parce que j'ai pu changer une fois vous en tirez une conſequence que je dois changer toûjours? Mais ne croyez pas que j'aye changé; je n'ai jamais aimé que vous; ſi j'ai rendu des ſoins à la Princeſſe de Sandomir mon cœur les démentoit, & le beſoin que j'avois du ſecours du Palatin a pu ſeul m'engager à feindre ſi long-tems un amour que je n'ai jamais reſſenti; mais à préſent que je ſuis libre, vous verrez par la conduite que je vais tenir avec elle, ſi une autre que la Princeſſe Auguienska eſt capable de régner ſur le cœur de Demetrius.

On peut aiſément s'imaginer l'effet qu'une ſemblable Lettre pouvoit produire ſur le cœur d'une tendre Amante; la Princeſſe en fut ſi accablée qu'elle fut quelque tems ſans pouvoir revenir de la ſurpriſe où elle étoit; ſes yeux baignez de pleurs étoient tournez languiſſamment ſur Conska, enfin elle exhala ſa douleur en reproches.

L'ingrat, lui diſoit-elle, il ne m'a jamais aimée, il feignoit par une Politique honteuſe, & ſon cœur deſavouoit les ſoins qu'il me rendoit. Soupirs qu'il a tant de fois pouſſez à mes genoux, regards tendres, diſcours paſſionnez, ſermens tant de fois répétez, étiez-vous l'effet d'un indigne artifice? Hélas! je croyois que l'amour ſeul pouvoit vous cauſer; c'eſt ſur l'aſſurance que vous me donniez que je me ſuis livrée à mon penchant, c'eſt vous qui m'avez trom-

trompée ; elle garda quelque tems le silence pour donner un libre passage aux soupirs qui sortoient en foule de son cœur.

Quoi, reprit-elle un moment après, il ne m'a jamais aimée ? & toutes les marques qu'il m'en donnoit n'étoient que des feintes ? Non, je ne le puis croire : mais, ajouta-t'elle, que m'importe qu'il m'ait aimée, hélas, puis qu'il ne m'aime plus & qu'il me sacrifie à ma Rivale ; je le croyois généreux, je croyois sa bouche l'interpréte de son cœur ; il m'avoit promis de m'aimer toûjours, je m'en flattois .... Je m'en flattois aveugle que j'étois, & j'en croyois sa vertu : Ah, cruel ! n'en avez-vous eu que pour me charmer ? .... Mais ne puis-je m'en venger ? aimons son Rival, répondons à ses vœux, à tout l'amour qu'il me témoignera, suivons son éxemple... Hélas ! le pourrai-je ? & mon cœur, que

lui

lui ſeul a pu toucher, ſuivra-t'il à preſent les mouvemens que m'inſpirent ma colére & mon dépit?

Dans ce moment le Prince Sapicha ſon frére entra dans ſa chambre ; à cette vûë les larmes coulérent de ſes yeux avec plus d'abondance, il en fut ſurpris & lui demanda tendrement le ſujet de ſa douleur, il apperçut la lettre fatale qu'elle avoit preſque effacée de ſes pleurs; il la lut ; quelle fut ſa rage & ſon deſeſpoir! il eut peine à croire ce qu'il voyoit, ſa gloire & ſon amour en étoient également offencez, & tous les deux lui demandoient vengeance; le lâche, le perfide, s'écria-t'il, il vouloit ſeulement ſe ſervir du Palatin: ah ſa mort me vengera de l'outrage qu'il me fait ; non, non, je ne reconnois plus pour mon ami un Prince qui n'a point d'honneur, & je cours le punir.

Ah!

Ah! mon frere, s'écria tendrement la Princeſſe, arrêtez, ne pouvez-vous autrement vous venger? Eſt-ce ſa mort, n'eſt-ce pas ſon cœur que je veux? croyez-vous que je puiſſe ceſſer de l'aimer? Non, non, tout ingrat qu'il eſt je l'adore: mais s'il ſe repentoit de ſon crime, s'il venoit à mes genoux reprendre ſa chaîne, je ſens bien que j'aurois peine à m'empêcher de lui pardonner; peut-être l'a-t'on ſurpris, peut-être .... que ſais-je mon cher Frere, ne précipitez rien, & ſur tout, s'écria-t'elle, voyant qu'il la quitoit outré de courroux, ſongez que ma vie eſt attachée à la ſienne.

Le Prince Uladiſlas & la Princeſſe Auguienska ne ſavoient rien de ce qui ſe paſſoit, ils avoient conçu quelque eſpérance de voir répondre à leur tendreſſe ceux qui la leur avoient inſpirée, & ils s'abandonnoient

à la joye qu'une ſi flateuſe idée excitoit en eux.

Cependant Demetrius étoit dans un deſeſpoir que les réfléxions qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire ſur ſon infortune augmentoient encore: il auroit bien voulu n'être pas obligé de paroître en public; mais l'intérêt de ſes affaires éxigeoit qu'il fît aſſidument ſa cour à Sigiſmond; il parut à ſon lever dans un abattement ſi grand & dans une langueur ſi touchante, que ce Prince généreux croyant qu'il étoit chagrin de ne point voir l'effet de ſes promeſſes, réſolut de hâter le ſecours qu'il vouloit lui donner.

La Princeſſe Auguienska & le Prince Uladiſlas furent également ſurpris du changement qu'ils remarquérent en lui; le Prince qui l'aimoit tendrement quoi qu'il fût ſon rival s'imagina que la triſteſſe où il le voyoit,

lui reprochoit ſa trahiſon, & comme il étoit généreux il réſolut de redoubler les efforts qu'il avoit deja faits pour vaincre ſon amour; & la Princeſſe qui croyoit que dans les ſentimens qu'il avoit pour elle, il n'avoit à ſe plaindre ni de la fortune ni de l'amour, vit avec une peine extrême ſa douleur, n'en pouvant pénétrer le ſujet.

Mais la vuë de la Princeſſe de Sandomir acheva de l'accabler; elle vint chez la Princeſſe Auguienska par le conſeil du Prince Sapicha qui voulut qu'elle affectât de ne point paroître affligée de l'inconſtance de ſon Amant; cependant elle étoit dans une langueur & dans un abattement qui furent remarquez de toute la Cour; mais ſa triſteſſe lui donnoit des charmes ſi touchans, qu'il étoit impoſſible de pouvoir s'en deffendre.

Demetrius en ſentit toute la force

force & tout le pouvoir, ils ſuſpendirent le vif reſſentiment qu'il avoit de ſon inconſtance, & malgré le dépit qui l'animoit contr'elle, il ne put s'empêcher de la regarder avec des yeux ſi tendres & ſi paſſionnez qu'ils pénétrérent juſqu'au fond de ſon cœur, & réveillérent la tendreſſe qu'elle s'efforçoit en vain d'en bannir: mais l'amour offenſé prend tout pour des offenſes; elle crut qu'il ne lui donnoit ces marques de tendreſſe que pour lui faire ſentir plus vivement ſa perfidie; & dans cette penſée elle apella toute ſa force & tout ſon courage à ſon ſecours, & voulant s'en venger, elle parut ſi attachée à parler au Prince Uladiſlas, & lui jetta des regards ſi tendres que malgré les réſolutions qu'il avoit priſes de vaincre le penchant qu'il avoit pour elle, il ne put rejetter les eſpérances flat-

teuſes qu'elle lui faiſoit concevoir.

Demetrius qui ne pouvoit arracher ſes yeux de deſſus elle, fut encore plus perſuadé de ſon changement; mais il n'eut pas la force de l'imiter, il ne répondoit rien à la Princeſſe de Pologne qui lui donnoit à tous momens mille marques d'amour, où s'il lui répondoit par politeſſe & par devoir, c'étoit avec tant de trouble, de langueur, & de diſtraction qu'elle en eut pour lui plus de pitié que de reſſentiment, ſes yeux étoient toûjours attachez ſur la Princeſſe de Sandomir & ſembloient lui reprocher les peines qu'elle lui faiſoit ſouffrir; enfin ne pouvant plus réſiſter à la douleur que lui cauſoit la certitude de ſon inconſtance, il quita la Princeſſe & ſe retira dans ſon apartement.

Toute la Cour s'aperçut bientôt que ces deux Amans étoient

étoient brouillez, le Prince Uladiſlas connut bien que c'étoit à cette querelle qu'il étoit redevable du traitement plus doux qu'il recevoit de la Princeſſe, & qu'il ne devoit pas eſpérer de la rendre jamais plus ſenſible à ſon amour, puiſqu'elle n'aimeroit que plus fortement ſon Rival quand elle ſe ſeroit éclaircie avec lui.

Le Prince Miciſlas fut charmé du ſuccès de ſon artifice, quoi qu'il ne pût en tirer aucun profit, n'oſant plus voir ni le Palatin, ni la Princeſſe; mais le plaiſir d'avoir brouillé deux Amans dont il ne pouvoit ſouffrir l'union, le conſola de toutes ſes diſgraces.

Le Prince Sapicha fuyoit les lieux où il pouvoit rencontrer Demetrius, dans la crainte de n'être pas aſſez maître de ſa colére; l'outrage qu'il croyoit en avoir reçu l'irritoit ſi forte-

ment, qu'il croyoit encore trop accorder à ſon ancienne amitié de ne pas l'aller poignarder; l'intérêt de ſon cœur ſe mêloit à celui de ſa gloire; & quoi qu'il fût très-ſenſible à l'honneur, il ſembloit que l'offenſe faite à ſon amour excitât plus ſon reſſentiment; il aimoit la Princeſſe Auguienska avec une ardeur qu'il n'avoit jamais reſſentie, il s'étoit flatté qu'elle répondroit à ſa tendreſſe, elle en avoit reçu toutes les marques ſans fierté, ſans colére lors qu'elle n'avoit pas eſpéré de rendre Demetrius ſenſible; mais depuis qu'elle avoit cru pouvoir s'en flatter, elle avoit eu pour lui des rigueurs qui redoubloient encore le couroux dont il étoit animé contre lui.

Mais ce Prince malheureux ne le méritoit pas, il étoit dans une triſteſſe qu'on ne peut exprimer, & l'aſſurance qu'il croyoit avoir

avoir de n'être plus aimé de la Princeſſe de Sandomir avoit porté ſon amour au plus violent deſeſpoir.

Korotki faiſoit tous ſes efforts pour le calmer, mais il ne pouvoit y réüſſir; & Demetrius ingénieux à ſe tourmenter détruiſoit en un moment toutes les raiſons qu'il pouvoit aporter pour excuſer la conduite de la Princeſſe, ou pour diminuer la douleur qu'elle lui cauſoit.

L'ingrate, lui diſoit-il, elle ne prend pas même le ſoin de me cacher ſon inconſtance; aux yeux de toute la Cour elle ſemble faire gloire de me quiter; ah cruelle, ai-je mérité votre infidelité? ſuis-je plus malheureux que quand vous me juriez de partager ma fortune en quelque état qu'elle pût être réduite? Non, puis qu'un grand Roi veut me protéger, je puis eſpérer de remonter ſur le Trône que ma

naiſſance me donne: mais je ne ſuis plus ſenſible à cette eſpérance, Boris ſois deſormais paiſible poſſeſſeur du bien de mes Ayeux, je ne voulois te le ravir que pour le partager avec ma Princeſſe, elle a changé, tous mes deſſeins ſont changez, & je ne ſonge plus qu'à cacher ma douleur & ma honte à toute la terre. Momens heureux que j'ai paſſez auprès d'elle, ſoupirs enflammez qu'elle a tant de fois pouſſez au récit de mon amour, tendres craintes qu'elle me marquoit pour les moindres périls que je courois, venez remplir ma mémoire; venez, vous ſerez tout mon entretien. Mais que dis-je? je dois vous bannir pour toûjours de mon ſouvenir, vous ne feriez qu'augmenter ma peine en me repréſentant tout ce que j'ai perdu. Mais lui diſoit Koroiki, ne pouvez-vous imiter ſon inconſtance? ne pouvez-

vous

vous lui rendre les mépris dont elle vous accable, & répondre aux bontez que la Princeſſe de Pologne a pour vous? Non, non, interrompit Demetrius, ce ſeroit me venger ſur moi-même, & quand je le voudrois mon cœur n'eſt plus en mon pouvoir, & je ſens bien qu'il ne peut m'obéïr que quand je lui commande d'aimer toûjours l'ingrate qui me trahit.

Cette Princeſſe étoit dans un état plus tranquile, la triſteſſe & la douleur qu'elle avoit remarquée en Demetrius, lui fit croire qu'il n'étoit peut-être pas inconſtant, & cette penſée excitoit en elle des mouvemens de joye que tout ſon cœur avoit peine à contenir. Je ſerois encore aimée, diſoit-elle à Conska, & l'ingrat ſe repentiroit de la trahiſon qu'il ma faite! eſpérance flateuſe venez vous emparer de mon cœur? Ses yeux pleins

de triſteſſe, & de langueur, ſes regards ſi tendrement tournez ſur moi, ſon trouble, enfin la nonchalance & la diſtraction avec laquelle il répondoit à la Princeſſe Auguienska, tout veut me perſuader qu'il n'a pas ceſſé de m'aimer. Quelles marques de deſeſpoir n'a-t'il pas fait paroître de l'attention que j'avois à parler à ſon Rival ? ah Conska Demetrius m'aime toûjours, & je n'en puis douter. Cher Prince pardonnez-moi les peines que ma jalouſie a pu vous cauſer, elles doivent ſervir à prouver l'excès de mon amour.... Mais je cherche peut-être moi-même à me tromper! Je ne cauſois pas ſa langueur. S'il m'aimoit encore ne ſeroit-il pas déja venu me demander mille fois pardon des offenſes qu'il m'a faites ? Ah ! Conska, Demetrius ne m'aime pas, & peut-être que pendant que je

me livre à ma douleur extrême, il donne à ma Rivale les marques les plus touchantes d'un amour qu'il ne devroit reſſentir que pour moi. Je veux le haïr, je le dois, mon cœur en murmure en vain, ma gloire & ma raiſon l'éxigent, & je veux les ſatisfaire. Hélas! ſi je les avois écoutées lors qu'elles vouloient m'engager à combattre ma paſſion naiſſante, je ne ſerois pas expoſée à tant de malheurs: mais puis que l'inconſtance de ce Prince vient me déſiller les yeux, & me faire voir la ſageſſe des conſeils que j'ai mépriſez, je veux deſormais les ſuivre.

C'eſt ainſi que ces Amans fidelles ſe cauſoient mutuellement des peines qu'ils ne méritoient pas.

* Mais pendant qu'ils s'abandonnoient aux tranſports d'une

* Margeret.

jalouſie injuſte & mal fondée, le bruit ſe répandit à la Cour que le Czar envoyoit un Ambaſſadeur au Roi, & qu'il devoit bientôt arriver.

Boris ayant apris l'accueil favorable que Sigiſmond avoit fait à Demetrius, craignit que ce jeune Prince avec un ſecours ſi puiſſant ne parvint à le détrôner, ſon chagrin ſe répandit ſur tout ce qui l'environnoit, ce n'étoit plus ce Prince ſi politique & ſi courageux qui ne cherchoit qu'à gagner l'amitié des Peuples, ou qu'à les intimider, il les gouvernoit avec une cruauté qui le faiſoit déteſter, il ne paroiſſoit preſque jamais en public; lui qui n'avoit eu autrefois pour gardes que les cœurs de ſes Sujets ſe deffioit de tout, comme on ſe deffioit de lui; il envoyoit en éxil tous ceux qui lui devenoient ſuſpects, & puis que tous

les

les Grands lui donnoient de l'ombrage, le ſang couloit par tout; qu'un Eſclave, ſur l'eſpoir d'obtenir ſa liberté, accuſât ſon maître ou de cacher Demetrius, ou d'avoir quelque correſpondance avec lui, il étoit auſſitôt récompenſé, & le maître malheureux ſacrifié ſur un ſimple ſoupçon, qui ſouvent n'avoit pas la moindre aparence de vérité; enfin les Moſcovites avoient tout à craindre de Boris, & Boris avoit tout à craindre des Moſcovites.

La Princeſſe de Siberie ſa Fille ne ſouffroit pas moins, elle aimoit Demetrius avec une ardeur que l'abſence, & ſes mépris n'avoient pu diminuer, elle s'étoit toujours flatée ou qu'il n'aimeroit perſonne, ou qu'il l'aimeroit, & elle aprenoit de tous côtez qu'il étoit ſenſible pour une autre, ce malheur la jettoit dans un deſeſ-

poir que toute ſa vertu ne pouvoit preſque empêcher d'éclater. Sa peine étoit encore augmentée par les perſécutions du Duc de Zuski dont elle déteſtoit la conſtance & l'amour, on peut dire qu'elle méritoit un ſort plus heureux. Elle étoit auſſi vertueuſe que belle, & l'on ne pouvoit lui reprocher que d'être Fille d'un Uſurpateur; elle s'étoit attirée l'eſtime & l'amitié de tous les Peuples, & les plus grands ennemis de ſon Pére lui rendoient juſtice: Boris ne faiſoit rien ſans la conſulter, il ſuivoit ſes conſeils, & ſa prudence & ſa ſageſſe avoient empêché la mort des plus grands Seigneurs de l'Empire qu'il auroit ſacrifiez à ſes injuſtes ſoupçons. Il lui communiqua l'embaras où il étoit de voir Demetrius en état de lui diſputer la Couronne.

J'avouë, lui dit-il, que ce Prince m'allarme, & m'inquiéte, il eſt jeune, il eſt vaillant, & de plus animé du deſir de ſe vanger de la mort que j'ai voulu tant de fois lui donner, il ne va rien épargner pour me perdre ; les recherches que j'ai fait faire de lui l'ont encore irrité, il ſait le traitement que je lui deſtinois, & il m'en prépare un ſemblable ſi je tombe en ſa puiſſance, les Moſcovites aiment leurs Princes légitimes, ils ſe rangeront de ſon parti s'ils le voyent en état de combattre, enfin j'ai tout à craindre & fort peu à eſpérer.

Quoi, Seigneur, répondit la Princeſſe, ſe peut-il que votre grand cœur ſe laiſſe abattre, n'avez-vous plus ce même courage qui vous fit vaincre mille difficultez qui paroiſſoient inſurmontables, pour vous élever ſur le Trône ?

Je

Je n'ai plus l'amour des Peuples, repliqua-t'il. Dans ce moment la Princeſſe conçut le deſſein de le réconcilier avec Demetrius, l'amour en fit naître l'eſpérance en ſon Ame, & la flatta d'être le gage de la Paix. Ne pouriez-vous, dit-elle au Czar, faire aucun accord avec votre Ennemi; quel accord puis-je faire avec lui, répondit-il, à moins que de lui céder l'Empire?

Ecoutez-moi, Seigneur, reprit-elle emportée par la force de ſon amour, le Ciel m'inſpire un deſſein qui peut ſauver votre gloire, & vous aſſurer l'Empire. Je crois que vous avez remarqué cent fois que le Prince mon Frére n'étoit pas capable d'en ſoutenir le poids, vous pouvez faire régner votre ſang & rendre l'Empire à ſon maître légitime.

Boris fut ſurpris de ce diſcours dont il ne comprit que trop bien le ſens, il ouvrit les yeux, & reconnut l'amour que ſa Fille avoit pour ſon ennemi; la haine qu'il avoit pour lui, l'enflama de couroux contre elle, il lui reprocha quelle étoit d'accord avec lui pour le perdre.

Seigneur, lui répondit-elle, en baiſſant les yeux, je veux bien vous avouer que j'aime Demetrius: mais ne croyez pas que l'amour faſſe taire la Nature dans mon cœur, & qu'il puiſſe jamais m'engager à rien entreprendre contre vous; les vertus de ce Prince ont ſurpris mon eſtime & ma tendreſſe; mais je ceſſerois de l'aimer, & je le hairois même s'il ceſſoit d'être généreux, & ſi je ne voyois pas un moyen d'accorder mes ſentimens avec mon devoir.

L'a-

L'amitié que Boris avoit pour elle, & la crainte que Demetrius lui cauſoit, le firent réſoudre à accepter le parti qu'elle lui propoſoit, il lui dit que ſi ce Prince vouloit l'épouſer, il lui aſſureroit l'Empire après ſa mort.

On ne peut exprimer la joye & le raviſſement que ce diſcours cauſa à la Princeſſe dans l'eſpérance que Demetrius ſeroit ſenſible à l'offre d'une Couronne qu'il auroit peut-être bien de la peine à obtenir autrement.

Mais Boris avant que de ſe ſervir d'un moyen auquel il n'avoit recours qu'à regret, réſolut d'envoyer un Ambaſſadeur au Roi de Pologne pour l'engager à abandonner Demetrius, & il lui ordonna s'il n'en pouvoit rien obtenir, de tâcher de diſpoſer ce jeune Prince à accepter la propoſition qu'il le chargea de lui faire, & la Princeſſe

ceſſe lui écrivit une lettre dont elle ſe flata de recevoir bientôt une réponſe conforme à ſes deſſeins.

L'Ambaſſadeur partit & arriva en Pologne plûtôt qu'on ne l'avoit eſpéré.

Demetrius en fut allarmé dans la crainte que les promeſſes ou les menaces de Boris n'empêchaſſent Sigiſmond de le protéger : mais ce Monarque généreux l'aſſura que quelque propoſition que le Czar pût lui faire il ne l'accepteroit jamais.

* Enſuite il fit aſſembler ſon Senat devant lequel il ordonna à l'Ambaſſadeur de paroître & d'expliquer le ſujet de ſon voyage. Il fut introduit dans cette auguſte Aſſemblée, & ſe plaignit hautement de l'infraction que l'on faiſoit des Traitez en ſoutenant un impoſteur contre un Prince légitime ; il fit ſur les

* Margeret.

les avantages de la Paix un discours éloquent, dont la conclusion fut que le Roi devoit s'assurer de Demetrius & le livrer à Boris, pour ne pas exposer ses Peuples aux hazards d'une Guerre sanglante & dont le succès étoit incertain.

Sigismond après avoir pris l'avis des principaux Senateurs, lui répondit que Demetrius avoit été reconnu pour le véritable Prince des Moscovites, & qu'il étoit obligé de deffendre ses droits contre un Usurpateur.

L'Ambassadeur voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ce côté-là, fit demander une Audience particuliére à Demetrius qu'il espéra de persuader aisément. Ce Prince ne sachant ce qu'il pouvoit avoir à lui dire, & voulant se faire des créatures en Moscovie, lui accorda sa demande avec plaisir. L'Ambassadeur lui présenta d'abord la let-

tre

tre de la Princeſſe de Siberie, il l'ouvrit avec une ſurpriſe extrême & y lut ces mots.

LETTRE.

MAlgré l'indifférence que vous avez pour moi, je ne laiſſe pas de m'intéreſſer dans tout ce qui vous regarde. Eſt-il poſſible, Seigneur, que vous ſoyez devenu ſenſible? ſi vous deviez aimer un jour, quelle autre que moi méritoit cet avantage? mais un bonheur ſi grand ne m'étoit point réſervé, je devois aimer ſans être jamais aimée. J'ai rempli ma deſtinée, je n'ai pas un ſeul moment ceſſé de penſer à vous & de vous aimer, & je ſens bien que je vous aimerai toûjours. Si vous êtes inſenſible aux peines que vous me cauſez, que votre propre intérêt vous touche: J'ai deſarmé le couroux de mon Pére,

il

il consent à vous rendre l'Empire; mais je crains qu'il ne vous devienne odieux quand vous saurez la condition qu'il y joint, il veut que je le partage avec vous, cette condition vous rebute; mais, Seigneur, considérez que le sort des armes est douteux, qu'il peut être favorable à mon Pére aussi-tôt qu'à vous; vous pouvez rentrer dans les biens que la fortune vous a ravis sans courir aucun danger; la haine que vous avez pour moi sera-t'elle assez violente pour vous faire perdre un Trône que vous aurez bien de la peine à obtenir autrement? Ce n'est que pour votre propre intérêt que je vous parle; oui, Seigneur, si j'étois maîtresse de l'Empire je vous le donnerois, trop heureuse si vous daigniez l'accepter de ma main; mais il dépend d'un Pére qui n'attend que votre refus pour reprendre toute sa haine qu'il étoit prêt de

qui-

quiter ; il faut vous déterminer ; ſi vous acceptez la propoſition que je vous fais, je vivrai contente, ne pouvant vous devoir à vous même, je vous recevrai de quelque part que vous veniez ; mais ſi vous la rejettez, craignez les effets de mon deſeſpoir.

On ne peut exprimer la ſurpriſe où cette lettre jetta Demetrius, il vit tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de la propoſition que lui faiſoit la Princeſſe ; on lui rendoit le Trône, on affermiſſoit ſon deſtin, il n'avoit pas à ſoutenir les périls d'une Guerre ſanglante & douteuſe, & l'on joignoit à tous ces biens la poſſeſſion d'une jeune Princeſſe auſſi ſage qu'elle étoit belle : mais ſon grand cœur ne put ſouffrir qu'on lui ravît la gloire d'une conquête qu'il croyoit aſſurée : malgré l'inconſtance prétenduë de la Princeſſe

ceſſe de Sandomir il l'aimoit toûjours, l'amour acheva ce que le deſir de la gloire avoit commencé, & il ne balança pas un moment ſur la réponſe qu'il devoit faire : mais comme il eſtimoit véritablement la Princeſſe de Siberie, il crut qu'il devoit au moins adoucir ſon refus, il lui répondit en ces termes.

LETTRE.

J'Ai reçu, Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je ne l'ai luë qu'en admirant toûjours votre généroſité : mais quelque avantageuſe que me ſoit la propoſition que vous me faites, je ne puis l'accepter ; vous ſavez que notre cœur ne ſuit point pour aimer, les loix que notre raiſon voudroit lui preſcrire. Si les charmes les plus touchans, l'eſprit & la vertu avoient pu ſeuls le ren-

rendre ſenſible, il auroit dû vous adorer ; mais ſouvent un caprice, un rien, un je ne ſai quoi l'entraîne & le détermine, & quelques efforts que puiſſe faire alors la raiſon, elle eſt obligée de le ſuivre & de céder ; au moins croyez que j'aurai toute ma vie pour vous toute l'eſtime & toute l'admiration que méritent vos vertus.

DEMETRIUS.

Il donna cette lettre à l'Ambaſſadeur, & malgré tout ce qu'il put lui dire pour lui faire changer cette réſolution, il y perſiſta toûjours.

Toute la Cour ſut bien-tôt la propoſition que l'Ambaſſadeur avoit faite à Demetrius ; le Palatin de Sandomir en fut allarmé. Comme il ſavoit la querelle de ce Prince & de ſa Fille, il craignit qu'un dépit amoureux ne lui fît accepter une

propoſition ſi avantageuſe. Il ordonna au Prince Sapicha de s'informer de la réponſe qu'il avoit faite.

Le Prince qui ne pouvoit ſe réſoudre à rechercher un homme dont il croyoit avoir reçû le plus ſenſible outrage, n'obéit qu'avec une peine extrême, & pour ſauver ſa gloire & ſon honneur, il voulut que le hazard parût le faire trouver avec Demetrius ſans qu'il y eût en rien contribué. Comme il ſavoit qu'il aimoit ſouvent à ſe promener ſeul dans les Jardins du Palais, il y alla.

Demetrius s'y étoit rendu après avoir quité l'Ambaſſadeur de Moſcovie, il étoit dans une allée aſſez retirée où il ſe plaignoit de l'infidélité de la Princeſſe; lors qu'il aperçut ce Prince, il courut au devant de lui, & l'embraſſant tendrement; d'où vient, mon cher Ami,

Ami, lui dit-il, d'où vient que vous me fuyez, & que vous ne venez point partager ma douleur ? Mais que vois-je, ajouta-t'il ſurpris de la froideur avec laquelle il recevoit ſes careſſes : vous vous dérobez à mes embraſſemens ! êtes-vous offenſé de l'outrage que la Princeſſe a fait à mon amour ? je ne vous confonds point avec elle. Ah, Prince, continua-t'il en pouſſant un profond ſoupir, l'auriez-vous pu croire qu'elle me ſacrifiât a mon Rival ? & qu'elle l'en aſſurât par les lettres les plus tendres ? faut-il que je ne puiſſe imiter ſon inconſtance ? Non, je ſens bien que toute ingrate qu'elle eſt je l'aimerai toûjours.

Ce diſcours prononcé avec toutes les marques d'une violente affliction, jetta le Prince dans une ſurpriſe dont il fut quelque tems ſans pouvoir re-

venir, la douleur de Demetrius lui paroiſſoit véritable & ſincére, il ſe plaignoit d'une trahiſon que la Princeſſe lui avoit faite, pendant qu'il avoit vu lui-même des marques certaines de ſon infidèlité, il voulut éclaircir ce miſtére qu'il ne pouvoit entendre.

Seigneur, lui répondit-il, je vous avouërai que tout ce que je vois a lieu de me confondre. Après avoir traité la Princeſſe ma Sœur de la maniére du monde la plus indigne, vous vous plaignez encore, & vous l'accuſez du même crime dont vous êtes coupable. Ah, Seigneur, je vous croyois généreux: mais que vous détruiſez bien cette opinion!

Qu'entens-je, s'écria Demetrius avec une ſuprise extrême, j'ai fait une offenſe à la Princeſſe? Oui, Seigneur, reprit le Prince, & vous l'avez outragée dans l'endroit

droit le plus ſenſible. N'avez-vous pas écrit à la Princeſſe Auguienska que vous n'aimiez qu'elle, & que la politique ſeule avoit pu vous engager à feindre pour la Princeſſe de Sandomir un amour que vous n'aviez jamais reſſenti que pour elle?

Quoi, Prince, s'écria Demetrius en reculant quelques pas, on m'accuſe d'avoir écrit à la Princeſſe de Pologne? ah pouvez-vous le croire? Mais la Princeſſe votre Sœur vous en impoſe, elle prévient l'accuſation que je dois former contre elle; tenez, ajouta-t'il, en tirant de ſa poche la lettre, qu'il croyoit qu'elle avoit écrite au Prince Uladiſlas, reconnoiſſez les traits de la Princeſſe, & voyez qui doit ſe plaindre, ou d'elle ou de moi.

Le Prince lut cette lettre ſupoſée avec un étonnement

qu'on ne peut exprimer. Seigneur, dit-il après l'avoir luë, je ne comprends rien dans tout ce myſtére, & je ne ſais que penſer, ſinon que je crois que l'on vous trompe tous les deux: car enfin votre Page laiſſa tomber une lettre qu'il alloit porter de votre part à la Princeſſe Auguienska; une des femmes de ma Sœur la trouva, je la lus & je veux bien vous avoüer que je vous trouvai ſi criminel, que rien ne fut capable de vous juſtifier dans mon eſprit.

Demetrius ſurpris de tout ce que lui diſoit le Prince, voulut aprofondir un myſtére qu'il ne pouvoit comprendre, il prit avec lui le chemin de ſon appartement, & ordonna que l'on cherchât ſon Page; mais quelques perquiſitions que l'on en pût faire, il fut impoſſible de ſavoir ce qu'il étoit devenu.

Le Prince ne put douter que l'on

l'on n'eût trompé Demetrius; le ſecret que l'on avoit de contrefaire les écritures le confirma dans ſa penſée ; il éxamina la lettre ſupoſée, il y trouva quelque différence avec l'écriture de la Princeſſe, il la fit remarquer à Demetrius; quelle découverte pour un Amant! Quoi, s'écria-t'il, il ſeroit poſſible que la Princeſſe n'aimeroit point mon Rival? je veux la voir, & m'éclaircir d'un ſoupçon qui commence à ſe diſſiper; & lui demander mille fois pardon d'avoir pu le concevoir.

Le Prince ne s'informa plus de la réponſe qu'il avoit faite à l'Ambaſſadeur de Moſcovie, ſe doutant bien que dans les ſentimens qu'il avoit toûjours eus pour la Princeſſe ſa Sœur, il n'avoit pas accepté une propoſition qui l'en éloignoit pour toûjours.

La Princeſſe de Sandomir

avoit apris avec une douleur extrême les propoſitions que l'on avoit faites à Demetrius; & elle les trouvoit ſi avantageuſes, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de craindre qu'il ne les acceptât, elle attendoit avec impatience le retour du Prince ſon Frére pour ſavoir ce qu'elle devoit eſpérer, & voyant qu'il tardoit ſi long-tems à revenir, elle en tiroit les conſéquences les plus cruelles pour ſon amour, lors que Demetrius lui-même parut à la porte de ſa chambre. Ce retour imprévu la tranſporta d'une joye que tout ſon cœur eut peine à contenir; mais le ſouvenir de la trahiſon qu'elle croyoit toûjours qu'il lui avoit faite, vint ſe préſenter à ſon eſprit, & l'irritant contre lui, elle voulut le fuir & s'enfermer dans ſon cabinet; il l'arrêta. Vous me fuyez, Madame, lui dit-il, eſt-

ce

ce-là cet amour que vous m'avez juré tant de fois ?

Perfide, lui répondit-elle, en le regardant avec des yeux où l'on voyoit encore la plus tendre langueur au milieu de la colére & du dépit dont ils étoient enflammez ; c'eſt bien à vous à atteſter les ſermens que j'ai faits après les avoir tous indignement violez ! Pouvez-vous ſoutenir ma préſence ? & vous êtes-vous déja ſi fort familiariſé avec le crime, que vous ne rougiſſiez point de la trahiſon que vous avez pu me faire ? Mais non, l'amour qui vous enflame pour ma Rivale vous rend inſenſible à tout ce qui ne part point d'elle ; je m'en conſole dans l'eſpérance qu'elle ne joüira pas long tems du bien qu'elle m'a ravi ; car, ajouta-t'elle d'une voix tremblante & timide, je ne doute pas que vous n'ayez accepté la

propoſition que la fille de Boris vous a fait faire.

Il vit bien par cette crainte qu'elle ne put s'empêcher de lui marquer, qu'elle l'aimoit toûjours; & pour s'aſſurer encore plus d'un bonheur ſi charmant, ne me reprochez point, lui dit-il, que je vous ai quitée pour la Princeſſe Auguienska, non je n'ai jamais aimé que vous, & avant que vous euſſiez pu me ſacrifier à mon Rival, j'aurois renoncé pour vous à tous les Trônes de l'Univers: mais je ſais que vous ne m'aimez plus, vous avez pris vous-même le ſoin de m'en inſtruire; on m'offre un Empire avec la poſſeſſion d'une aimable Princeſſe, c'eſt peu pour me conſoler de la perte de votre cœur: mais.... Vous l'avez donc acceptée, interrompit-elle d'une voix affoiblie, & à ces mots elle tomba dans un long évanouïſſement.

Quel-

Quelle fut ſa douleur de la voir dans cet état, & d'en être la cauſe! & combien déteſta-t'il l'artifice dont il s'étoit ſervi! Non, ma Princeſſe, s'écria-t'il, non je ne l'ai point acceptée, & je vous ſuis toûjours fidèle; mais la Princeſſe ne put l'entendre, il appella du ſecours, il répandit des pleurs, il pouſſa des ſoupirs & n'oublia rien pour la faire revenir.

Dans ce moment le Prince Sapicha entra dans la chambre où ils étoient. Après avoir quité Demetrius il étoit allé voir le Prince Miciſlas qu'il ſoupçonnoit d'être l'auteur de la tromperie faite à ſa Sœur, il trouva dans ſon Palais le Page de Demetrius; cette vuë le confirma dans ce qu'il avoit penſé, & par promeſſes & par menaces il lui fit tout avouer, & il l'amenoit à la Princeſſe pour la guérir des ſoupçons qu'elle avoit con-

çus de la fidélité de Demetrius.

Quelle fut sa surprise & son affliction de la voir dans cet état! Demetrius lui en aprit la cause en peu de mots, & ensuite ils s'employérent tous les deux à la secourir avec tant de zèle & de succès, qu'elle ouvrit de grands yeux languissans, & voyant Demetrius à ses genoux, les yeux baignez de pleurs, vous l'avez donc acceptée, lui dit-elle d'une voix douce & passionnée, cette proposition qui m'ôte la vie?

Ma Princesse, s'écria-t'il, non je ne l'ai point acceptée, & croyez-vous que je puisse vivre pour une autre? Ah ma vie est attachée à la vôtre, & sans vous il n'est point de bonheur pour moi.

Ces paroles firent un effet si puissant sur son esprit, qu'elle revint entiérement d'un évanouïssement dont on avoit appréhendé les suites; elle ne put s'empêcher encore de lui marquer

quer ſes ſoupçons ſur la Princeſſe Auguienska; mais le Prince ſon Frére les diſſipa tous.

Vous avez trop cru, lui dit-il, une aparence dont vous deviez vous deffier, on vous trompoit tous deux, & vous en allez être perſuadez. A ces mots il fit entrer le Page de Demetrius, & lui fit avouer tout l'artifice dont le Prince Miciſlas s'étoit ſervi pour les prévenir l'un contre l'autre.

Ce témoignage qui ne pouvoit être ſuſpect à la Princeſſe la raſſura, & lui fit connoître la vérité. Seigneur, dit-elle à Demetrius, pardonnez-moi les peines que mes injuſtes ſoupçons vous ont fait ſouffrir, je vous ai cru volage, vous m'avez cruë infidèle, l'aparence nous aidoit à nous tromper, & notre propre cœur comme de concert avec nos Ennemis, contribuoit à fortifier nos ſoupçons, ils ſont enfin é-

claircis, & les peines que nous avons ſouffertes, ſerviront à nous perſuader mutuellement la violence de notre amour.

Il fut ſi tranſporté de la trouver toûjours fidèle, & ſenſible, & d'en recevoir des marques ſi touchantes, qu'il ne put lui répondre que par des regards les plus tendres, & les plus paſſionnez, enſuite il la quita pour aller prier le Roi de congédier l'Ambaſſadeur Moſcovite.

Sigiſmond charmé de la confiance qu'il avoit montré avoir en lui en refuſant les offres de Boris, lui accorda ſa * demande avec plaiſir, & l'Ambaſſadeur partit, & porta à Boris la réponſe de Sigiſmond, & les refus de Demetrius.

Il en eut un dépit qu'on ne peut comparer qu'à la douleur que la Princeſſe ſa Fille en reſſentit; les termes civils, dont Demetrius s'é-

* Margeret.

s'étoit ſervi pour adoucir ſes refus, ne firent que la perſuader encore davantage de l'indifférence extrême qu'il avoit pour elle.

Le Duc de Zuski profita de cette occaſion, il parla de ſon amour dans les termes les plus forts, & lui offrit de la vanger des mépris que l'on avoit pour elle: mais le moment du dépit ne fut point pour lui le moment du berger, & la Princeſſe aimoit encore trop Demetrius, pour prendre ſi-tôt aucune réſolution contre lui; tantôt ſes déſirs la portoient à la vangeance, tantôt elle craignoit même d'avoir la penſée de ſe vanger, enfin flotante entre la colére, & le pardon, elle ne pouvoit être d'accord avec elle-même ſur les ſentimens qu'elle vouloit avoir pour lui.

Cependant Boris réſolut de prendre des meſures pour rendre les efforts de Demetrius inutiles, & croyant prévenir con-

tre

tre lui l'eſprit des Peuples, * il fit courir le bruit qu'il étoit un impoſteur, fils d'un Moine, & reconnu pour tel; & ayant appris que le Prince Miciſlas étoit ſon Rival, il le fit prier de ſe joindre à lui pour traverſer les deſſeins de cet Ennemi commun.

Demetrius étoit éxactement averti de toutes les démarches du Czar par le commerce qu'il entretenoit avec le Duc Galitchein; comme il craignit que les calomnies que l'on répandoit contre lui, ne fiſſent quelque impreſſion ſur les eſprits des Peuples, il fit prier le Roi de hâter le ſecours qu'il lui avoit promis.

Le Palatin employa tous ſes Amis, & fit une brigue ſi forte dans le Sénat, qu'il eſpéra d'en obtenir bien-tôt ce qu'il ſouhaitoit.

Cependant le Prince Sapicha voyant que la Princeſſe Auguienska n'avoit plus lieu de ſe fla-

ter

* Olearius.

ter d'être aimée de Demetrius, eſpéra qu'il pouroit enfin l'engager à répondre aux tendres ſentimens qu'il avoit pour elle ; il redoubla ſes aſſiduitez, & ſes ſoins ; il fit parler ſes yeux & ſes ſoupirs, & ſut lui déclarer d'une maniére ſi vive & ſi touchante l'amour dont il brûloit, qu'elle l'écouta favorablement, & même lui laiſſa croire par la réponſe qu'elle lui fit qu'il pouroit un jour la toucher & mériter ſa tendreſſe.

Le Prince Uladiſlas qui avoit pour Demetrius une véritable amitié, voyant qu'il ne pourroit eſpérer de rendre la Princeſſe de Sandomir ſenſible à ſon amour, avoit réſolu de faire tous ſes efforts pour le vaincre, & quelque peine que cette réſolution pût lui cauſer, il y perſiſta.

De ſorte que tout fut favorable à Demetrius, & malgré les efforts que firent le Prince Miciſlas & tous ſes Amis, pour empêcher

pêcher le Roi de lui tenir sa promesse, ce généreux Prince l'assura qu'au commencement du Printems il le mettroit à la tête d'une Armée capable de lui ouvrir un chemin au Trône que sa naissance lui donnoit, & que ses vertus le rendoient digne d'occuper.

Fin du troisiéme Livre.

LE CZAR DEMETRIUS,

HISTOIRE MOSCOVITE.

LIVRE QUATRIE'ME.

L'Armée que Sigiſmond avoit promiſe à Demetrius fut plutôt en état de marcher qu'on ne l'avoit eſpéré ; preſque tous les jeunes Seigneurs de la Cour animez du deſir d'aquérir de la gloire, voulurent ſe ſignaler dans une Guerre qu'ils prévoyoient devoir être dangereuſe, & le Roi nomma Zapoſtki pour les commander ſous Demetrius. *

Quoi

* Margeret.

Quoi que ce Prince aimât la gloire, & que les motifs les plus puiſſans l'engageaſſent encore à cette Guerre, le chagrin de s'éloigner de la Princeſſe de Sandomir diminua le plaiſir qu'il avoit de ſe voir bientôt en état de diſputer à ſon Tyran le Trône qu'il lui retenoit.

Il alla prendre congé d'elle. Je parts, Madame, lui dit-il, les Troupes que le Roi me donne ſont en état de marcher, & le Palatin me preſſe d'aller me mettre à leur tête, je vous avoûrai que je n'avois jamais enviſagé l'horreur de me ſéparer de vous, & je ſens bien que j'aurois peine à m'y réſoudre, ſi je n'allois pas vous conquérir un Trône; mais cette penſée augmente mon courage & je ſuis aſſuré de vaincre puis que je vais combattre pour vous.

Quoi que le Palatin ſon Pére l'eût déja préparée à ce départ, el-

elle ne put en voir le moment ſans répandre des pleurs ; vous voyez ma foibleſſe, Seigneur, lui répondit-elle, elle doit vous prouver mon amour ; je ne puis penſer ſans frémir aux combats que vous allez être obligé de ſoutenir ou de rendre aux dangers auxquels vous allez être expoſé ; vous allez dans un Païs que vos Ennemis ont rempli d'aſſaſſins, quelque main parricide viendra peut-être trancher le cours d'une ſi belle vie : Ah ! Seigneur, ne vous engagez pas trop avant, & que le ſouvenir d'une Princeſſe qui vous aime arrête & retienne les tranſports de votre courage ; ſongez que je ne ſurvivrois pas à votre perte, enfin ſongez à revenir couvert de lauriers recevoir le prix que l'amour vous deſtine ; les Couronnes que la gloire donne aux Héros ne ſont pas d'aſſez dignes récompenſes, & l'amour doit

doit achever ce qu'elle a commencé.

Ah! Madame, repliqua-t'il, que cette récompense dont vous flatez mon amour a de charmes pour moi! Quoi juste Ciel! je verrois un jour mon destin uni au vôtre, je posséderois ma Princesse, & la fortune qui m'a toûjours été si contraire ne pourroit plus traverser mon bonheur? Mais que dis-je? où m'emporte la violence de ma passion? & dois-je m'abandonner aux agréables idées dans un tems où je suis obligé de vous quiter, où je dois apréhender de ne vous revoir peut-être jamais.... De ne vous revoir jamais; ô Ciel! ah! je renoncerois plûtôt au Trône de Moscovie, il me couteroit trop s'il me coutoit ma Princesse, & toutes les grandeurs de la terre me seroient odieuses à ce prix.

Que me faites-vous enviſager?

ger? interrompit-elle en verſant un torrent de larmes, je cherchois à détourner une ſi funeſte idée. Quoi, cher Prince, je vous perdrois? une mort barbare viendroit vous ravir à ma tendreſſe & je n'aurois plus le plaiſir de vous voir & de vous entendre me parler de ce qui fait tout le charme de ma vie? ah! demeurez plutôt en ces lieux, & coulez avec moi des jours tranquiles à couvert des dangers qui vous menacent. Songez aux horreurs que la Guerre traîne à ſa ſuite; ſi la fortune trahit votre courage quels revers n'éprouverez-vous pas? & ſi vous êtes vainqueur à combien de périls ſerez-vous encore expoſé? La Couronne cache mille ſoins, mille ſoucis; par tout des précipices affreux s'ouvriront ſous vos pas; des trahiſons toujours prêtes à éclore menaceront ſans ceſſe votre vie; l'amour vous offre

ici mille plaiſirs, goutez-les, Seigneur, ils valent bien les vaines grandeurs où vous voulez courir.

Quel conſeil oſez-vous me donner, Madame, s'écria-t'il, ſongez-vous que toute la Terre a les yeux ouverts ſur moi, & qu'elle regarde de quelle maniére je ſoutiendrai les droits du Sang dont je me ſuis vanté de ſortir; voulez-vous que par ma lâcheté je donne lieu d'ajouter foi aux calomnies que mes ennemis ont répanduës, & qu'ayant armé tant de ſoldats pour ma querelle, je me tienne éloigné des périls auxquels ils brûlent de courir pour me vanger, & que penſeroit le Roi? que penſeroit le Palatin? croyez-vous qu'il voulût donner ſa fille à un Prince ſans honneur, & qui préféreroit les douceurs d'une vie molle & honteuſe à la gloire que ſa naiſſance lui donnoit droit d'aquérir?

rir? non, Madame, non, Demetrius n'eſt point né pour paſſer ainſi des momens oiſifs dans des plaiſirs qui deviendroient indignes de lui, ma naiſſance m'apelle au Trône, la fortune m'en rend les chemins difficiles, mais le courage & la valeur viennent à bout de ſurmonter tout; & ſi j'ai le malheur de ſuccomber dans ce projet, j'aurai du moins la gloire d'avoir fait ce que mon devoir éxigeoit de moi. Je vous quite à regret, ma Princeſſe, j'ai pour vous l'amour le plus tendre & le plus violent; mais la gloire parle, & je ne dois plus écouter que ſa voix.

La Princeſſe ne voyoit que trop la néceſſité de ce départ, elle aimoit la gloire, & peut-être auroit-elle eu moins de tendreſſe pour lui, s'il avoit été capable de ſuivre le conſeil qu'elle lui avoit donné dans les premiers tranſports de ſa douleur: mais elle

ne pouvoit penſer ſans une peine extrême, qu'elle le voyoit peut-être pour la derniére fois, & cette ſeule idée excitoit en elle des mouvemens de crainte & de frayeur que toute ſa force & ſa vertu pouvoient à peine arrêter; ſes larmes couloient avec abondance, & elle le regardoit d'une maniére ſi touchante & ſi tendre, qu'il en étoit ſenſiblement pénétré; il mêloit ſes ſoupirs aux larmes qu'elle répandoit, & plus il la voyoit, plus il ſe ſentoit arrêté par un charme auquel il lui étoit impoſſible de réſiſter; ils n'avoient pas la force de ſe dire adieu, & leurs yeux ſeuls pouvoient exprimer la peine qu'ils avoient à ſe quiter.

Dans ce moment le Palatin & le Prince ſon fils entrérent dans la chambre où ils étoient.

Je viens à votre ſecours, Seigneur, lui dit le Palatin, j'ai

craint que les larmes d'une Amante n'attendriſſent trop votre cœur, venez où la gloire vous appelle, vous avez aſſez écouté l'amour, faites voir à toute la terre que vous êtes digne du Trône que vous allez diſputer, & ſongez par votre courage à ſoutenir les droits de votre naiſſance.

Ma fille, ajouta-t'il, voyant couler les pleurs que la Princeſſe répandoit, ne craignez rien pour votre Amant, je prens ſur moi le ſoin de deffendre ſes jours; vous montrez trop de foibleſſe, ſoutenez mieux la gloire du Sang dont vous ſortez; & quand la fortune ennemie voudroit vous accabler des plus grands malheurs, vous devez avoir aſſez de force & de fermeté pour ne laiſſer échaper aucunes plaintes qui puiſſent le deshonorer: votre frére a ordre de vous conduire à Sechou, vous y atten-

drez que la Guerre ſoit terminée.

En achevant ces mots il emmena Demetrius au Palais, prendre congé du Roi ; ce Monarque généreux lui donna mille marques d'eſtime & d'amitié, il l'embraſſa pluſieurs fois, & lui promit que ſi les troupes qu'il lui donnoit ne ſuffiſoient pas pour vaincre Boris, il lui envoyeroit tous les renforts dont il auroit beſoin ; enſuite il l'inſtruiſit de la maniére dont il devoit s'y prendre pour s'aquérir l'eſtime & la bienveillance des troupes, & enfin il lui dit le dernier adieu.

Il alla voir la Princeſſe Auguienska qui ne put s'empêcher de lui faire connoître la triſteſſe que lui cauſoit ce départ, & qui lui ſouhaita un ſuccès heureux.

Il ne vit point le Prince Uladiſlas. Ce Prince qui vouloit ſe détacher de la Princeſſe de Sandomir, connoiſſant qu'il ne pouroit

roit obtenir la victoire ſur ſon cœur, qu'en fuyant, s'étoit éxilé volontairement de la Cour, & ſous prétexte de viſiter les Provinces de Pologne, il s'éloigna de tous les lieux où il pouvoit entendre parler de la Princeſſe qu'il vouloit bannir de ſon eſprit.

Enfin Demetrius après avoir pris congé de la Princeſſe dont il avoit tant de peine à s'éloigner, partit avec le Palatin, & prit le chemin de la Lithuanie où le Prince Sapicha vint le joindre, après avoir conduit cette Princeſſe à Sechou.

Enſuite ils ſe rendirent à l'Armée qu'ils trouvérent conſidérablement augmentée par la jonction de quantité de Seigneurs Moſcovites que le Duc Galitchein avoit eu l'adreſſe d'engager dans le parti de Demetrius.

Les préparatifs qu'il faiſoit pour entreprendre la Guerre

contre Boris parvinrent juſqu'au Prince Guſtave, qui charmé de trouver une occaſion de lui prouver ſon eſtime & ſon amitié lui envoya dix mille Suédois.

Il fut très ſenſible aux marques du ſouvenir de ce Prince, & l'en fit remercier dans les termes les plus reconnoiſſans; enſuite il fit la revûë de ſon Armée qu'il trouva compoſée de cinq mille Polaques, d'autant de Coſaques, & de plus de vingt mille Polonois.

Comme il ſe préparoit à marcher, il reçut encore un renfort de dix mille hommes que le Vaivode Viſnovetski lui envoyoit, s'excuſant de ne pouvoir venir le ſervir en perſonne ſur l'indiſpoſition de ſon épouſe qui ſembloit augmenter toûjours.

Demetrius ſe voyant à la tête d'une Armée auſſi conſidérable, en conçut les plus grandes eſpérances,

rances, & ſon courage en fut encore augmenté; il réſolut d'entrer en Moſcovie, & dans ce deſſein il s'avança ſur les frontieres de Podolie, mais il manqua à y périr avec toute ſon Armée dans une embuſcade que le Prince Miciſlas lui avoit dreſſée.

* Ce Prince au deſeſpoir de n'avoir pu empêcher le Roi de le ſecourir, ramaſſa tout ce qu'il put trouver de ſoldats déterminez, & réſolu de périr ou de vaincre, il vint l'attendre dans une forêt qui étoit vis à vis du Boriſthene, Riviére qu'il étoit obligé de paſſer pour entrer en Moſcovie.

Demetrius qui ne croyoit pas avoir rien à craindre en Pologne, s'avançoit aſſez en deſordre pour paſſer le Boriſthene; comme il le faiſoit ſonder, les ſoldats que le Prince Miciſlas avoit poſtez dans la

* Margeret.

forêt parurent tout à coup, & l'attaquérent avec une furie à laquelle il fut obligé de céder d'abord; toutes ſes troupes plié-rent, & le Palatin de Sandomir qui voulut réſiſter, fut repouſſé, & même en danger de périr étant envelopé de tous côtez.

* Mais Demetrius outré de la trahiſon de ſon Rival, rallia promptement ſes troupes & ſe mettant à leur tête, il tomba ſur les Ennemis, perça leurs rangs, & mit par tout le deſordre & la confuſion. Le Prince Miciſlas qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de réſiſtance fut étonné de la valeur de ſon Ennemi, & pour encourager ſes Soldats qui commençoient à recourir à la fuite, il quita le Palatin qu'il tenoit comme aſſiégé avec le Prince ſon Fils, & oſa défier De-

* Mem. de Mr. de Thou.

Demetrius au Combat: mais il porta la peine de ſa témérité, Demetrius du revers d'un ſabre qu'il portoit, le fit tomber ſans vie entre les pieds des chevaux, de ſorte que ſes ſoldats épouvantez, & ſe voyant ſans Chef, mirent les armes bas, & ſe rendirent, & même la plûpart ſuivit les drapeaux du vainqueur.

* Demetrius encouragé par cette Victoire qui lui fut un préſage heureux, paſſa le Boriſthene, & aſſiégea le Château de Theringo, dont il ſe rendit maître après quelque réſiſtance, & ne voulant pas amuſer à de foibles Conquêtes une Armée auſſi conſidérable, il alla aſſiéger Poutimel, Ville riche, & puiſſante, & dont il vouloit faire ſa place d'armes: il l'attaqua ſi fortement, que les habitans épouvantez des aſſauts con-

* Mém. de Thou, Margeret, Bareſe.

tinuels qu'il leur livroit, & perdant tout eſpoir d'être ſecourus, implorérent ſa clémence & ſe rendirent à lui ſans aucune condition. Rilſque, Crom. Caratshof, & quelques autres Places ſuivirent l'éxemple de Poutimel & ſe rendirent à Demetrius. Ce jeune Prince encouragé par tant de ſuccès heureux voulut pénétrer plus avant ; du côté de Tartarie il prit Saragorod, Boriſof, Gorod, Livem, & pluſieurs autres Places qui fortifiérent beaucoup ſon Parti.

La rapidité de ſes Conquêtes allarma le Czar, il leva promptement une Armée pour lui oppoſer : mais Demetrius pendant ces vains aprêts profitant toûjours des faveurs de la fortune, aſſiégea Novogorod, Château ſitué ſur une Montagne preſque inacceſſible, & qui commandoit tout le Païs.

Pierre

Pierre Federwits Baſmannof étoit chargé du ſoin de le deffendre : Boris n'avoit pas cru devoir confier une Place auſſi importante qu'au plus vaillant de ſes Généraux, & il comptoit beaucoup ſur ſon courage & ſur ſa prudence ; il ne fut pas trompé dans ſon attente ; ce Gouverneur fut le ſeul qui pût réſiſter à la valeur d'un jeune Prince dont le nom ſeul intimidoit tous les Peuples. Il défendit long-tems la Place qui lui étoit confiée, avec un courage qui donna à Demetrius de l'eſtime pour lui, & faiſoit à tous momens des ſorties où il remportoit toûjours quelque avantage.

Mais un jour il s'engagea ſi avant avec quelques ſoldats qui l'avoient ſuivi, qu'il fut enveloppé de tous côtez ; les Polonois animez à ſa perte, l'attaquérent avec tant de furie, qu'il

auroit peut-être ſuccombé ſous leurs coups; il fit des efforts étonnans pour s'en dégager : mais enfin accablé par le nombre, & refuſant toûjours de ſe rendre, il alloit périr, lors que Demetrius parut au lieu où il combattoit, charmé de ſa valeur, & voulant gagner l'amitié des Peuples, il fit retirer les ſoldats qui l'attaquoient, & lui donna la vie, & la liberté ſans même lui impoſer aucune condition.

Baſmannof étonné de la généroſité de ce Prince, & charmé des grandes qualitez qu'il remarquoit en lui dans un âge encore ſi tendre, réſolut de reconnoître un jour le ſervice qu'il lui rendoit & de ne rien négliger pour l'élever ſur un Trône qu'il étoit ſi digne de remplir: il ſe retira dans ces ſentimens, & Demetrius pouſſa la généroſité juſqu'à lever ce ſiége pour n'é-

n'être pas obligé de combattre contre un homme qu'il eſtimoit.

* Cependant Boris réſolu de s'opoſer fortement aux ſuccès de Demetrius, donna le commandement de ſon Armée à Miſtiſlofiski avec ordre de ne rien négliger pour faire périr un ennemi ſi redoutable: mais ce Général ne voulut jamais entrer dans ces lâches deſſeins, & réſolut de combattre en vaillant homme, & de ne point abuſer de la Victoire, s'il étoit aſſez heureux pour la remporter; il alla au devant de Demetrius, les Armées ſe joignirent & dans une eſcarmouche qui dura plus de trois heures, Demetrius combattit avec tant de courage & de valeur, qu'il auroit peut-être triomphé de toute l'Armée du Czar, s'il avoit été ſecondé par ſes Géné-

* Mem. de Mr. de Thou, Margeret.

raux : mais leur peu d'expérience lui fit manquer une ſi belle occaſion.

Trois Compagnies Polonoiſes chargérent avec tant de furie un des Bataillons des Ennemis, qu'il vint tomber ſur l'aîle droite, & enfin ſur le corps de l'Armée où il mit le deſordre & la confuſion ; de ſorte que ſi dans ce moment une autre compagnie eût donné, ou ſur l'aîle gauche, ou en flanc ; ou ſur l'autre Bataillon déja ébranlé, quatre Compagnies auroient entiérement défait toute l'Armée ennemie.

* Demetrius n'avoit pû profiter de cette heureuſe occaſion, il combattoit avec beaucoup de gloire & de danger contre le Général de Boris, qui dans l'eſpérance de le vaincre facilement dans un âge où il n'avoit pas encore toutes ſes forces, avoit

* Margeret, Mem. de Thou.

avoit oſé l'attaquer : mais il trouva une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Demetrius lui fit quatre bleſſures aſſez profondes à la tête, & même il alloit le prendre priſonnier, lors qu'étant envelopé de tous côtez il fut obligé de relâcher la proye dont il étoit prêt de ſe ſaiſir. Quand il aprit la faute que l'on avoit faite, il en eut une douleur extrême, & il ne s'en conſola que dans l'eſpérance de trouver bien-tôt une occaſion auſſi favorable & d'en ſavoir mieux profiter.

Comme l'hiver faiſoit déja ſentir ſes rigueurs, il ſe retira au Païs de Siverski, où il ſavoit trouver abondamment des vivres pour faire ſubſiſter toute ſon Armée : mais la fortune, qui lui avoit été ſi favorable, ſembla tout à coup vouloir ſe démentir, & il eut beſoin de tout ſon courage pour ne point

ſe

ſe laiſſer abattre aux revers qu'il éprouva ; preſque tous les Polonois l'abandonnérent & ſe retirérent dans leur Païs. Cette perte l'affoiblit conſidérablement & le mit hors d'état de pouvoir de long-tems entreprendre aucune expédition nouvelle ; mais loin de ſuccomber à ce malheur, il ne ſongea qu'à le réparer, il groſſit ſon Armée des debris de celle de Boris qu'il ſut ramaſſer, aſſembla tout ce qu'il put trouver de Coſaques en état de porter les armes, aguerrit quantité de Païſans, & en forma une Armée plus nombreuſe que celle qu'il avoit amenée en Moſcovie.

L'Armée de Boris fut auſſi conſidérablement augmentée par pluſieurs renforts qu'il envoya : mais le Général qui avoit éprouvé la valeur de Demetrius, n'oſa plus l'aprocher, & ſut éviter toutes les occaſions qu'il

fai-

faiſoit naître, d'en venir à une Bataille dont il apréhendoit le ſuccès: il ſe retira du côté de Crom, fatiguant ſon Armée par pluſieurs marches inutiles dans les bois, & dans les forêts dont ce Païs eſt rempli; mais enfin il ne put éviter de s'aprocher de Demetrius, qu'il fuyoit, & qu'il trouvoit toûjours par tout.

* Ce Prince averti qu'il avoit logé ſon Armée dans un Village ſi étroit, qu'elle ne pouvoit preſque s'y remuer, s'avança pour y mettre le feu, mais il fut découvert par les coureurs. Le lendemain les deux Armées ſe joignirent, & après quelques légéres eſcarmouches, & quelques décharges de canon, Demetrius envoya ſa meilleure Cavalerie le long d'un Vallon, pour tâcher de couper le chemin aux ennemis entre le Village & l'Armée; mais le Général de Boris en étant

* Mem. de Mr. de Thou.

étant averti, fit avancer son aîle droite avec deux compagnies Etrangéres pour s'opoſer à ce deſſein, & le rendre inutile. Demetrius voyant qu'on l'avoit prévenu, chargea avec deux Cornettes cette aîle droite, & combattit avec tant de valeur, qu'après quelque réſiſtance que firent les deux Compagnies étrangéres, tout le reſte plia cherchant ſon ſalut dans ſa fuite, excepté le corps de l'Armée qui regardoit ce Combat ſans oſer s'y mêler.

Demetrius encouragé par ce commencement de Victoire, donna droit au Village où étoit preſque toute l'Infanterie ennemie avec quelques piéces de canon: mais les Ennemis voyant ces troupes s'aprocher avec toute l'aſſurance que donne une Victoire où l'on croit courir, s'animérent d'un courage que la vûë ſeule du péril étoit capable

ble de leur inſpirer, & firent une ſi violente décharge de mouſquetterie, qu'ils mirent par tout le deſordre & la confuſion, & les obligérent eux-mêmes à fuir.

Cependant le reſte de la Cavalerie & de l'Infanterie de Demetrius s'aprochoit du Village, croyant avoir entiérement remporté la Victoire : mais voyant les Coſaques prendre la fuite en deſordre, ils ſuivirent leur éxemple, & ne cherchérent qu'à éviter un péril qu'ils croyoient encore plus grand qu'il ne l'étoit en effet.

Demetrius fit pour les rallier tout ce que l'on pouvoit attendre du plus expérimenté Capitaine; il ſauva deux fois la vie au Palatin & au Prince Sapicha: mais voyant que tous ſes efforts étoient inutiles, il fut obligé de céder au torrent.

Le Général des Ennemis que

ce

ce ſuccès avoit raſſuré, les pourſuivit avec ſix mille chevaux. Demetrius perdit dans ce Combat preſque toute ſon Infanterie, quinze Cornettes, & treize piéces de canon.

Il y eut plus de ſix mille hommes de tuez & quantité de priſonniers, dont tous ceux qui furent reconnus pour Moſcovites furent pendus à la vûë de l'Armée, & les autres furent menez avec les tambours, les trompettes & les enſeignes en triomphe à Moſcou. Demetrius avec les débris de ſon Armée ſe retira à Poutimel, où il réſolut de reſter quelque tems pour réparer ſes pertes.

Cependant la Princeſſe de Sandomir languiſſoit à Sechou dans l'attente d'un ſuccès qui devoit lui ramener un Amant ſi cher, ſon amour timide lui faiſoit appréhender pour lui mille périls auſquels il ne pouvoit pas être ex-

expoſé; elle adreſſoit au Ciel les vœux les plus ardens pour ſa conſervation ; tantôt elle ſe le repréſentoit percé de mille coups expirant aux pieds d'un ſoldat inhumain ; tantôt victorieux & prêt à monter ſur le Trône que ſa valeur avoit conquis, & venant partager ſa Couronne avec elle, elle étoit également ingénieuſe à ſe flater ou à ſe tourmenter.

Elle aprit avec un plaiſir extrême ſes heureux ſuccès, elle en conçut les eſpérances les plus flateuſes, & ne croyant pas que les Ennemis puſſent tenir un ſeul moment devant lui, elle ſe formoit les idées les plus agréables d'un bonheur qu'elle ne devoit pas ſi-tôt obtenir, lors qu'elle reçut la nouvelle de la Bataille qu'il avoit perduë. C'eſt ainſi que la fortune bizarre ſe jouë de nos deſſeins, & nous fait trouver des peines où nous n'enviſagions

ſagions que les plus doux plaiſirs ; on ne peut exprimer quelle fut la triſteſſe & la douleur où cette funeſte nouvelle la plongea; dans ce moment les penſées les plus affligeantes vinrent ſe préſenter à ſon eſprit : Il va périr s'écrioit-elle, je ne le verrai plus cet Amant ſi cher, ce Prince ſi digne d'être aimé : ô ciel, pourrai-je lui ſurvivre : & répondez-vous ainſi aux eſpérances que vous m'avez fait concevoir? ſon pére & ſon frére attiroient à peine ſon attention ; elle oſoit même les accuſer de n'avoir pas ſecondé ſon courage, & elle leur demandoit compte de ſes jours confiez à leurs ſoins.

Enfin, flotante entre un foible rayon d'eſpérance qui venoit toûjours luire à ſon eſprit & beaucoup de crainte, elle voulut s'inſtruire plus particuliérement des circonſtances d'un mal-

malheur qu'elle ne pouvoit croire auſſi grand qu'on l'avoit publié; & ſous prétexte de s'informer de la ſanté de ſon Pére & de ſon Frére, elle envoya un courier à l'Armée & le chargea d'une lettre pour ſon Amant: démarche qu'elle crut pouvoir faire ſans bleſſer ſa vertu, puiſque ſon amour étoit autoriſé de ceux dont elle dépendoit. Demetrius accablé du mauvais ſuccès du combat qu'il venoit de rendre, ſongeoit aux moyens de réparer la honte dont il croyoit que ſes ſoldats l'avoient couvert, lors qu'il reçut la lettre de la Princeſſe; cette marque de ſon ſouvenir le conſola de toutes ſes diſgraces, il l'ouvrit avec un empreſſement extrême, & y lut ces mots avec un plaiſir qu'un veritable Amant eſt ſeul capable de reſſentir.

LET.

LETTRE.

JE me flattois de vous revoir bientôt vainqueur, vos prémiers ſuccès autoriſoient cette eſpérance, & j'apprens, Seigneur, que vos ſoldats ont été vaincus malgré tous les efforts de votre valeur; cette nouvelle m'a cauſé une douleur que je ne puis vous exprimer; eſt-il poſſible que ces lâches ayent pu vous laiſſer au milieu des Ennemis ſans oſer vous ſuivre & vous dégager? je tremble que vous ne ſoïez accablé ſous le nombre; ne hazardez pas une vie ſi precieuſe; ah, Seigneur, lors que votre courage vous entraîne, ſongez aux douleurs que vous me cauſeriez, s'il vous étoit funeſte; non, je ne puis ſoutenir cette idée, revenez, Seigneur, revenez calmer mes craintes & raſſurer une tendre Amante; la gloire vend trop cher ſes

ſes Couronnes, renoncez-y plûtôt, mon cœur a de quoi vous en payer mais ſur tout ne vous précipitez point au milieu des ennemis, & ménagez une vie à laquelle la mienne eſt attachée.

Cette lettre porta l'eſpérance & la joye juſqu'au fond de ſon ame, il en ſentit ranimer ſon courage, & plein des agréables idées qui l'occupoient, il lui répondit en ces termes.

LETTRE.

RAſſurez-vous, Madame, & calmez toutes vos frayeurs, je ſuis encore en état de faire de nouvelles conquêtes, & puis que vous voulez bien continuer à vous intéreſſer pour moi, je ſaurai bientôt réparer mes pertes; que vos craintes ſont obligeantes! qu'elles marquent d'amour! mon cœur y répond, ma

Princeſſe, & vous l'occupez entiérement ; vous êtes l'objet de tous mes deſirs, & je ne ſerai jamais content que je ne puiſſe aller mettre à vos pieds la Couronne de Moſcovie ; c'eſt à l'amour à qui je veux devoir tout mon bonheur ; je n'ai encore que des ſoupirs, que des vœux à vous offrir, recevez-les, Madame, ils ſont ardens, ils ſont ſincéres, & jamais Demetrius n'en formera que pour vous.

Il donna cette réponſe au Courier de la Princeſſe, & ne ſongea plus qu'à faire rougir la fortune de la trahiſon qu'elle avoit oſé lui faire dans le dernier combat, ou qu'à faire reconnoître à de plus grands revers, le ſang dont il ſe vantoit de ſortir.

* Cependant le Général de Boris voulant profiter de ſa victoire

* Margeret, Mem. de Mr. de Thou.

toire alla aſſiéger Rilsque qui s'etoit renduë à Demetrius : mais après avoir demeuré plus de quinze jours devant cette Place ſans oſer entreprendre de lui donner aucun aſſaut, il leva le ſiége & voulut laiſſer repoſer quelque tems ſes Troupes qui commençoient à ne pouvoir plus ſuporter les fatigues de la Guerre.

Demetrius ſe ſervit du tems qu'il lui donnoit pour ramaſſer les débris de ſon Armée, & pour lui montrer que ſa défaite n'avoit pas été capable de l'abattre ; il aſſiégea cinq Fortereſſes à la fois, & les prit toutes cinq preſqu'au même inſtant.

Enſuite il marcha du côté de Jelek & de l'Epine, dont toute la Province prit ſon parti & lui amena priſonniers les Vaivodes des Places, qu'il fit conduire à Poutimel.

Le Général des Ennemis qui croyoit qu'après la perte qu'il avoit faite, il ne seroit pas de long-tems en état de tenir la Campagne, fut étonné des nouvelles Conquêtes qu'il faisoit, il rassembla promptement ses troupes, & vint assiéger Crom où il demeura plus d'un mois sans rien éxécuter.

Cependant le Czar aprit les heureux succès de Demetrius avec un desespoir qu'on ne peut exprimer, il étoit devenu d'une foiblesse, & d'une timidité si grandes, qu'il se laissoit gouverner par tous ceux qui pouvoient le rassurer, son esprit autrefois occupé de tant de vastes projets, se laissoit abatre aux moindres revers de la fortune, il ne jouïssoit plus d'aucun repos, le sommeil fuyoit ses paupiéres dessé-chées, ou s'il succomboit quelquefois à sa violence, les songes les plus terribles venoient l'a-

l'agiter, & le tourmenter, tout l'inquiétoit, tout l'allarmoit, il craignoit tous ceux qui l'aprochoient, & toutes les précautions qu'il prenoit avoient peine à le raſſurer ; enfin rongé d'ennuis, accablé du poids de ſa douleur extrême, il finit une vie qu'il n'étoit plus en état de ſuporter, & laiſſa l'Empire au Prince Feder Boriswits ſon Fils.

* Mais le trouble régna bientôt aux lieux où ce Prince devoit régner, les Knes, les Bojars, & les autres Seigneurs refuſérent de ſe ſoumettre à un homme qu'ils croyoient incapable de les gouverner, la Princeſſe de Siberie, que les mépris de Demetrius ne pouvoient rebuter, conçut encore l'eſpérance de pouvoir partager avec lui le Trône de Moſcovie, elle lui fit faire les mêmes propoſitions qu'il avoit déja rejettées en Po-

* Mem. de Mr. de Thou, Margeret.

logne : mais elle ne fut pas plus heureuſe, & il perſiſta toûjours dans ſes refus.

Le Duc de Zuski profita des troubles que la mort du Czar avoit cauſez, & voyant la foibleſſe du Prince Feder, il réſolut de l'élever ſur le Trône afin de régner ſous ſon nom. Dans cette penſée il tira de lui une promeſſe de lui faire épouſer la Princeſſe de Siberie & de partager l'Empire avec lui, & enſuite, il diſpoſa les Seigneurs à ſe ſoumettre à ce Prince, & à le reconnoître pour Czar; auſſi-tôt il rappella les Généraux qui commandoient l'Armée devant Crom pour lui prêter le ſerment de fidélité, & envoya en leur place Houdun, Baſmannof & le Duc Galitchein ; ce Seigneur, fut charmé de ſe raprocher de Demetrius, & d'être en état de le ſervir utilement, & Baſmannof plein de reconnoiſ-

ſance

ſance de la généroſité avec laquelle ce jeune Prince l'avoit traité, ne cherchoit qu'une occaſion de pouvoir embraſſer & groſſir ſon parti ; de ſorte qu'il n'y avoit que Houdun qui fût véritablement dans les intérêts du nouveau Czar. Après qu'il eut fait la revuë de l'Armée, il propoſa de continuer, & de preſſer le ſiége de Crom, & les deux autres généraux, qui n'étoient pas encore en état de ſe déclarer ouvertement, furent obligez de ſe ranger de ſon avis.

Demetrius qui ne vouloit pas laiſſer prendre une Ville auſſi conſidérable, ſans faire les plus grands efforts pour la ſauver, envoya Zaporski avec dix mille Moſcovites, deux cens Lanciers, & cent Piétons Polaques pour la ſecourir.

Ce ſecours étoit bien foible pour faire lever le ſiége d'une Ville attaquée par plus de cent

mille hommes, & battuë par plus de 200. piéces de canon, mais la diviſion qui étoit entre les géné-raux rendit cette Armée inutile.

Les aſſiégez ſe deffendirent avec une valeur étonnante, ils ſoutinrent dix aſſauts, firent plu-ſieurs ſorties, & repouſſérent les Ennemis loin de leurs murailles après en avoir tué un grand nom-bre.

* Cependant Zaporski apre-nant la diviſion qui étoit entre les Généraux Ennemis, réſolut d'en profiter pour faire lever le ſiége de Crom, & pour y réüſ-ſir, & les obliger à ſe déclarer, il ſe ſervit d'une ruſe dont l'effet paſſa même ſon attente.

Il écrivit par un eſpion aux aſſiégez qu'il étoit arrivé à leur ſecours avec des forces conſidéra-bles, & qu'il attendoit encore dans peu un renfort de quarante mille Polonois; qu'ainſi il les ex-hortoit

* Margeret, Bareſe, Janſonius.

hortoit de faire toûjours la plus forte réſiſtance qu'ils pourroient dans l'eſpérance d'être vivement ſecourus.

L'Eſpion qui ne cherchoit qu'à ſe faire prendre, rencontra les coureurs de l'Armée ennemie, & ſe laiſſa conduire dans leur Camp, on le fouilla, & on lut en plein Conſeil les lettres dont on le trouva chargé. Houdun épouvanté des aproches d'une Armée auſſi conſidérable, fut d'avis d'aller attaquer Zaporski avant qu'il eût reçu le ſecours qu'il attendoit.

Mais Baſmannof profitant de cette occaſion alla ſe mettre à la tête des Troupes qu'il commandoit, & criant à haute voix que *Demetrius étoit le ſeul & légitime Prince des Moſcovites* il ſe rendit dans l'Armée de Zaporski; le Duc Galitchein charmé de cette action, le ſuivit auſſi-tôt avec dix mille chevaux qu'il commandoit, & toute l'Ar-

mée entraînée par l'éxemple de ces Généraux, ſe ſaiſit de Houdun & des autres Knes & Bojars partiſans de Féder, & paſſa du côté de Demetrius, le reſte des Officiers fideles au Czar prit la fuite & ſe ſauva à Moſcou, laiſſant tout le canon & tout le bagage au pouvoir de Zaporski.

Le Duc Galitchein, & Baſmannof impatiens de voir Demetrius, allérent à Poutimel, où il les reçut avec les plus grandes marques de joye & de reconnoiſſance, & leur fit prêter le ſerment d'obéïſſance, & de fidèlité, pour engager les autres Seigneurs Moſcovites à ſuivre leur éxemple.

On ne peut exprimer quelle fut la joye du Palatin de Sandomir & du Prince ſon Fils de ces heureux ſuccès, mais ils ne purent être les témoins d'une Victoire qui ne pouvoit plus échaper

per à Demetrius. Le Roi de Pologne manda le Palatin pour une affaire importante qu'il ne pouvoit terminer ſans lui, & le Prince Sapicha fut obligé de le ſuivre, quelque chagrin qu'il eût de laiſſer Demetrius expoſé à des périls qu'il ne partageoit plus avec lui.

L'adieu de ces deux Princes fut tendre & douloureux; avec quelle ardeur Demetrius le pria-t'il d'aſſurer ſa chére Princeſſe de ſa conſtance & de ſon amour? & de lui peindre avec les couleurs les plus vives les peines qu'il ſouffroit d'être obligé de vivre toûjours éloigné d'elle; l'impatience où il étoit de joüir du bonheur de la voir & de finir une Guerre qui l'en privoit depuis ſi long tems.

Le Prince fut touché à ces vives marques de la tendreſſe de Demetrius, & lui promit de ne rien oublier pour entretenir la

Princeſſe ſa ſœur dans les ſentimens qu'elle avoit pour lui, enſuite il partit avec le Palatin.

Demetrius voulant faire diverſion à la douleur que ce départ lui cauſoit, & profiter des faveurs de la fortune, quita Poutimel pour ſe rendre à ſon Armée dans le deſſein de marcher droit à Moſcou, dont il eſpéroit de ſe rendre bientôt maître. Comme il n'avoit pas aſſez de Troupes pour entreprendre de l'aſſiéger en forme, il voulut l'affamer.

Les Habitans murmurérent bientôt contre le Czar qui n'oſoit aller combattre contre ſon Ennemi; & la famine commençant à leur faire éprouver ſes rigueurs, ils s'aſſemblérent dans une grande place devant le Château, & concertérent de ſe rendre à Demetrius.

Ce Prince ayant apris par des transfuges les diſpoſitions

dans

dans leſquelles ils étoient, vit bien que pour peu qu'il voulût les preſſer, il les obligeroit bientôt à ſecouer le joug de ſon Ennemi: dans cette penſée il écrivit à la Nobleſſe & au Peuple, les aſſurans de ſa clémence s'ils vouloient ſe rendre, & les menaçant de ne leur faire aucun quartier s'ils oſoient l'irriter par une réſiſtance inutile.

Ces lettres produiſirent l'effet qu'il en avoit attendu; le Peuple intimidé réſolut de ſe rendre malgré les efforts du Duc de Zuski que Feder envoya pour tâcher de les détourner de ce deſſein; la Nobleſſe ſe joignit au Peuple, & s'étant animez les uns & les autres, ils coururent au Château, ſe ſaiſirent de l'Impératrice veuve de Boris, & du malheureux Czar Feder.

Demetrius qui s'étoit retiré à Thoula ayant apris ces heureuſes nouvelles, dépêcha le

Duc Galitchein pour s'emparer de Moſcou & recevoir le ſerment de fidélité des Habitans.

* Le malheureux Feder tomba dans un deſeſpoir qu'on ne peut exprimer, de voir que tous les Peuples couroient en foule ſe rendre à ſon Ennemi : ſon orgueil brutal & farouche ſe convertit en fureur, & la honte de paroître dans un état humble & ſoumis devant un homme dont il ne vouloit point recevoir de graces, excitant ſa rage & ſa colére lui fit prendre la réſolution de ſe priver du jour plûtôt que de tomber en ſa puiſſance ; il oſa même encourager ſa Mére, à le ſuivre, & prenant d'un poiſon violent dont il avoit eu ſoin de ſe munir, il finit ſa vie infortunée avant qu'on eût pu s'apercevoir des moyens dont il s'étoit ſervi. L'Imperatrice ſa Mére ne voulant point lui ſurvivre,

Margeret, Mem. de M. de Thou, Bareze.

vivre, prit du même poiſon, & ſes gardes par une pitié cruelle ne voulurent pas l'empêcher d'éxécuter un deſſein qui pouvoit lui épargner tant de peines & tant de douleurs.

A ce ſpectacle ſanglant la Princeſſe de Siberie, reſte infortuné de toute la famille de Boris, remplit l'air de ſes gémiſſemens, & voulut ſuivre l'éxemple de ſa Mére & de ſon Frére : mais ſes gardes touchez de ſes malheurs & de ſa vertu l'en empêchérent, & l'aſſurérent de la clémence & de la bonté de Demetrius.

A ce nom ſi chéri, le reproche expira dans ſa bouche, ſes yeux ne répandirent plus de larmes, elle pouſſa ſeulement quelques ſoupirs, mais qui partoient auſſitôt de ſon amour que de ſa douleur : elle ſe rendit aux priéres de ſes gardes, & peut-être qu'un rayon d'eſpérance qui ſe gliſſa

dans

dans ſon cœur la flatta que Demetrius ſeroit touché de ſa peine & voudroit lui-même la finir.

* Cependant les Knes, les Bojards & les autres Seigneurs de l'Empire voulant à l'envi donner des marques de leur zèle à Demetrius, déterrérent le cadavre de Boris de l'Egliſe de l'Archangel, ſépulture ordinaire des Czars, & le portérent dans une autre Egliſe; enſuite ils allérent au devant de lui juſques à Thoula, où il n'aprit qu'avec une douleur extrême la mort du malheureux Feder & de l'Impératrice ſa Mére.

Il prit le chemin de Moſcou où les Habitans lui firent une magnifique entrée; il donna ſes premiers ſoins à calmer les deſordres que la Guerre avoit cauſez, & après qu'il eut fait prêter le ſerment de fidelité aux Peuples & aux Grands, il envoya le

* Margeret, Janſonius, Barezy,

le Duc Galitchein chercher l'Impératrice ſa Mére que Boris avoit fait enfermer dans un Monaſtére, * enſuite il fit aſſembler toute la Nobleſſe de l'Empire, & alla lui-même au devant d'elle, lui faiſant rendre par tout les mêmes honneurs qu'il avoit reçus.

Quels furent la joye & les raviſſemens de cette tendre Mére de revoir ſon Fils après une ſi longue abſence! l'excès de ſon contentement l'empêcha quelque tems de parler, elle tenoit ce cher Fils entre ſes bras, & ne pouvoit preſque croire un bonheur ſi peu eſpéré. On n'entendoit que ces mots ſi tendres, ſi touchans, Mon cher Fils! ma chére Mére! eſt-ce vous que je vois? en dois-je croire mes yeux? enfin cette vertueuſe Princeſſe le regardant avec des yeux que l'allegreſſe avoit baignez de

* Margeret, Janſonius.

de pleurs. Mon cher Fils, lui dit-elle, je vous revois, je mourai desormais contente, pouvois-je me flater de goûter jamais un plaisir si doux ? inquiéte pour vos jours, allarmée des recherches que votre Tyran faisoit faire, incertaine de votre sort, avec quel plaisir n'ai-je point apris que vous étiez en Pologne, en assurance auprès d'un Roi généreux qui vouloit vous servir de Pére ! Mon cher Demetrius, que les périls ausquels vous avez été exposé jettoient de crainte & d'effroi dans mon cœur ! j'espérois toujours que le Ciel qui vous avoit garanti du trépas par un moyen aussi extraordinaire, ne laisseroit pas son ouvrage imparfait : mais j'avois trop d'amitié pour vous pour avoir assez de confiance en lui, je craignois toujours que quelque coup funeste ne vint terminer le cours d'une vie si glorieuse ; mes craintes

tes ſont heureuſement trompées, je vous revois, mon cher Fils, vous ſerez ma conſolation, mon apui ; vous ferez ma joye & mes plaiſirs. O jour heureux, ſois le dernier de ma vie, mes eſpérances ſont remplies, je ne ſouhaitois de vivre que pour revoir un Fils ſi cher, je le revois, c'en eſt aſſez.

Demetrius partageoit ſa tendreſſe, & répondoit à ſes tranſports avec toute l'ardeur dont il étoit capable ; il mêloit ſes ſoupirs & ſes larmes à celles qu'elle répandoit : un ſpectacle ſi touchant émut tous les cœurs & l'on eſpéra de jouïr d'un bonheur parfait ſous les Loix d'un Prince ſi ſenſible & ſi généreux.

Enfin il prit le chemin de la Ville avec l'Impératrice marchant toujours à pied & la tête nuë à l'une des portiéres du caroſſe où elle étoit, ſuivi de tous les Seigneurs dans la même poſture,

ture, & dans cet ordre il arriva à Moſcou & ſe fit Couronner le lendemain preſque ſans Pompe & ſans Ceremonie.

Les embarras de la Guerre avoient ſuſpendu les ſoins de l'amour, mais il ne perdit rien de ſes droits : Demetrius ne ſe vit pas plutôt aſſis ſur le Trône, qu'il ſongea à le partager avec la Princeſſe de Sandomir. Il envoya un Ambaſſadeur au Roi de Pologne pour le remercier du ſecours qu'il lui avoit accordé, & pour lui demander ſon conſentement pour épouſer la Princeſſe qu'il aimoit; il ordonna à ſon Ambaſſadeur de paſſer auparavant auprès du Palatin de Sandomir pour l'informer de ſes heureux ſuccès, & pour le prier de lui tenir la promeſſe qu'il lui avoit tant de fois réïterée, & il lui donna encore pour ſa Princeſſe une lettre conçuë en ces termes.

LET-

LETTRE.

ENfin, Madame, vos vœux ſont éxaucez, je ſuis vainqueur; mais le Trône que ma victoire m'a donné ne pourroit me plaire ſi vous ne le partagiez pas avec moi; vous êtiez née pour régner, je ſuis heureux que le Ciel ait daigné ſe ſervir de moi pour éxécuter ſes decrets; venez, Madame, venez régner ſur les Moſcovites, & ſur mon cœur plus ſoumis encore que ces Peuples; les troubles de la Guerre n'ont pu me diſtraire un ſeul moment des ſoins de mon amour; il eſt toûjours tendre, toûjours ardent, & l'abſence n'a fait qu'en augmenter la violence; ſi j'en croyois ſes mouvemens j'irois bientôt aux lieux où vous êtes; mais ma preſence eſt trop néceſſaire ici pour affermir un Trône chancelant; il faut me priver du plaiſir

ſir de vous voir plûtôt, votre abſence n'a déja que trop duré, ne faites plus languir le plus fidèle des Amans.

LE CZAR DEMETRIUS.

Il donna cette lettre à ſon Ambaſſadeur, & le pria de faire la plus grande diligence qu'il pourroit; il envoya encore un courier au Prince Guſtave pour le remercier du ſecours qu'il lui avoit donné, & pour renouveller l'Alliance qui étoit entre les deux Couronnes; enſuite il alla faire à la Princeſſe de Siberie une viſite de bienſeance & de civilité, il lui ſembla que ſes malheurs avoient encore augmenté ſa beauté; les larmes & la douleur qui paroiſſoit peinte ſur ſon viſage & dans toute ſa Perſonne, la rendoient ſi touchante, qu'il ſe ſentit atteint de pitié pour elle;

il

il s'en aprocha avec le même reſpect qu'il avoit autrefois lors qu'il n'étoit connu à la Cour de ſon Pére que ſous le nom de Griska.

Madame, lui dit-il en entrant, je ne viens point pour vous montrer un Vainqueur orgueilleux de ſes ſuccès, je viens pleurer avec vous, & tâcher de calmer une douleur dont je ſuis la cauſe innocente; le Ciel qui vous a ravi toute votre famille, veut que je répare les malheurs qui vous ſont arrivez, & que je rende ce que je dois aux vertus d'une Princeſſe pour qui j'aurai toute ma vie une eſtime parfaite.

Seigneur, lui répondit-elle, l'offre généreuſe que vous me faites ne me ſurprend point, & la connoiſſance que j'avois de vos vertus ne m'en faiſoit pas moins attendre: mais pardonnez-moi ſi le ſouvenir de tant de malheurs que vous m'avez cauſez

cauſez m'arrache encore des pleurs, c'eſt vous qui rendez ma vie infortunée : ah, Seigneur, ajouta-t'elle emportée par un tranſport d'amour dont elle ne put être maîtreſſe : ſi vous aviez accepté la propoſition que mon Pére vous fit faire en Pologne, que vous m'auriez épargné de douleurs ! mais hélas ! tant de bonheur ne m'étoit point réſervé. Vous voyez ma foibleſſe, je vous aime toûjours, & malgré l'indifférence que vous m'avez témoignée, & dont je vois encore des marques dans vos yeux, je n'ai jamais pu concevoir la penſée de ceſſer de vous aimer : mais quel eſpoir peut m'être permis ? Si je n'ai pu vous toucher Fille de Czar, qui vous offroit avec ſa main la poſſeſſion d'un Empire floriſſant, que dois-je attendre eſclave infortunée à préſent que je n'ai plus que mon cœur à vous offrir ?

Il fut vivement touché de tant de conſtance & d'amour, ſon cœur s'y ſeroit rendu, ſi quelqu'autre que la Princeſſe de Sandomir avoit pû l'occuper: mais ce ſouvenir le ſoutint contre les charmes, & contre la douleur de cette Princeſſe. Comme il aimoit le Duc Galitchein, il avoit formé le deſſein de la lui faire épouſer; dans cette penſée, il voulut lui remontrer l'impoſſibilité où il étoit de l'aimer, & tâcher de lui faire accepter la propoſition qu'il avoit à lui faire.

Vous ſavez, Madame, lui dit-il, que nous ne diſpoſons pas de notre cœur; j'ai vû tous les charmes qui vous rendoient aimable, & je les ai admirez: mais ils n'ont pu faire ſur mon cœur cette vive impreſſion de tendreſſe à laquelle on ne peut réſiſter; vous meritez le ſort le plus heureux, & je voudrois pouvoir contribuer à vous rendre la tranqui-

lité que vous avez perduë; choiſiſſez, Madame, choiſiſſez dans toute la Cour un homme qui puiſſe vous plaire, & je vous promets de l'élever ſi haut, que ſon rang ne ſera guére différent du mien.

Et qui peut me plaire ſans vous? lui répondit-elle d'une voix foible & languiſſante, ce n'eſt pas le rang qui me charme, vous le ſavez puis que je vous ai aimé lors que la fortune bizarre vous faiſoit éprouver ſes plus cruelles diſgraces, mon cœur vous préféroit alors à des Princes qui briguoient à l'envi mon choix: mais vous ne m'avez jamais aimée, ingrat, & vous m'aprenez encore que vous ne pouvez jamais m'aimer. Quoi! je pourai voir une ſuperbe Rivale occuper un Trône que je devrois remplir, jouïr paiſiblement d'un cœur que je préférois à tous ces biens? Non,

je

je ne ſerai point témoin de ſon triomphe, c'en eſt fait, mon amour tant de fois outragé ſe convertit en haine, j'irai par tout te faire des ennemis, ingrat, j'irai ſoulever tes Peuples, & je ſerai la conquête de quiconque aura aſſez de courage pour t'arracher une vie que tu ne veux point paſſer avec moi.

A ces mots elle ſortit de la chambre où elle étoit, & alla s'enfermer dans ſon cabinet. Demetrius commanda qu'elle fut traitée avec tout le reſpect que l'on devoit à ſon mérite, & à ſa qualité, il lui ôta les Gardes qu'on lui avoit donnez, & ſortit pour aller achever de calmer les troubles que la Guerre avoit cauſez.

* Cependant le Duc de Zuski ne voyoit ſon triomphe qu'avec une douleur qu'on ne peut exprimer, il aimoit toujours la Prin-

* Margeret, Bareze, Mem. de Thou.

ceſſe de Siberie, & les mépris qu'elle avoit eus pour lui n'avoient fait que l'enflammer davantage, il voyoit avec un chagrin ſenſible que tous les outrages que le Czar lui faiſoit pouvoient le bannir de ſon cœur & cette connoiſſance augmentoit encore la haine naturelle qu'il avoit pour ce Prince: mais il ſavoit avec ſoin lui déguiſer ſes ſentimens pour ne lui point devenir ſuſpect, il avoit été le premier à céder en aparence à ſa fortune, pendant que ſous main il irritoit les Peuples contre lui, & tâchoit de leur inſpirer adroitement de la haine & de la défiance; l'ambition le tourmentoit autant que l'amour, il devoroit dans ſon cœur le Trône que ſon Rival occupoit: mais comme il prévoyoit qu'il auroit peine à ſatisfaire la premiére paſſion, il donnoit tous ſes ſoins à l'amour.

Quoi

Quoi qu'il eût la liberté de voir à chaque inſtant la Princeſſe de Siberie, il ne la voyoit qu'aux momens où il ne pouvoit être remarqué, il aprit la viſite que le Czar lui avoit renduë, & la maniére dont il étoit ſorti d'avec elle, il en conçut quelque eſpérance, & crut enfin que rebutée de tant de mépris, elle écouteroit avec plus de douceur l'aveu des ſentimens qu'il avoit pour elle, il voulut profiter de cette occaſion & lui parler pendant qu'elle étoit irritée contre le Czar, il ſe rendit dans ſon appartement.

La Princeſſe alla au devant de lui, & le regardant avec ces yeux dont il avoit tant de peine à ſoutenir les regards, Duc de Zuski, lui dit-elle, m'aimez-vous? En pouvez-vous douter, Madame, lui dit-il, après toutes les marques que je vous en ai données? Hé bien, reprit-elle, ſi vous

m'aimez, il faut aller poignarder le Czar, & qu'il ſache en mourant que c'eſt à mon couroux que vous l'immolez, ma main ſera votre récompenſe. Il frémit à ces mots qui lui faiſoient ſi-bien connoître la violence de l'amour qu'elle avoit pour ſon Rival. Toujours Demetrius, Madame, lui dit-il, toûjours ce Prince vous occupe, vous voulez ſa perte, qu'il eſt heureux, & que j'ai lieu de lui porter envie! Non, répondit-elle, ne ſouhaitez pas d'être en ſa place, je vous haïrois trop. Vous m'en aimeriez davantage, repliqua-t'il, vous me trompez, Madame, & vous vous trompez vous-même, tant de haine ne peut pas être ſans beaucoup d'amour, & ſi je vous obéïſſois, je ſerois pour vous un objet d'éxécration; comment oſerois-je me préſenter à vos yeux teint du ſang d'un Prince que vous aimez avec tant d'ardeur? que de pleurs je verrois cou-

couler! que de reproches j'aurois à eſſuyer! je vous ſers, Madame en ne voulant pas vous ſervir.

Duc de Zuski, lui dit-elle enflammée de courroux, j'entrevois votre lâcheté ſous ces prétextes ſpécieux; vous n'oſeriez entreprendre de me vanger, ſortez de ma préſence, & ne me parlez jamais d'un amour qui me fut toûjours odieux, un autre aura la récompenſe que vous n'oſeriez mériter. He bien, Madame, s'écria-t-il, tranſporté de fureur, vous ſerez obéïe, mais ſi votre cœur en murmure, plaignez-vous ſans m'accuſer.

* Il ſortit en achevant ces mots, & alla s'aſſurer de tous ſes amis & les engager dans une conſpiration contre Demetrius; & pour pouvoir plus facilement s'aprocher de ſa perſonne il gagna un Diak ou Sécrétaire qui

* Margeret, Bareze, Janſonius.

lui promit de l'introduire dans un cabinet où il se retiroit souvent pour écrire à la Princesse de Sandomir, & aux amis qu'il avoit en Pologne.

Cependant la Princesse de Siberie ne vit pas plûtôt la conspiration formée contre Demetrius qu'elle songea à la dissiper; elle frémit du danger auquel elle avoit pu l'exposer, & voulut à quelque prix que ce fût l'en garantir; le souvenir du service qu'il lui avoit autrefois rendu, vint se presenter à son esprit, sa vertu que le dépit de se voir mépriſée, avoit prévenuë, fit entendre ses conseils, elle ne put consentir à vanger un crime par un autre, & retenant d'une main les coups qu'elle avoit aprêtez de l'autre, elle ne pouvoit trouver que son propre cœur à punir, l'amour qu'elle avoit cru éteint se ralluma & se fit sentir avec plus de violence. Quoi, disoit-elle à Velika

qui

qui ne l'avoit point abandonnée dans ſes malheurs, il périroit, ce Prince ſi charmant, ſi généreux! ce Prince que tous les hazards de la Guerre ont reſpecté, ſuccomberoit ſous les coups d'une main ſacrilége! je le verrois expirer à mes yeux! Non, non, cher Prince, vous ne mourrez pas, j'aime mieux vous voir entre les bras de ma rivale qu'entre les bras de la mort; vous vivrez pour une autre: mais enfin vous vivrez, & j'aurai toujours le plaiſir de vous voir, & la ſatisfaction de vous avoir ſauvé la vie... Mais, reprenoit-elle un moment après, ce Prince pour qui je m'intéreſſe, eſt un ingrat que mon amour & ma conſtance n'ont jamais pu toucher, il me mépriſe, il eſt ſenſible pour une autre. Quoi faut-il que je ſois réduite à la cruelle néceſſité, ou de voir périr ce que j'aime, ou de le ſauver pour une Rivale orgueilleuſe qui s'a-

plaudit du triomphe qu'elle obtient ? ah ! qu'il périsse plutôt.... Mais que dis-je ? où m'emporte ma fureur ? jusques à présent, je n'ai été que malheureuse, deviendrai-je criminelle ? Non, desir de vangeance, sors de mon cœur, je ne puis me vanger que ce ne soit sur ce que j'aime plus que moi-même ; quoi qu'il me mépriſe, ne cessons point de l'aimer, & montrons-lui par ma constance, ce qu'il perd à n'y répondre pas.

Un reste d'espérance qui vint s'emparer de son cœur la fit arrêter à cette pensée, elle résolut de sauver le Czar, & lui fit donner avis de la conspiration, sans cependant en nommer les Chefs.

Il étoit avec Basmannof qui tenoit auprès de lui le rang de Favori, lors qu'un homme inconnu l'instruisit de ce qui se tramoit contre lui, & disparut avant qu'il pût lui faire des questions, il frémit du danger qu'il avoit cou-

ru,

ru, & fit auſſi-tôt arrêter le malheureux Sécrétaire qui l'avoit trahi, on l'apliqua à la torture : * mais il endura tous les tourmens qu'on lui fit ſouffrir avec une fermeté qui auroit pu faire douter de ſon crime, ſi l'on n'en avoit pas eu des preuves aſſurées, & jamais il ne voulut rien avouer.

Cependant comme il y avoit de grands ſoupçons ſur le Duc de Zuski, tout le Conſeil fut d'avis qu'on devoit toujours s'en aſſurer, on le fit arrêter, & il ſe deffendit ſi mal, qu'on ne put douter qu'il ne fût coupable, de ſorte qu'il fut condamné à perdre la tête ſur un échaffaut.

Déja les inſtrumens de ſon ſuplice étoient dreſſez dans la grande Place devant le Château, & le Duc alloit ſubir l'Arrêt

* Margeret, Janſonius, Bareſe, Mém. de Thou.

que l'on avoit prononcé contre lui ; mais le Czar ne voulant pas enſanglanter les commencemens de ſon régne par la mort d'un des plus grands Seigneurs de ſon Empire, adoucit ſa peine & la convertit en un banniſſement perpétuèl, & même il lui pardonna entiérement à la priére de l'Impératrice ſa Mére qui daigna s'intéreſſer pour lui : mais cette douceur & cette bonté ne purent deſarmer le courroux de ce farouche Ennemi.

Le Czar voulant s'aſſûrer de la fidélité des Grands par les nœuds les plus forts, fit épouſer une Parente de l'Impératrice ſa Mére au Général Miſtiſloſtski, & donna au Duc Galitchein & à Houdun deux jeunes Princeſſes qui étoient à la Cour & que l'Impératrice avoit amenées avec elle.

On ne parla plus que de plaiſirs, que de fêtes ; il fit goûter aux

aux Peuples la douceur de vivre ſous un Prince clément & moderé. Tout ce qu'on pouvoit lui reprocher c'étoit de ſe rendre trop libre & trop familier avec des Peuples accoutumez à ne regarder ſes Maîtres qu'en tremblant; & à n'oſer parler devant eux ſans un commandement exprès; car au reſte on peut dire que jamais Prince ne ſut mieux ſoutenir la grandeur & la majeſté de ſon rang.

Il étoit dans une impatience extrême de ne point recevoir de nouvelles de la Princeſſe de Sandomir, & ne ſavoit que penſer d'un ſi long ſilence, lors qu'il apprit qu'elle étoit ſur les frontieres de la Moſcovie avec le Palatin ſon Pére, le Prince ſon Frére, le Vaivode Viſnovetski, ſon Epouſe, & un Ambaſſadeur que le Roi de Pologne lui envoyoit, avec un grand

nombre de jeunes Seigneurs de la Cour.

Cette heureuſe nouvelle excita dans ſon cœur des tranſports qu'il n'avoit jamais éprouvez ; il fit promptement aſſembler toute la Nobleſſe de l'Empire, & alla lui-même au devant de cette Princeſſe avec un équipage digne d'un des plus grands Rois de la terre. Quels tranſports il fit éclatter à ſa vûë ! ſa beauté étoit ſi fort augmentée, qu'il en fut ébloui ; il eut peine à ſoutenir dans cette occaſion la majeſté de ſon rang, & la preſence de tant de Seigneurs ne put preſque l'empêcher de s'aller jetter à ſes genoux : mais ſes yeux animez d'un feu plus vif lui firent aſſez connoître l'excès de ſon amour, & la violence qu'il étoit obligé de ſe faire pour n'en pas donner des marques publiques.

Il reçut le Palatin, le Prince ſon Fils & tous les Seigneurs Polonois

lonois qu'il avoit connus avec les plus grandes marques d'amitié; il remercia le Vaivode Viſnovetski du ſecours qu'il lui avoit envoyé, dans des termes qui faiſoient voir combien il étoit reconnoiſſant; il fut charmé de revoir auſſi la Princeſſe ſon Epouſe, & il l'aſſura par ſes regards & par ſes diſcours qu'il avoit toujours pour elle une eſtime ſincére & une amitié très tendre; il s'informa encore du Prince Uladiſlas & de la Princeſſe Auguienska, & il aprit avec un plaiſir extrême que le Prince Sapicha étoit au comble de ſes vœux, & qu'il devoit épouſer cette Princeſſe après qu'il auroit été témoin du bonheur de la Princeſſe ſa Sœur.

Enſuite, toute cette auguſte Troupe prit le chemin de Moſcou. * On fit à la Princeſſe de Sandomir une Entrée la plus magnifique que l'on eut jamais

vûë

* Margeret.

vûë en ce Païs ; toutes les maiſons devant leſquelles elle devoit paſſer étoient couvertes d'une écarlatte enrichie d'or & d'argent, & toutes les ruës pavées d'un drap d'or de Perſe.

* La Princeſſe étoit dans un Caroſſe dont le bois étoit couvert de lames d'or, & les clouds du même métail, traîné par dix chevaux plus blancs que la neige & marquetez de petites taches noires comme des tigres & des leopards, & qui ſe reſſembloient ſi parfaitement, qu'on ne pouvoit rien admirer dans l'un que tous les autres ne poſſédaſſent de même, elle étoit précédée de trois Compagnies de Heydouques pour ſa garde, & ſuivie de quatre Compagnies Polonoiſes à cheval, & d'un grand nombre de jeunes Seigneurs dont la bonne mine & l'équipage ſuperbe attiroient tous les regards ; elle

allà

* S. Lazare, Hiſt. tragiq.

alla dans cet ordre au Couvent de l'Impératrice où elle demeura juſques au lendemain qu'on devoit la conduire au Palais Impérial.

Le Czar impatient de la voir & de l'entretenir, ſe deffit bientôt des Seigneurs qui l'avoient accompagné, & alla au Couvent où elle étoit; il ſe jetta d'abord à ſes genoux, tranſporté d'une joye que tout ſon cœur pouvoit à peine contenir, il pouſſa des ſoupirs, & garda quelque tems le ſilence, ne pouvant trouver de termes aſſez forts pour exprimer toutes les penſées qui venoient en foule ſe préſenter à ſon eſprit: mais, que cet entretien muet, que les regards & les ſoupirs forment ſeuls, ont de charmes pour deux cœurs bien enflammez! & que l'on eſt éloquent lors que l'on n'a pas la force de ſe rien dire! Enfin la regardant avec des yeux où la joye éclatoit de toutes parts au mi-

milieu de la tendreſſe & de la langueur dont ils étoient remplis, je vous revois, ma Princeſſe, lui dit-il, après une ſi longue abſence, ce plaiſir me dédomage de toutes les peines que j'ai ſouffertes: mais pendant que je pouſſois ſans ceſſe des ſoupirs, que je n'étois occupé que de votre aimable idée, que faiſoit votre cœur?

Il ne penſoit qu'à vous, Seigneur, lui répondit-elle; ſans ceſſe agité de crainte pour vos jours, allarmé des dangers auxquels vous étiez expoſé, quelquefois flaté d'une douce eſpérance, que lui faiſoient concevoir vos heureux ſuccès, & toujours animé de l'amour le plus tendre, & le plus ardent, il vous rendoit tous les vœux que vous formiez, il partageoit toutes les peines que vous enduriez, & je ſens bien qu'il n'eſt que trop ſenſible aux plaiſirs que vous goutez à préſent. L'Im-

L'Impératrice témoin des tranſports qu'ils faiſoient paroître, étoit charmée de cet amour réciproque auquel ils s'abandonnoient. Dans le peu de tems qu'elle avoit eu pour entretenir la Princeſſe, elle avoit trouvé en elle tant de ſageſſe, de douceur, & d'eſprit, qu'elle la croyoit digne du Trône qu'elle alloit occuper.

La Princeſſe Viſnovetski que l'abſence & la raiſon avoient entiérement guérie de l'amour qu'elle avoit eu pour Demetrius, vit avec un plaiſir extrême la tendreſſe des ſentimens qu'il avoit pour la Princeſſe ſa Sœur, & lui donna mille marques d'une amitié ſincére & d'une eſtime parfaite.

Après qu'il eut encore entretenu quelque tems la Princeſſe, il ſortit pour ſatisfaire à l'impatience extrême qu'il avoit de la voir bien-tôt Impératrice; il donna tous les ordres néceſſaires pour la faire Couronner, & ſes Officiers

ciers qui vouloient lui plaire, firent tant de diligence, que tout fut prêt pour le lendemain.

La Princeſſe de Siberie aprit cette nouvelle avec un deſeſpoir qu'on ne peut exprimer, l'eſpérance qu'elle n'avoit pu s'empêcher de conſerver encore au fond de ſon cœur, en ſortit enfin pour jamais, l'arrivée de la Princeſſe de Sandomir étoit un éternel obſtacle au bonheur dont elle s'étoit flatée, Demetrius alloit la couronner, & l'impatience où elle le voyoit de poſſéder cette heureuſe Rivale augmentoit encore ſa colére, & la mettoit en un point où elle ne ſe connoiſſoit plus elle-même. Ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance, la rage & le deſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource, à peine laiſſoit-elle échaper quelques ſoupirs, une pâleur mortelle étoit répanduë ſur ſon viſage, on y voyoit

une

une eſpéce de tranquilité ſombre qui n'anonçoit rien que de funeſte, ſes yeux etoient rouges, enflammez, & ſes regards avoient je ne ſai quoi de triſte, & de farouche; elle erroit dans tout le Palais ſans ſuivre aucun chemin, & ſans ſavoir où elle alloit, ce n'étoit plus cette Princeſſe autrefois ſi ſage, ſi vertueuſe que l'ombre du crime le plus leger étoit capable de faire trembler, ce n'étoit plus cette Amante tendre, timide & attentive à conſerver les jours de ſon Amant, tous ſes deſſeins ſe bornoient à en trancher le cours. Qu'il meure, diſoit-elle à Velika, puis qu'il ne veut pas vivre pour moi, je dois ce ſacrifice à mon amour outragé, je dois laver ſes mépris dans ſon ſang, tout me preſſe de me vanger; quand le Ciel en couroux devroit m'accabler des malheurs les plus grands, rien ne peut le dérober à ma fureur, le crime n'a plus

rien

rien qui m'épouvante, quand il eſt pour nous un choix dont nous ne pouvons nous diſpenſer, c'eſt le Ciel qui nous force à le commettre, qui doit en être reſponſable.

Depuis qu'elle avoit engagé le Duc de Zuski dans la premiére conſpiration contre le Czar, elle le voyoit preſque à tous momens en ſecret, elle lui tenoit compte d'avoir expoſé ſa vie pour la ſervir, elle l'écoutoit plus favorablement, & lui faiſoit même eſpérer qu'un jour elle pourroit répondre à ſon amour, & par cette promeſſe, elle le mettoit en état de tout entreprendre pour la ſatisfaire; ce fut de lui dont elle voulut encore ſe ſervir pour éxercer ſa vangeance; elle avoit remarqué que la bonté que Demetrius avoit euë pour lui, n'avoit fait que l'irriter encore, loin de le prévenir en ſa faveur; elle lui propoſa le deſſein qu'elle avoit con-

conçu, & le pria de ne rien négliger pour le faire réüſſir, il fut quelque tems à vouloir s'en deffendre; la crainte d'être encore une fois découvert, & de n'obtenir aucun pardon, le ſouvenir des bontez que le Czar avoit euës pour lui, mille autres raiſons ſe préſentérent en foule à ſon eſprit & voulurent le détourner du deſſein de ſervir la paſſion furieuſe de cette Princeſſe: mais elle ſut apeller au ſecours de ſes charmes & de l'amour qu'ils avoient inſpiré, une paſſion plus puiſſante, qui eſt l'ambition, elle lui fit enviſager qu'il pouroit eſpérer d'occuper le Trône dont il priveroit ſon Rival, & d'être doublement heureux du côté de l'amour, & de la fortune, en poſſédant avec un grand Empire une Princeſſe dont il étoit amoureux.

Cette derniére raiſon acheva de le déterminer; elle lui ferma les yeux ſur les dangers qu'il alloit

alloit courir, & le fit réſoudre à tout entreprendre pour réüſſir dans ce projet. Lors que l'amour & l'ambition ſe ſont emparez d'un cœur, & qu'ils y régnent ſouverainement, la vertu ne s'opoſe que foiblement à ce qu'ils éxigent, & ſouvent même elle eſt obligée en eſclave de ſervir ces paſſions qui ſavent s'en rendre maîtreſſes, & lui perſuadent tout ce qu'elles veulent.

Le Duc réſolut de prendre des meſures ſi juſtes, & de les éxécuter avec tant de prudence & de ſageſſe, que la victime ne pût échaper aux coups qu'il lui préparoit. * Il gagna le Patriarche & l'irrita contre le Czar, en lui perſuadant qu'il vouloit introduire la Religion Romaine en Moſcovie; il s'aſſura du Peuple en lui inſinuant adroitement qu'on vouloit le livrer aux Polonois

* Margeret, Mém. de Mr. de Thou, Olearius, Bareze, Janſonius.

lonois ſes plus mortels ennemis, & les Grands, flattez d'un changement dans lequel ils eſperoient trouver beaucoup d'avantages, entrerent facilement dans ſes deſſeins, & lui promirent tout ce qu'il voulut pour les executer. Ce fut dans cette occaſion qu'il fit éclatter une prudence conſommée, une politique rafinée, en faiſant entrer dans les mêmes vûës des eſprits ſi differens; il encourageoit les uns par des promeſſes, entraînoit les autres par des menaces, on ne peut commettre un auſſi grand crime, ſans avoir beaucoup de vertu; s'il avoit agi contre un tiran, il auroit acquis une gloire immortelle; enfin il ſut prendre en peu de tems des meſures ſi juſtes, & former un parti ſi puiſſant qu'il ſe flatta d'un heureux ſuccès.

Le Czar qui ne ſavoit rien de la conjuration qui ſe formoit

contre ſes jours, étoit uniquement occupé du ſoin d'avancer le bonheur qu'il eſperoit trouver dans la poſſeſſion de la Princeſſe qu'il aimoit.

Après avoir tout fait preparer pour la ceremonie du Couronnement, il alla la prendre au Couvent où elle étoit avec l'Imperatrice, ſuivi de tous les Officiers de l'Empire: Enſuite la Princeſſe alla à l'Egliſe de Notre-Dame, ſoutenuë ſous le bras droit par l'Ambaſſadeur du Roy de Pologne, & ſous le gauche par l'épouſe de Miſtisloſtski; l'éclat de ſa beauté, la majeſté de ſon air & la magnificence de ſes habits, attirerent tous les regards du peuple, & bien loin de le prevenir en faveur du Czar qui leur donnoit une Princeſſe auſſi digne de leur commander, par un effet contraire, ne firent que l'irriter davantage & l'engager à ſecouer

un

un joug qu'il avoit d'abord trouvé ſi doux.

Elle arriva dans cet ordre à l'Egliſe où le Patriarche l'attendoit avec tout le Clergé, après les prieres & les ceremonies accoutumées, il tira hors du tréſor la Couronne, le Sceptre & la Pomme d'or, marques glorieuſes du ſouverain pouvoir, & les lui donna; enſuite elle ſortit de cette Egliſe pour aller à l'Archangel, conduite par le Czar qui la menoit par la main, & par le Duc de Zuski qui la ſoutenoit ſous le bras gauche, & qui fit jetter par tout une grande quantité de pieces d'or que le Czar avoit fait battre exprès pour engager le peuple à partager ſa joye: de l'Archangel on la conduiſit au Palais où le reſte du jour ſe paſſa en feſtin & en plaiſirs.

Le Czar goûtoit à longs traits la douceur de voir la Princeſſe

qu'il aimoit avec tant de violence ; le bonheur dont il joüiſſoit excitoit en lui mille tranſports, & cette Princeſſe y repondoit, avec une ardeur qui les augmentoit encore. Enfin il voulut avancer les momens de ce bonheur & s'unir pour jamais au ſort de cette aimable Princeſſe : il fit faire le lendemain la ceremonie des Nopces avec une magnificence encore plus grande que celle du Couronnement.

Jamais hymen éclairé du flambeau de l'amour, & fait ſous l'auſpice le plus heureux, n'avoit promis une plus longue ſuite de plaiſirs & de proſperitez; mais l'amoureux Demetrius ne joüit pas long-tems d'un bonheur qu'il avoit acheté au prix de tant de peines & de traverſes.

La Princeſſe de Siberie voyant qu'elle n'avoit plus rien à eſperer, s'abandonna aux tranſports de ſa rage & de ſa fureur

elle;

elle preſſa le Duc de Zuski de la venger, elle ſut elle-même animer tous les conjurez, & par la diſpoſition où elle les vit, elle ſe promit un ſuccès conforme à ſon attente.

Cependant ſur le point de voir ſes deſſeins executez, un retour de vertu lui fit enviſager toute l'horreur de ſon crime; elle eut honte d'avoir pû ſe porter à tant d'excez, & l'amour qu'elle avoit cru bannir pour jamais de ſon cœur, ſe faiſant ſentir avec plus de violence, elle fremit du danger auquel elle avoit elle-même expoſé ſon amant, & quoiqu'il l'eût abandonnée pour une autre, elle ne put ſe reſoudre à le laiſſer périr, elle écrivit un billet pour l'avertir de la conjuration, & le fit rendre au Palatin de Sandomir par un homme inconnu qui diſparut auſſi tôt.

Le Palatin ſurpris & troublé

ouvrit cette lettre avec precipitation, & y lut ces mots.

ON conſpire encore contre le Czar, preſque tout l'Etat a juré ſa perte, & l'on ne peut prendre des meſures trop juſtes pour prévenir le malheur qui le menace; veillez Seigneur, ſur ſes jours; mais on craint bien que vous ne ſoyez ſurpris: aux grands maux il faut apporter de grands remedes, n'épargnez pas le ſang, on n'en peut trop repandre pour ſauver celui du Czar.

Le Palatin effraïé de cet avis courut auſſi-tôt le communiquer à Demetrius, & le conjura de détourner l'orage qui s'amaſſoit contre lui; ſa nouvelle épouſe fondante en pleurs le preſſa de ne rien negliger pour défendre ſes jours de la fureur de ſes ennemis, mais elle ne put faire paſſer ſes craintes juſques dans ſon

ſon cœur ; il fit tout ce qu'il put pour la raſſurer, & ne ſongea pas même à faire redoubler ſa garde, tant ſon ame intrépide étoit aguerrie contre les dangers, & rejettoit les ſoupçons qu'on vouloit lui faire concevoir.

* Cependant le Duc de Zuſki craignant qu'un plus long retardement ne le fît découvrir, anima ſes conjurez à le ſuivre & les avertit de ſe tenir prêts pour le lendemain ; & dans la crainte qu'il eut que quelque terreur panique ne s'emparât de leurs cœurs & ne les fît changer de ſentiment, il ne voulut point les abandonner, & paſſa la nuit entiere à les encourager & à les entretenir dans les diſpoſitions où il avoit ſû les mettre.

Demetrius reçut encore pluſieurs avis de la conjuration que

* Olearius, Margeret.

l'on avoit formée contre lui, mais il les mépriſa toujours: en vain le Duc Galitchein & Baſmannof le conjurerent les larmes aux yeux de prendre plus de ſoin de ſes jours, ils ne purent rien gagner ſur ſon eſprit. Lors que le ciel a marqué le moment fatal qui doit borner le cours de notre vie, il nous eſt impoſſible de la prolonger; il nous ôte la prudence, il nous aveugle, & nous fait endormir dans une vaine aſſurance qui nous livre aux coups qu'il eſt prêt à nous porter; ou ſi nous voulons prendre quelquefois des meſures pour éviter le malheur qui nous menace, nous ne faiſons que le hâter & nous y ſuccombons plutôt.

* Enfin ſur les ſix heures du matin le Duc de Zuski à la tête des conjurez força la garde qui veilloit aux portes du Palais, & monta droit à l'appartement du Czar:

* Matines de Moſcou.

Czar: En paſſant dans une galerie il apperçut Baſmannof qui rêvoit triſtement appuïé ſur une baluſtrade, comme s'il avoit eu quelque preſſentiment du malheur qui lui devoit arriver; il fut la premiere victime que le Duc voulut immoler à ſa fureur.

* Demetrius éveillé par ce bruit ſe leva promptement, & demanda à un garde ce qui le cauſoit; ce perfide qui étoit lui-même un des conjurez lui répondit que l'on crioit au feu. *Tu mens*, lui repliqua Demetrius, *le bruit eſt trop grand pour ne crier qu'au feu, donne-moi mon épée*: mais ce genereux Prince fut ſi lâchement trahi, qu'il ne put trouver aucune arme dans ſa chambre; de ſorte que voyant que l'on alloit enfoncer ſa porte & qu'il ne pouvoit eſperer de conſerver ſa vie, il ſe retira dans une autre cham-

T bre

* Margeret.

bre, où étant encore forcé, il ſe jetta par une fenêtre & ſe releva par le ſecours d'un ſoldat Allemand qui touché de compaſſion de voir un ſi grand Prince en un état ſi triſte, le conduiſit dans une maiſon écartée où il le cacha: mais le Duc de Zuski avoit pris des meſures trop juſtes pour manquer ſa victime; toute la Ville étoit dans ſes interêts, il fut bientôt averti de la retraite que le Czar avoit choiſie & alla lui-même l'y forcer. Enfin Demetrius voyant qu'il ne pouvoit plus échaper à la mort que l'amour ſeul qu'il avoit pour la Princeſſe lui avoit fait chercher tant de moyens d'éviter, s'avança hardiment au devant du Duc; je ne vous demande point, lui dit-il, que vous me conſerviez la vie, je ne vous prie que pour celle de ma Princeſſe: mais au lieu de lui répondre, ce cruel lui tira

un

un coup de piſtolet dans la tête & l'étendit mort à ſes pieds.

C'eſt ainſi que périt ce genereux Prince à l'âge de vingt-cinq ans, dans le tems que les grandes qualitez qu'il poſſedoit ſembloient l'aſſurer du ſort le plus heureux en gouvernant ſagement les peuples qu'il avoit ſoumis.

La fureur des conjurez ne ſe rallentit point par ſa mort, ils éxercérent ſur ſon corps les plus grandes barbaries ; ils lui attachérent une corde au col & le traînérent en cet état par toutes les ruës juſqu'au Couvent où étoit l'Imperatrice ſa Mére ; en ſuite ils le traînérent dans une place publique, où ils l'étendirent ſur une table, & le laiſſérent trois jours expoſé aux inſultes de la populace mutinée.

Plus de quinze cent Polonois furent immolez ; les conjurez pardonnérent à peine à l'épouſe

de Demetrius ; mais enfin touchez des malheurs d'une ſi belle Princeſſe, ils ſe contentérent de la retenir priſonniere avec toute ſa famille & l'Ambaſſadeur du Roy de Pologne.

On ne peut exprimer quelle fut ſa douleur lorſqu'elle apprit le traitement cruel qu'ils avoient fait à ſon cher Demetrius, elle voulut mille fois renoncer à la vie, & tout le pouvoir que le Palatin ſon pere avoit ſur elle, ſuffit à peine pour l'empêcher d'y attenter elle-même.

L'Imperatrice mere de Demetrius ne put ſurvivre à la mort d'un fils ſi cher. Aprés avoir langui quelques jours dans des douleurs inſupportables, un trepas ſalutaire vint finir ſa peine & ſon affliction.

Mais la Princeſſe de Siberie ne put apprendre tous les malheurs qu'elle avoit cauſez ſans ſe livrer au plus mortel deſeſpoir.

Velika

Velika tachoit par ſes diſcours de la conſoler : mais ſes efforts furent inutils. Quoi, lui diſoit cette Princeſſe, il eſt mort, ce Prince ſi charmant, c'eſt moi qui viens de le priver du jour, & tu veux que je vive ? Ah barbare Princeſſe, quel eſt mon crime ! il ne m'aimoit pas il eſt vrai ; mais eſt-on maître de ſon cœur ? & ce que je ſens moi-même, ne me l'apprend-t'il pas aſſez ? Ai-je dû le punir parce qu'un penchant trop fort l'entraînoit vers une autre ? Helas ! je ſçavois qu'il ne pouvoit m'aimer, que n'ai-je fait tous mes efforts pour me vaincre moi-même ? Malheureuſe ! c'eſt moi qui viens de ſoulever ſon peuple contre lui, c'eſt moi qui viens de retrancher ſa vie infortunée. Ah ! cher Prince, n'ai-je eu de l'amour que pour t'aſſaſſiner ? mais tu ne mourras pas ſeul, je veux te vanger ſur moi-même, & la mort va bien-

tôt reünir deux cœurs qui n'ont jamais pu s'accorder.

A ces mots, elle prit d'un poiſon très violent qu'elle portoit toujours avec elle, elle en ſentit bien-tôt les atteintes, elle tomba dans des convulſions terribles, elle apelloit Demetrius, & lui demandoit pardon; tantôt elle l'accuſoit, tantôt elle s'accuſoit elle-même, enfin elle touchoit à ſon heure derniere.

Cependant le Duc de Zuski que l'amour n'agitoit pas moins vivement que l'ambition, aprés avoir appaiſé le tumulte que la mort du Czar, avoit cauſé, ſe flattoit de recevoir la récompenſe qu'on lui avoit promiſe. Il vint rendre compte à la Princeſſe de la maniere dont il avoit ſçû la vanger, il la vit languiſſante, abbatuë, le viſage effacé, les yeux tournez & la bouche écumante, quel ſpectacle pour un Amant! Que vois-je ma Princeſſe,

ceſſe, s'écria-t-il, je triomphe, & vous mourez?

A cette voix elle ouvrit foiblement les yeux, & voyant le Duc à ſes genoux empreſſé à la ſecourir: Barbare lui dit-elle, d'une voix entre-coupée de mille ſoupirs, oſes-tu te preſenter encore à mes yeux? Lâche aſſaſſin d'un heros que j'adore, tu viens me vanter ta victoire, regarde le prix que tu dois en recevoir. Elle ne put achever le diſcours qu'elle avoit commencé, le poiſon qui avoit pénetré juſqu'au cœur, la conſuma bien-tôt, elle prononça encore quelques paroles mal articulées, & enſuite elle expira.

Le Duc outré de douleur ſe mit en devoir de la ſuivre, il tira ſon Epée & voulut s'en percer, mais Velika quoi qu'accablée du poids de ſa douleur, eut encore la force de l'en empêcher; toute ſa fureur ſe tourna contre ſon

ennemi ſur qui il voulut encore éxercer ſa rage & ſe vanger de la mort de ſa Princeſſe.

* Le peuple, après avoir aſſouvi ſa fureur ſur le cadavre de Demetrius, l'avoit enfin enterré dans un grand chemin, il le fit deterrer, le fit bruler, & reduire en cendres qu'il jetta au vent.

Après que ſa douleur fut un peu calmée, il ſongea à ſatisfaire ſon ambition, il convoqua les Etats de l'Empire, & ſe fit proclamer Czar, enſuite il fit conduire l'Imperatrice veuve de Demetrius, au Château d'Uglits où il la fit enfermer avec toute ſa famille, & garder avec la derniere ſéverité.

Mais cette Princeſſe infortunée n'étoit plus ſenſible à tout ce qui pouvoit lui arriver; la perte qu'elle avoit faite, lui rendoit la vie inſupportable; elle vouloit abſolument y renoncer, les prie-

res

* Olearius, Margeret.

res de la Princeſſe Viſnovetski que ſon malheur touchoit auſſi vivement qu'elle-même, l'autorité du Palatin ſon pere, l'amitié qu'elle avoit pour le Prince Sapicha, rien ne pouvoit la perſuader de vivre.

Le Palatin lui diſoit à tous momens, que ſi elle aimoit Demetrius, elle devoit conſerver le gage qu'il lui laiſſoit de ſa tendreſſe, & qu'étant groſſe de ce Prince, c'étoit le faire mourir une ſeconde fois que de ne pas avoir ſoin de ce qui reſtoit de lui; ces raiſons eurent plus de force ſur ſon eſprit, & la firent reſoudre à ſouffrir les ſervices qu'on lui rendit; enfin elle accoucha d'un fils qu'elle trouva moyen de ſauver par le ſecours d'un Coſaque de ſa garde que ſes malheurs avoient touché, & accablée du poids de ſa douleur & de la mort funeſte de ſon cher Demetrius; elle finit le cours

de ſa vie infortunée avec une conſtance qu'on ne peut trop admirer.

Cette nouvelle ſe repandit bientôt à Moſcou, le Czar en fut frappé comme d'un coup de foudre, elle lui rappella le ſouvenir de tous ſes crimes qu'il s'efforçoit de bannir de ſon eſprit, & la vertu qu'il avoit ſi long-tems négligée venant l'éclairer & le faiſant réfléchir ſur ſa conduite paſſée & ſur les malheurs qu'il avoit cauſez, il eut tant d'horreur de lui-même, qu'il ne put ſe ſupporter ; il voulut cent fois renoncer à la vie, & croyant que la mort n'étoit pas un châtiment aſſez grand pour tous les crimes qu'il avoit commis; il quitta la Couronne Imperiale, & renonçant à la ſocieté des hommes dont il étoit indigne; il alla s'enfermer dans le fond d'un deſert, où il finit le reſte de ſes jours malheu-

reux,

reux, accablé de triſteſſe & rongé de remords & d'ennuis.

Les Moſcovites élurent en ſa place Federowitz le plus proche parent de Boris; ce Prince employa d'abord tous ſes ſoins à calmer les deſordres que la guerre & la mort de Demetrius avoient cauſez dans la Moſcovie, & quelque tems après, il permit au Palatin de Sandomir & à toute ſa famille de ſe retirer en Pologne, où ils emportérent toujours avec eux le regret mortel que leur cauſoit la perte d'un Prince & d'une Princeſſe dont les grandes qualitez meritoient un ſort plus heureux que celui qu'ils avoient éprouvé.

Fin du quatriéme & dernier Livre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le livre qui a pour tître, *Le Czar Demetrius*, & j'ai cru que l'Impreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris ce vingt-uniéme Avril mil ſept cens quatorze.

HOUDARD DE LA MOTTE.

CA-

CATALOGUE

Des Livres qui ſe trouvent à la Haye, chez

L. & H. van DOLE.

ABadie, Art de ſe connoître ſoi-même, 8. 2 voll.
— Verité de la Religion Chrêtienne, avec le Traité de la Divinité, 12. 3 voll.
Ablancourt, Apophtegmes ou bons mots des Anciens, 12.
— Annales de Tacite, 8. 2 voll.
— Commentaires de Cæſar, 12.
— Dialogue de Lucien, 8. 2 voll.
Abregé de l'Hiſtoire de France, par Mezeray, 4. 3 voll. à Paris.
— le même Livre, 12. 7 voll. Amſt.
— de l'Hiſtoire d'Eſpagne, 12.
— de l'Hiſtoire de Portugal, ſous Don Pedro II. 12.
Actes Eccleſiaſtiques de tous les Synodes Nationaux des Egliſes Reformées de France, 4. 2 voll.
— des Negotiations de Paix de Nimegue, 12. 5 voll.

Actes des Negotiations de Paix de Ryſwick, 12. 5 voll.
— des Negotiations de Paix de Utrecht, 12. 6. voll.
Agrippa de l'Excellence du Sexe des Femmes, 12.
L'Almanach des Jeſuites, 8.
Amelot Annales de Tacite, 12. 4 voll.
— Hiſtoire du Concile de Trente 4.
L'Ambaſſadeur & ſes Fonctions, par Wicquefort, 4.
L'Aminte du Taſſe Paſtorale Fr. & Ital. 12. fig.
Annales Eccleſiaſtiques de Baronius, 12. 12 voll.
— de la Cour & de Paris, 12. 2 voll.
— Galantes de Me. de Villedieu 12.
Apologie des grands Hommes ſoupçonnez de Magie, par G. Naudé, 8.
Apologie de Tertullien, traduite par Giry, 8.
Apulée de l'Eſprit Familier de Socrate, 12.
Architecture de Vitruve par Perrault folio, derniere Edition, à Paris.
— de Vignole avec les Notes de Daviler, 4. 2 voll.
Arrianus, de Expeditione Alexandri Magni,

Magni, cum N. J. Gronovii Gr. Lat. folio.

L'Art de bien parler François par de la Touche, 12. 2 voll. ſeconde Edit.

— de jetter les Bombes, par Blondel, 12.

— de tourner en perfection, par Pluvier avec fig. folio.

Atlas Hiſtorique ou nouvelle Introduction à l'Hiſtoire, à la Chronologie & à la Geographie, avec les Cartes, par Mr. de Gueudeville folio, 4 voll.

Auguſtæ Sabaudiæ Domus Arbor Gentilitia Ant. F. M. Ferero a Labriano, folio fig. Aug. Taurinorum.

B.

Batavia Illuſtrata, ofte Hollandſche Chronijck, door S. van Leeuwen folio 2 deelen.

Bellegarde diverſes Oeuvres, 12.

Bible de Martin folio 2 voll. Amſt:

— avec des Notes à côté, 4. Amſt.

— Idem ſans Notes, 4.

— Edition Vulgate 4. 3 voll. Bruxelles.

— de Sacy Franc. Lat. 39. voll. 12

— le même le François ſeul, 12. 8. v.

Bibliotheque Univerſelle, 12. 25. v.

Bibliotheque Choiſie 12. 27. voll.
— Ancienne & Moderne, 12. 3 voll. & ſuite.
— Critique du P. Simon 12. 4 voll.
— (Nouvelle) choiſies du P. Simon, 12. 2 voll.
Bona (Card.) Principes & Regles de la vie Chrêtienne, 12.
— Voye pour aller à Dieu, 12.
Bons mots & Maximes des Orientaux, 12.
Bordelon Caracteres Naturels des Hommes, 12.
Boſſuet Catechiſme pour ſon Dioceſe de Meaux, 12.
— Explication de la Meſſe, 12.
— Diſcours ſur l'Hiſtoire Uniververſelle, 12. 2 voll. Paris.
— Hiſt. des Variations de l'Egliſe Proteſtante, 12. 2 voll.
Bonfredii Onomaſticon Urbium Locorum Sacræ Scripturæ, folio.

C.

Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Genevieve, folio avec fig. à Paris.
— Jeſuitique, 8.
Commentaire Philoſophique, par Bayle, 12. 2 voll.
Conſeil d'un Homme de Qualité à ſa Fille par le Comte Halifax, 12.

Con-

Conſiderations Chrêtiennes, par Craſſet, 12. 4 vol.
Contes de Boccace, 8. 2 voll. fig.
— de la Fontaine, 8. 2 voll. fig.
— des Fées divers, 12.
— & Fables de le Noble, 8. fig.
— de la Reine Marguerite, 8. 2 voll. fig.
— de Mr. Pereyrs, 12. 2 voll.
— de Pogge Florentin, 12.
Critique de l'Hiſtoire des Chanoines, ou Apologie de l'état des Chanoines proprietaires, depuis les premiers Siécles de l'Egliſe, 8.
— du Vieux Teſtament, par le Pere Simon, 4.
— ou Examen des Prejugez de Mr. Jurieu contre l'Egliſe Romaine, par l'Abbé Richart, 4.
Curioſitez de la Nature & de l'Art, par Vallemont, 8. 2 voll. N. Ed.

D.

Dauſquii (Claudii) Ortographie Latine, folio Paris.
Delices de la Hollande contenant une Deſcription du Païs, des Meurs & des Coutumes des Habitans, avec un Abregé Hiſtorique depuis l'établiſſement de la Republique

jusques à présent, 12. 2 voll. avec figures.
Description de l'Archipel, par Dapper, folio avec fig.
— de Paris, 12. 3 voll. Paris.
Deschales Cursus Mathematicus, folio 4 voll.
Devoirs de la Vie Monastique, par l'Abbé de la Trappe, 4. 2 voll.
Dickenson Physica Vetus & Nova; 4. Londini 1702.
Dictionaire François & Anglois, par Boyer, 4. 2 voll.
— Englis and Frensch, par Miege, 8. 2 voll.
— François & Latin, & Latin François, par Danet, 4. 2 voll.
— Francese y Espagnolo, por Sobrino, 4. 2 voll.
— François & Italien, par Veneroni, 4. 2 voll. Paris.
— Italien & Flamand, par Giron, 4. 2 voll.
— François & Flamand, par Halma, 4. 2 voll.
— Geographique de Baudrand, folio 2 voll.
— Geographique de T. Corneille, folio, 3 voll.
— Historique de Morery, 4. voll. folio.

— Idem le Supplement, folio 2 vol. ſous preſſe.

Differens Caracteres des Femmes de ce Siécle, 12.

Diſcours ſur le Gouvernement, par Algernon Sidney, 12. 3 voll. traduit de l'Anglois.

Diſſertation ſur la Prononciation de la Langue Françoiſe, par Mr. Huet 12.

Diverſitez curieuſes, 12. 7. voll.

E.

L'Egypte de Murtadi, 12.

Elemens de l'Hiſtoire, par Vallemont, 12. 3 voll.

Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, 12.

L'Eſpion Turc dans les Cours des Princes Chrêtiens, 12. 6 voll.

Epiſtolæ Preſtantiæ Virorum, Limborgi, folio.

Eſſais de Litterature pour la connoiſſances des Livres, 12. 2 voll.

Etat de la France derniere Edition, 12. 3 voll.

— du Royaume de Danemarck, 12.

Examen de Soi-même, par Mr. Claude, 12.

— de la Theologie de Mr. Jurieu, par Mr. Saurin, 8. 2 voll.

Exilez de la Cour d'Auguſte, par Me. de Villedieu, 12.

F.

Fabri (Tranquilli) Epiſtolæ, 4. Salmurii 1674.
Fables Choiſies de la Fontaine, 8. 5 voll. fig.
— d'Eſope avec la Morale de Baudouin, 12. fig.
Frederic de Sicile Nouvelle Hiſtorique, par Mr. Bremont, 12.

G.

Galanteries Angloiſes, 12.
Geographie de Robbe avec des Cartes, 12. 2 voll.
— d'Audiffret avec des Cartes, 4. 3 voll. Paris.
Geographia Sacra Caroli a Santo Paulo, folio.
— N. Sanſon, idem Bonfredi Onomaſticon Urbium Locorum Scripturæ, folio.
Gerſoni (Joan) Opera omnia, folio 5 voll.
Gorlai Dactyliotheca cum Explicationibus J. Gronovii, 4. 2 voll. C. M. Lugd. Bat.
Grammaire Françoiſe & Angloiſe, par Mauger & Feſteau, 8.
— Françoiſe, par R. Deſmarais 12.

Guerres

Guerres Civiles d'Angleterre, par le Comte de Clarendon, 12. 6 voll.
— d'Eſpagne, de Baviere & de Flandre, ou Memoire du Marquis D***. 12. 2 voll. fig.
— d'Italie ou Memoires du Comte D***. 12. 2 voll. avec fig.

H.

Harduini (Joan) Opera Selecta folio, Amſtel. 1709.
Hiſt. Civile ou Conſulaire de la Ville de Lyon, par Meneſtrier, folio Lyon 1698 fig.
— de l'Empire, par Heyſſ. 12. 5 voll. Paris.
— des Egliſes Evangeliques de Piemont, folio fig
— d'Abelard & d'Eloiſe cinquiéme Edition, 12.
— de France, par Mezeray 3 voll. folio, Paris.
— de Henry IV. Roi de Caſtille 12.
— de la Ligue faite à Cambray contre la Republique de Veniſe, 12. 2 voll.
— de Thou, folio 3 voll. Paris.
— de l'Ordre de St. Benoît, 4. 2 voll.
Hiſtoire de l'Origeniſme, par Doucin, 12.

Hist. du Maréchal de Boucicaut, 12.
— de la Vie de Cassiodore, 12.
Hooft (P. G.) Historie van Tacitus, folio.
— Mengelwerken, folio.
Hommes Illustres qui ont paru en France, par Perault, 8. 2 voll.
Horti Medici Amstelodamensis Rariorum Plantarum, Authore J. Commelino, folio 2 voll. fig.

I

Interêt (Nouveau) des Princes de l'Europe, 12.

K.

Kempis Commun, ou les quatre Livres de l'Imitation de J. C. 12.

L.

Le Blanc (Augustini) Historiæ Congregationum de Auxiliis, folio, Moguntiæ 1699.
Lemos, Acta Omnia Congregationum, Disputationum & Controversiæ de Auxiliis de divina gratia contra PP. ex Societ. Jesu, folio 1702.
Leffii (Leonardi) Opuscula Varia, folio 1651.
Lettres de Richelet, 12. 2 voll.

Lettres

Lettres d'une Religieuse Portugaise, 12. nouvelle Edition.

Les Loix Civiles dans leur ordre naturel, folio 2 voll. Paris 1713.

— le même Livre 4. 5 voll. Paris.

Limborgh (Philippi) Historia Inquisitionis, folio.

Luca (Franc.) Brugensis, Commentarium in Sacrosancta Quatuor J. C. Evangelia, folio 5 voll. Antwerp. 1712.

M.

Mabillon de Re Diplomatica cum Supplementum, folio Paris.

Mauriceau Maladies des Femmes grosses, & de celles qui sont accouchées, 4. 2 voll. à Paris.

Memoires de la Rochefoucault & de la Chastre, touchant la Minorité de Louïs XIV. 12.

Metamorphoses d'Ovide en Latin & en François de la Traduction de Mr. du Ryer, enrichi de très belles figures, à Amst. 1702. folio.

— d'Ovide avec des Explications à la fin de chaque Fable, 12. 3 vol. avec fig.

— d'Ovide, par Corneille, 12. 3 voll. fig. Paris.

Morale Chrêtienne sur l'Oraison Dominicale, 4. Paris.

O.

Oeuvres Posthumes de Rohault, 12. 2 voll.
— diverses de Patru, 4. N. Edition Paris.
— de Voiture, 12. 2 voll. derniere Edition.
Ovidius Herscheppinge, vertaelt door J. V. Vondel met kopere plaeten, folio, Amst. 1703.

P.

Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Euchariſtie, 4. en 4 voll. 1704.
Pharsale de Lucain, ou les Guerres Civiles de Cæsar & de Pompée, en vers François, par Brebeuf, 12. figures.

Q.

Quinte Curce de la Vie & des Actions d'Alexandre le Grand, par Vaugelas, 8. fig.
Soupirs de l'Europe à la vûë du projet de la Paix, 12.
Traité de l'Amitié, par Mr. de Sacy, 12.
— de la Peinture en Mignature, &c. 12.

A01 1176623